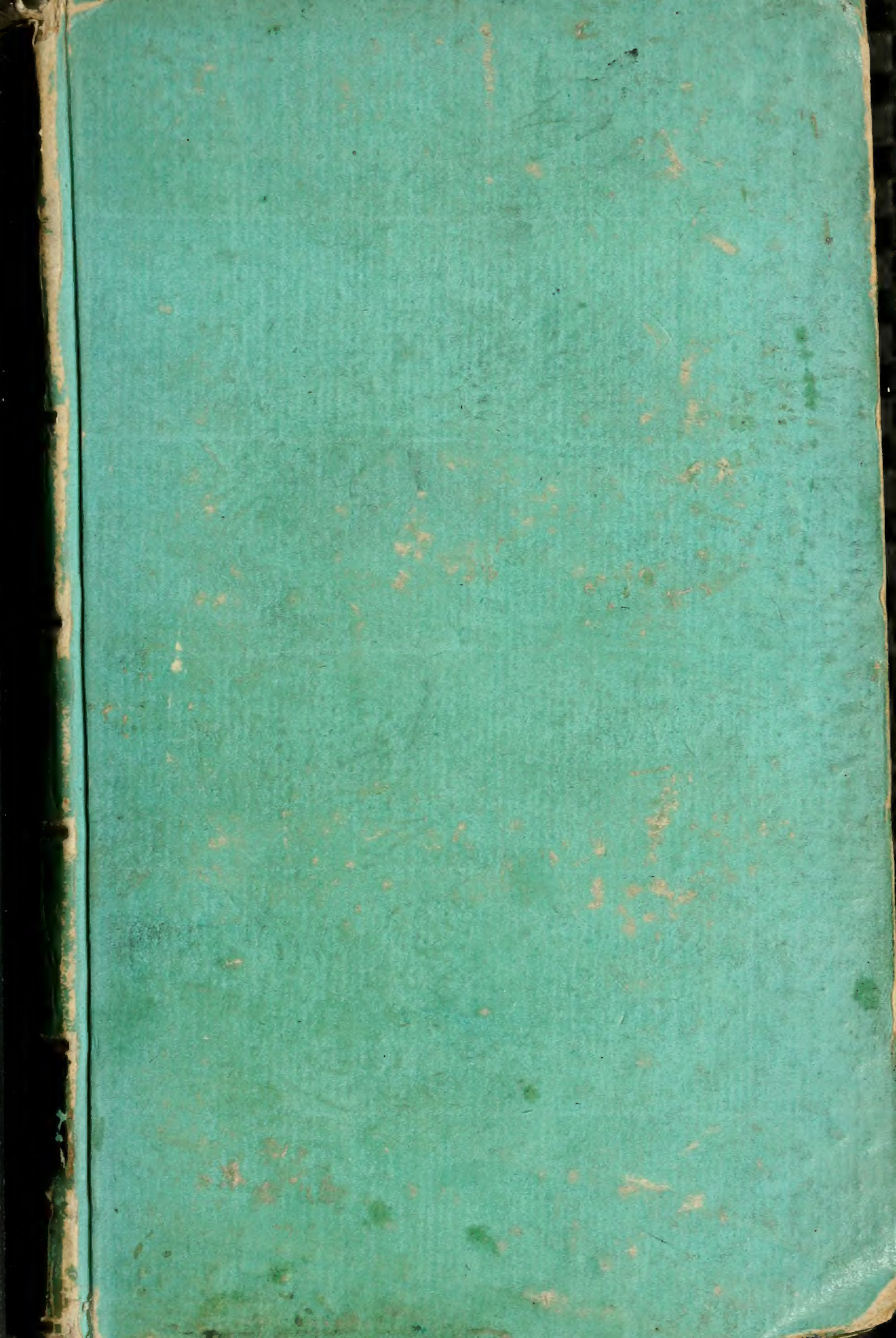
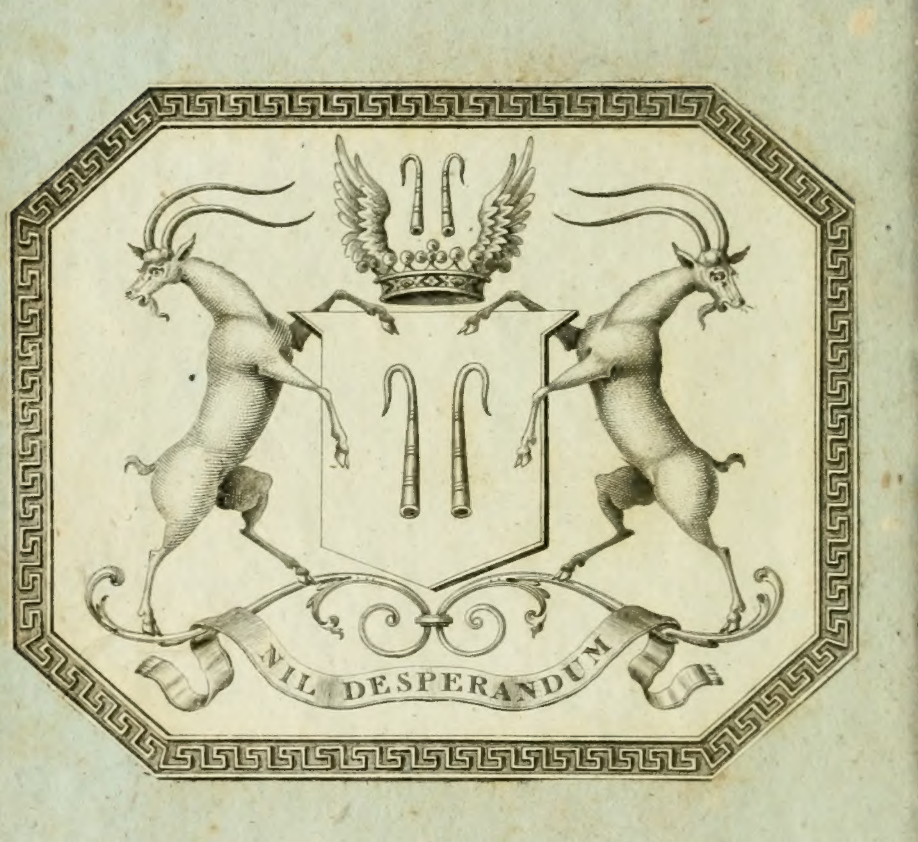



NIL DESPERANDUM

NOUVEAUX

CONTES MORAUX,

ET

NOUVELLES HISTORIQUES.

NOUVEAUX CONTES MORAUX, ET NOUVELLES HISTORIQUES,

PAR MADAME DE GENLIS.

SECONDE ÉDITION.

TOME III.

A PARIS.

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 29, vis-à-vis la rue du Pont-de-Lodi.

1804.

CONTES MORAUX.

LE JOURNALISTE.

....Mais, mon cher Busseuil, lisez-le donc cet extrait, je vous en prie. —Mais, mon cher Mirval, je l'ai lu, il est fort injuste, et cela n'a rien de curieux. J'en lis tous les jours de semblables; voilà le genre. — Comment! un journaliste qui feint de trouver de mauvais principes dans l'ouvrage le plus moral! qui ose se permettre vaguement cette grave accusation, sans rien citer! qui n'emploie constamment que le ton de l'ironie, ton qui dans ce cas, décèle si bien la haine! enfin, un extrait qui donne l'idée la plus fausse de l'ouvrage, et qui d'ailleurs est rempli de réticences perfides et de traits calomnieux!.... — L'ouvrage critiqué vous intéresse, il est d'un homme que

vous aimez; je conçois votre colère, mais je ne comprends pas votre étonnement. — Quoi ! vous ne trouvez pas surprenant qu'un journaliste qui ne manque pas d'esprit, ait assez peu de pudeur et de sens commun, pour déshonorer ainsi son jugement, son caractère et son journal ? — Rien de tout cela ne *déshonore* aujourd'hui, *l'esprit de parti* justifie tout. Que dira-t-on ? Le journaliste et l'auteur dont il parle n'ont sûrement pas *les mêmes opinions.* Voilà tout. — Quelle influence peut avoir l'esprit de parti sur des jugemens purement littéraires ? —Quelle influence ! mais vous parlez comme un homme d'un autre siècle, vous êtes à douze ans du vôtre. Il est bien question de juger *les ouvrages*, il s'agit uniquement de prôner ou de décrier les auteurs, selon la manière de penser qu'on leur connoît ou qu'on leur suppose. — Eh bien ! moi, je prouverai qu'un honnête homme peut avoir, dans tous les temps, de la droiture et de l'impartialité. Je veux faire un Journal. — Et vous serez toujours parfaitement véridique ?

— C'est me demander si je conserverai de la probité. — Eh ! mon cher Mirval, il y a une convention tacite qui autorise à ne pas dire un mot de vrai. Le mensonge a perdu toute son infamie : on ment, non pour en imposer au public qu'on ne trompe point, mais par fidélité pour ses engagemens, et par complaisance pour ses amis... — Je ne mentirai d'aucune manière ; je louerai sans exagération, je critiquerai sans amertume. — Vous n'obligerez personne ; vous perdrez vos amis et tous vos souscripteurs. — Nous verrons. — Ce projet seroit bon pour un homme de cinquante ans, sans ambition, qui ne seroit d'aucun parti ; mais vous avez vingt-huit ans....... — Je n'en serai pas moins fidèle à ma résolution.

Mirval parloit de bonne foi. Il avoit un caractère estimable ; il aimoit et cultivoit les lettres avec succès ; il étoit riche, et se croyoit indépendant, parce qu'il étoit content de sa fortune et d'une place lucrative qu'il venoit d'obtenir : il ne desiroit rien de plus (pour le mo-

ment); car il eût été déraisonnable de demander davantage à son âge. Il voyoit dans l'avenir un avancement certain que lui assuroit l'emploi qu'on lui avoit accordé, et il l'attendoit. Il oublioit toutes les sollicitations qu'il avoit faites pour acquérir ce qu'il possédoit; ne pouvant attendre que du temps le changement qu'il espéroit, il ne faisoit plus de démarches, parce qu'il n'y en avoit plus à faire, et il prenoit ce repos nécessaire et forcé pour un effort de raison et de philosophie, il répétoit avec vérité: Je n'intrigue point, je suis satisfait de mon sort. Il ajoutoit: Je n'ai point d'ambition. Il s'abusoit. On n'est véritablement indépendant que lorsqu'on a assez de modération pour se contenter de sa fortune actuelle, et un assez grand caractère pour ne pas craindre de s'exposer à la perdre quand il le faut. Le soin de conserver fait autant d'esclaves que le desir d'acquérir. Mirval n'étoit point un homme extraordinaire; mais il avoit un grand fonds de droiture et d'honnêteté: son cœur étoit bon, sensible, reconnois-

sant; il joignoit à ces précieuses qualités un esprit juste, un goût très-pur, de l'instruction, enfin un amour sincère de la vérité; d'ailleurs, l'esprit de parti n'avoit jamais perverti ses jugemens; il dissertoit comme un autre sur les affaires politiques; mais, comme beaucoup d'autres encore, c'étoit sans y avoir mûrement réfléchi : il n'avoit au fond aucune opinion fixe à cet égard. Cependant, se trouvant engagé par tous les liens de reconnoissance et d'amitié dans une société nombreuse composée de *penseurs* très-passionnés, il avoit à-peu-près adopté leur langage : à la vérité, on ne le trouvoit pas *fort* dans ce genre; car il aimoit beaucoup mieux parler de littérature que de politique; mais on disoit. Il est *des nôtres*, et en conséquence de cette réputation, il étoit, dans le grand monde, aimé des uns et détesté des autres.

Mirval s'associant à quelques gens de lettres, annonça un nouveau journal littéraire; le titre en étoit piquant. Mirval avoit déja de la réputation, il eut

bientôt un assez grand nombre de souscripteurs. Durant les trois premiers mois, il n'eut à rendre compte que d'ouvrages insignifians; mais enfin on joua une tragédie qui eut beaucoup de succès; elle étoit d'un ami de Mirval : ce dernier en fit un extrait charmant; il louoit avec effusion; mais, conformément à son plan, il fit quelques critiques, il releva même plusieurs défauts que le public n'avoit pas remarqués; cependant, comme chaque mot de critique avoit le ton de l'estime, et que les louanges étoient extrêmes, il pensa qu'en remplissant son devoir de journaliste, il étoit impossible que cet extrait pût déplaire à son ami; il se trompoit. Les amis, aujourd'hui, veulent de l'exagération et de la flatterie; c'est pour eux le dédommagement de l'injustice et des calomnies *des ennemis*. Les satires multipliées ont produit le besoin des *panégyriques*. La vérité, dans la bouche d'un ennemi, ne paroîtroit qu'une lâcheté, qu'une *apostasie*, et dans celle d'un ami, elle n'est plus qu'une trahison. L'auteur drama-

tique fut outré contre Mirval ; il cessa de le voir, et l'accusa d'envier son succès et son talent ; et on le crut assez généralement dans le monde. Cette accusation paroît si vraisemblable à tant de gens ! Le pauvre Mirval fit de tristes réflexions sur l'impartialité. Il vit dès-lors qu'il n'étoit pas aussi facile qu'il l'avoit imaginé, d'obtenir, dans un temps de faction, une réputation desirable en faisant un journal. Il entrevit que la droiture et la sincérité ne sont pas, de nos jours, les vertus qui mènent le plus sûrement à la considération. A cette époque, parurent en même-temps deux ouvrages sur le même sujet, de deux auteurs différens, l'un d'un anonyme, et l'autre d'un émigré, nommé Delmas. Ce dernier ouvrage étoit excellent sous tous les rapports ; mais celui de l'anonyme, écrit d'un style emphatique et bizarre, n'offroit que des idées fausses ou communes, et les principes les plus dangereux. Mirval étoit seul dans une petite maison de campagne, lorsqu'il reçut ces deux ouvrages ; la feuille de son journal devoit

paroître le surlendemain : il s'enferma pour composer les deux extraits ; il fit fermer sa porte, travailla sans relâche, et les extraits, faits avec autant d'équité que de goût, furent achevés le lendemain. Alors il se rendit à Paris, avec l'intention d'aller dîner chez une de ses amies. C'étoit une riche veuve, bel esprit, nommée Célinte. Mirval lui devoit, en grande partie, sa fortune et ses succès ; Célinte avoit de bonnes qualités sans principes, beaucoup d'esprit sans goût et sans justesse, une vanité dévorante, une grande activité ; elle voyoit beaucoup de monde ; elle cultivoit avec soin la bienveillance des hommes en place et des gens de lettres ; elle sollicitoit les uns avec persévérance, elle rendoit d'importans services aux autres ; elle prodiguoit la louange et la flatterie à tous, mais sans se démentir loin de leurs yeux : dès qu'on dînoit chez elle, et qu'on paroissoit l'admirer, on avoit un mérite supérieur ; mais aussi elle dénigroit, ou faisoit décrier par ses partisans, tous ceux qui, avec quelque célébrité, ne recher-

choient pas sa société, ou ne briguoient pas sa protection. De quelque genre que fût une affaire, Célinte connoissoit tous les moyens de la faire réussir, et elle n'en rejetoit aucun. On disoit d'elle: *Personne au monde ne sait mieux servir ses amis*, ce qui signifie littéralement, *personne au monde ne sait mieux intriguer;* car telle est, et telle doit être en effet la perfection de l'amitié dans un temps où les prétentions universelles ont rendu l'ambition une passion si vulgaire. L'ascendant de Célinte sur Mirval étoit extrême; Mirval jusqu'alors, vivement applaudi par elle, lui lisoit avec plaisir toutes ses productions; il avoit cependant assez de goût pour sentir qu'on auroit pu choisir un meilleur juge, mais il prenoit la vanité satisfaite pour de la confiance; c'est une méprise d'auteur assez commune.

Mirval arriva chez Célinte avec ses extraits dans sa poche; il ne trouva avec elle que Busseuil son ami, et un autre homme de lettres, nommé Delmont. Après le dîner, pendant lequel

on n'avoit parlé que de politique, il fit la lecture de ses extraits. On l'écouta attentivement, et lorsqu'il eut fini, les auditeurs se regardèrent en souriant, et il y eut un moment de silence. Mirval, qui n'étoit pas accoutumé à un accueil aussi froid, ne savoit que penser : un auteur qui tombe dans une lecture de société doit être en effet très-surpris; ce n'est pas un évènement ordinaire. Mirval déconcerté remettoit son manuscrit dans sa poche; lorsque Célinte, prenant enfin la parole : « Mais, monsieur, lui dit-elle, d'où venez-vous? — De Montreuil, madame, où j'ai passé huit jours dans une solitude absolue. — On le voit bien. Ici, Busseuil et Delmont éclatèrent de rire. Quoi! reprit Célinte, vous imaginez de faire deux extraits, sans prendre la moindre information sur les auteurs!..... — Il me sembloit qu'il suffisoit de connoître les ouvrages. — Eh bien! il vous sera donc indifférent d'apprendre que l'ouvrage dont vous parlez avec tant de mépris, est de M. de G***. Ces mots atterrèrent Mirval; car ce M. de G***

étoit un ancien amant de Célinte, et l'homme auquel il devoit sa place. Quoi! madame, s'écria Mirval, cet auteur anonyme est M. de G*** ? — Lui-même, et c'est une chose qui n'est ignorée que de vous. Sûrement, dit Delmont, qui saisit l'occasion de faire sa cour à Célinte, sûrement, mon cher Mirval, vous aurez lu trop rapidement; car l'ouvrage est bien pensé, et il a du succès. Tenez, poursuivit-il en prenant le livre qui étoit sur la chiffonnière de Célinte, écoutez-en quelques morceaux.... A ces mots, Delmont se mit à feuilleter le livre, et Célinte lui indiquant un passage, il lut, avec emphase, deux pages de galimatias absolument inexplicable. Certainement; dit Célinte, ce morceau est étincelant d'esprit, et rempli de sentiment. Mirval forcé de mentir, eut l'air de partager cette admiration, et Célinte se radoucissant l'assura qu'il y avoit dans l'ouvrage vingt morceaux de cette force-là; chose dont Mirval pouvoit convenir sans trahir la vérité. Je vais, dit-il, déchirer mon extrait. — Point du tout, reprit Cé-

linte, j'ai là-dessus une très-bonne idée. Donnez vos deux extraits, en y faisant quelques petites corrections, et en changeant les noms des auteurs... — Comment? — Oui, mettez à votre extrait de l'ouvrage de M. de G***, le nom de Delmas, et donnez l'extrait que vous avez fait pour ce dernier, comme étant celui de l'anonyme; alors cela sera parfait.— — Mais, madame, je pense tout le bien que j'ai dit de l'ouvrage de Delmas.... — Mon ami, vous avez tort, souffrez ma franchise, cet ouvrage est d'une extrême foiblesse; d'ailleurs, ce Delmas est un homme affreux. — Cela est reconnu, ajouta Delmont. — Oui, dit Busseuil, c'est un fort mauvais sujet. — Un hypocrite, reprit Delmont, qui ne pense pas un mot de tout ce qu'il dit dans son ouvrage.... — Je vous assure, interrompit Célinte, qu'il est impossible, sans se compromettre, de louer un tel personnage. — Je n'ai loué que son ouvrage. — C'est beaucoup trop. N'avez-vous donc pas remarqué que les principes n'en sont point du tout d'accord avec ceux

que vous professez ? — La morale en est excellente. — L'auteur est plein de préjugés.... — Il a tant de sensibilité, de naturel, un style si pur !.... — Il a du naturel, parce qu'il est foible et qu'il manque de hardiesse ; il n'ose ni s'élever, ni créer de nouvelles tournures. Il est observateur, c'est le seul éloge qu'on puisse lui donner. On voit qu'il a observé quelques effets des passions, mais qu'il n'en a jamais éprouvé ; l'amour, par exemple, comme il en parle ! . . . . point d'explosion, point d'abandon.... cet ouvrage est celui d'une ame froide et d'un esprit médiocre. Ici, Delmont reprit la parole pour faire une satire personnelle de l'auteur dont il traça le portrait le plus haïssable. Ensuite Célinte renouvela sa proposition sur les deux extraits. « Mais, madame, répétoit Mirval, me demander ce changement de noms, c'est me proposer de dire aujourd'hui tout le contraire de ce que je pensois hier, et de ce que je pense encore maintenant, en grande partie, sur l'ouvrage de Delmas. — Si vous relisiez attentivement cet ou-

vrage, vous changeriez d'opinion. En le critiquant avec sévérité, vous obligerez vos amis, vous plairez à un parti puissant qui déteste Delmas.... — Mais je trahirai la vérité, et je nuirai, dans ce pays, à un infortuné fugitif.... — Et lui-même a renoncé à sa patrie, qu'il abhore. Il est très-riche et très-heureux. — Comment? — Il est établi et fixé en Angleterre, où il a fait un mariage qui lui assure une fortune beaucoup plus considérable que celle qu'il possédoit en France. Delmas n'étoit qu'un petit gentilhomme de province, qui n'a jamais vécu à Paris, et il a épousé la fille d'un négociant immensément riche! — Eh bien! je me tairai; je brûlerai ces deux extraits : c'est tout ce que je puis faire. — Le silence est la neutralité d'un journaliste; c'est un parti lâche, et par conséquent indigne de vous. D'ailleurs, j'ose vous dire que vous devez à M. de G***, de faire un extrait favorable de son livre.... — Je puis du moins, sans manquer à aucun devoir, ne point parler de l'ouvrage de Delmas.... — Point du tout, vous devez à

votre parti tout le contraire. — Assurément, s'écrièrent à-la-fois Busseuil et Delmont. Et j'ajouterai, reprit Célinte, que vous ne pouvez faire valoir M. de G***, qu'en dépréciant l'ouvrage de Delmas, qui est exactement sur le même sujet. — Mais parler, agir contre sa conscience !.. . — Croyez-moi, Mirval, répliqua Célinte, la suprême justice est dans la reconnoissance. Elle prononça ces paroles d'un ton touchant et sentencieux, qui acheva d'ébranler Mirval. Quand on peut donner à un conseil malhonnête une tournure de maxime sentimentale, l'effet en est sûr avec la plupart des jeunes gens. Mirval, ainsi pressé, consentit à tout; il objecta seulement qu'il étoit impossible de louer M. de G*** sur le naturel et la simplicité de son style, et de reprocher de l'enflure, de l'affectation à Delmas. On convint qu'il falloit faire ce changement et quelques autres; on prit une plume et de l'encre, on se mit à l'ouvrage; les deux extraits furent retouchés; on effaça sur l'un des manuscrits le nom de Delmas,

que l'on inscrivit sur l'autre ; ensuite, Mirval fut embrassé, remercié, accablé d'éloges, et il ne quitta Célinte que pour aller porter les deux extraits chez l'imprimeur. En montant en voiture, Busseuil lui demanda, en riant, s'il croyoit toujours qu'il fût si facile d'écrire un journal avec une *parfaite impartialité*, quand on est jeune, que l'on est obligé de soutenir un *systême*, de ménager un *parti*, et d'accorder tous les intérêts de société, d'amitié, de reconnoissance, d'amour-propre et d'ambition ? Mirval ne répondit que par un profond soupir ; il ne faisoit pas une action si contraire à son caractère, sans honte et sans remords ; mais ses deux extraits eurent tant de succès parmi les gens de son parti, il en reçut tant de complimens, Célinte et M. de G*** lui montrèrent une reconnoissance si affectueuse, qu'il parvint bientôt à triompher de tous ses scrupules. Rien ne forme, dans ce genre, un jeune journaliste, comme de débuter par une injustice bien complète et bien éclatante ; Mirval se trouva, tout d'un

coup, aussi consommé dans son art que pouvoient l'être ceux qui travailloient depuis dix ans.

Quelques mois après, un des coopérateurs du journal de Mirval partit pour un grand voyage, Mirval voulut le remplacer. On lui proposa un homme de province, nommé Clainville, tombé dans l'indigence, et dont on lui vanta beaucoup l'esprit. Mirval le vit, et fut enchanté de sa conversation et de son extérieur. Clainville étoit un homme de quarante ans, de la figure la plus noble et la plus intéressante. Le malheur avoit fortifié sa vertu sans affoiblir sa sensibilité; né avec l'esprit le plus observateur, la réflexion, autant que sa bonté, l'avoit préservé de la misantropie, il avoit appris que de grandes fautes n'excluent pas de grandes qualités, parce qu'en général nos torts viennent moins du penchant qui nous entraîne que des circonstances qui nous maîtrisent. Cette espèce d'indulgence n'appartient qu'à l'âge mûr; le temps seul peut la donner. Elle n'est pas faite pour la jeunesse; les

cœurs purs et sans expérience ne sauroient connoître ou supposer cet alliage bizarre de mauvaises actions et d'inclinations vertueuses ; ils s'indignent, ils méprisent, ils jugent sans appel, ils ont souvent tort. C'étoit comme on se résigne au malheur, que l'ame de Clainville se décidoit au mépris ; il ne s'y détermi-noit qu'à la dernière extrémité, et toujours il conservoit quelque espérance ; à moins d'atrocités, son mépris n'étoit jamais absolu : *On peut changer*, disoit-il, *on peut réparer.....* Douces pensées qui le préservoient des tourmens et des émotions douloureuses du ressentiment et de la haine.

Lorsque Clainville eut fait quelques articles du journal de Mirval, ce dernier fut extrêmement étonné de son talent et de sa manière d'écrire. Il s'attacha véritablement à cet homme, aussi intéressant par sa modestie et sa simplicité que par son esprit, et il le conjura, avec tant d'instances, d'accepter un petit logement dans sa maison, que Clainville y consentit. Mirval vouloit le présenter

chez Célinte; mais Clainville ne pouvoit sacrifier qu'à la seule amitié, l'étude qui faisoit la consolation et le charme de sa vie.

Un jour, Busseuil invita les deux amis à dîner, et Clainville, contre son ordinaire, accepta, sans hésiter. Busseuil avoit rassemblé chez lui une compagnie assez nombreuse, mais Mirval n'y vit qu'un seul objet; c'étoit une jeune personne de dix-sept ans, d'une figure si ravissante que tout le monde, ainsi que lui, en fut frappé d'étonnement. Elle étoit assise à côté d'une parente de Busseuil, nommée madame de Saint-Firmin, et Mirval apprit bientôt, que cette jeune beauté, qu'on appeloit Célestine, nouvellement arrivée de province, étoit une orpheline, nièce de madame de Saint-Firmin qui devoit la garder chez elle tout l'hiver. Mirval, excessivement occupé ce jour-là de madame de Saint-Firmin, que jusqu'alors il avoit à peine remarquée, se mit à table auprès d'elle; mais Célestine étoit de l'autre côté, et Mirval observa que madame de Saint-

Firmin fit placer Clainville entre elle et sa nièce. Combien Mirval, dans ce moment, envia Clainville qui connoissoit madame de Saint-Firmin et sa charmante nièce, et qui jouissoit d'une préférence si flatteuse. Pendant le dîner, Mirval fut distrait; en sortant de table il avoit de l'humeur. Célestine n'avoit parlé qu'à Clainville, et avec un air si doux!.... Mirval s'affligeoit et s'étonnoit d'avoir été si peu aimable, dans la circonstance de sa vie où il se seroit trouvé le plus heureux de le paroître. Le soir en ramenant Clainville, il n'osa parler de Célestine, mais il vanta l'esprit et la conversation de madame de Saint-Firmin; on l'auroit bien embarrassé, si on lui eût demandé d'en citer un seul trait. Clainville fit un éloge touchant de madame de Saint-Firmin, et il finit par proposer à Mirval de le mener chez elle. Mirval fut tenté de lui sauter au cou, mais la sagesse de Clainville lui en imposoit; il se contenta de lui serrer affectueusement la main, et il fut convenu que Mirval seroit présenté chez madame de Saint-Firmin, le jour suivant.

Le lendemain matin, à dix heures, Clainville trouva Mirval seul dans son cabinet, occupé d'une lecture qui paroissoit l'intéresser. « Je lis, dit-il, une nouvelle production de Delmas, un émigré dont vous avez sans doute entendu parler; cet homme a du talent, et ce dernier ouvrage me paroît encore supérieur à celui dont j'ai rendu compte il y a six mois. — Ferez-vous l'extrait de celui-ci ? demanda Clainville. — Je voudrois bien m'en dispenser, répondit Mirval; je n'aime pas l'auteur, et cependant ses ouvrages me plaisent.... — Le connoissez-vous, ce Delmas ? — Non pas personnellement, mais je connois son caractère et son histoire. C'est un homme faux, intrigant... — Il a donc fait fortune ?.... — On le dit...— Il a sans doute aussi beaucoup de partisans, de défenseurs ? — Il n'en a point parmi les journalistes. — Un intrigant! il est donc bien bête ? — Mon cher Clainville, vous connoissez mes liaisons et ma situation, vous concevrez qu'il ne m'est pas toujours permis d'être impartial. J'avois des intentions bien pures

en commençant ce journal; mais je me suis trouvé dans la fâcheuse nécessité de sacrifier mes principes, ou de manquer à la reconnoissance. — Est-il un bienfaiteur qui doive attendre, ou qui puisse exiger un tel sacrifice? — Aussi ne l'aurois je pas fait, si Delmas étoit un homme estimable ». A ces mots, Mirval se mit à conter tout le mal qu'on lui avoit dit de Delmas, et même il se permit de l'exagérer, d'ajouter qu'il étoit parfaitement sûr de tout ce qu'il avançoit; il croyoit par-là, sinon justifier, du moins rendre son injustice plus excusable. Vous voyez, poursuivit-il, que l'on peut, sans scrupule, lancer quelques traits satiriques sur un tel personnage. Néanmoins, je vous l'avoue, cet extrait me pèse, vous me rendriez un très-grand service, si vous vouliez vous en charger. A cette proposition, Clainville sourit: « Volontiers, répondit-il, c'est une chose que je puis faire sans remords, je connois cet ouvrage, je suis bien loin de l'admirer, et puis, je trouve que tous ces extraits satiriques sont fort innocens, ils ne font aucun mal, ils ne

persuadent personne, et n'empêchent les ouvrages qu'ils déchirent, ni de se vendre, ni d'être estimés, traduits et réimprimés. Mirval convint de cette vérité, ensuite il reparla de la visite qu'il devoit faire à madame de Saint-Firmin, ce qui l'intéressoit beaucoup plus que son journal. Il dîna tête-à-tête avec Clainville, et à cinq heures Clainville le conduisit chez madame de Saint-Firmin. Mirval trouva Célestine plus charmante encore que la veille, il fut enchanté de son esprit, surtout de sa douceur et de son ingénuité; mais il fut très-frappé de l'air plein de sentiment et de vénération qu'elle avoit avec Clainville; il savoit que Clainville étoit l'ancien ami de madame de Saint-Firmin, et qu'il avoit vu naître Célestine : cependant, cette intimité si tendre, sans exciter sa jalousie, lui causoit en secret une sorte d'inquiétude pénible.

Mirval revit Célestine les jours suivans, et son amour devenant une passion véritable, il déclara ses sentimens. Célestine montra de la sensibilité; mais sans pren-

dre d'engagemens : elle déclara même qu'il faudroit beaucoup de temps pour rendre une réponse positive ; qu'elle ne se décideroit à former un lien si sacré, qu'après de mûres réflexions, et après avoir consulté ceux qui disposoient de son sort. « Je sais, reprit Mirval, que vous ne dépendez que de madame de Saint-Firmin, qui donc voulez-vous consulter encore ? — Un ami, que je regarde comme le plus aimable et le meilleur des pères. — Clainville, peut-être ? .... — Oui, lui-même. — Qu'il est heureux !... ». A ces mots, Mirval tomba dans une triste rêverie, et quelques minutes après on vint interrompre cet entretien.

Mirval n'avoit aucune inquiétude sur les sentimens et sur les projets de Clainville ; plus il le connoissoit, plus il estimoit la franchise et la droiture de son caractère; il étoit bien sûr que Clainville avoit lu dans son cœur ; il voyoit clairement dans le sien et dans toute sa conduite le desir de le servir auprès de Célestine ; mais il étoit moins rassuré sur les sentimens de Célestine : elle avoit tant

de confiance et d'admiration pour Clainville ! et Clainville avoit encore l'air si jeune, il étoit si beau !.... Célestine parloit de lui avec un ton si touchant ! elle le regardoit, disoit-elle, comme le *plus aimable et le meilleur des pères.* Cette expression *le plus aimable*, revenoit souvent à l'esprit de Mirval ; enfin, il étoit inquiet, il aimoit passionnément, et la raison parfaite de Célestine ne servoit qu'à fortifier ses craintes.

Cependant, au bout de quinze jours, Clainville apporta à Mirval l'extrait de l'ouvrage de Delmas. J'ai été bien longtemps, dit-il, à composer cette petite feuille, c'est mon essai dans ce genre ; j'espère que vous en serez content. Je n'y ai point mis de personnalités, car l'usage qui permet les satires, n'a pas encore autorisé les libelles. Tenez, lisez, vous verrez que si je n'ai pas attaqué Delmas, du moins je n'épargne pas son ouvrage. Mirval prit le papier, lut l'extrait, et presqu'à chaque phrase, éclatant de rire, il s'écrioit : *charmant ! charmant ! c'est parfait !* En vérité, poursuivit-il, vous

possédez au suprême dégré l'art de tourner en ridicule les choses les plus simples et même les plus sensées. — C'est un art si facile !....—J'en conviens, mais depuis Voltaire et Fréron, il paroît épuisé ; on ne fait plus que répéter les mêmes plaisanteries, qu'employer les mêmes tournures et le même ton ; aujourd'hui, la méchanceté sans saillie et sans originalité, à force d'insipidité, est devenue presqu'innocente ; elle n'est plus offensante que par l'intention. — C'est qu'à la longue rien n'intéresse, rien n'est piquant sans la justice et sans la vérité. —Enfin, votre extrait est véritablement spirituel et plaisant ; vous y avez mis beaucoup plus de gaîté que de malice ; si Delmas le lit, il en rira lui-même, j'en suis sûr. — Je le crois aussi. L'extrait de Clainville parut, et le lendemain Mirval, suivant sa coutume, fut le soir chez madame de Saint-Firmin. Il trouva Célestine seule dans le salon ; elle étoit assise devant un métier, mais elle tenoit une feuille, et Mirval vit qu'elle lisoit son journal. En jetant les yeux sur l'aimable

visage de Célestine, il fut effrayé de l'altération extrême qu'il remarqua sur tous ses traits. Aussitôt que Célestine l'aperçut, elle jeta la feuille dans le feu, en disant : *c'est la dernière de ce journal que je lirai !* « Bon Dieu ! s'écria Mirval avec un violent battement de cœur, qui peut donc vous inspirer une si vive indignation ? — La mauvaise foi. J'ai lu l'ouvrage de M. Delmas, et comme il ne faut que de l'ame pour le juger, j'ose dire que l'extrait que vous en donnez dans ce journal, est d'une inconcevable injustice. — Mais ce n'est au fond qu'une plaisanterie. — Pourquoi *plaisanter* quand il s'agit de rendre compte d'un ouvrage sérieux et du genre le plus intéressant ?... Que l'on se moque de l'affectation, de l'emphase, je le conçois, c'est une critique légitime, et sans doute elle est utile ; mais tâcher de tourner en ridicule un ouvrage dont il est impossible de citer un seul passage que la morale et le bon goût puissent condamner, ou s'égayer sur quelques légers défauts, sans rendre sérieusement justice à de grandes beau-

tés; quelle honte!... — Cet article n'est qu'une folie... — C'est la folie d'un esprit faux et d'un mauvais cœur». A ces mots, Mirval, confondu de la véhémence d'une jeune personne qu'il avoit toujours vue si douce et si calme, resta immobile en la regardant fixement. « Pardonnez ma franchise, continua Célestine, vous m'avez interrogée, j'ai dû répondre, et je dois ajouter encore, que si j'avois eu le malheur d'aimer celui qui a fait cet indigne article, je m'en détacherois sûrement. — Cet article n'est pas de moi, s'écria, de premier mouvement, Mirval. — Qui donc en est l'auteur? demanda Célestine ». Ici, Mirval baissa les yeux et ne répondit rien. Il pensa, qu'après ce que Célestine venoit de dire, il y auroit de la lâcheté à dénoncer Clainville, d'autant plus que ce dernier n'avoit fait cet extrait dans un esprit satirique qu'à sa prière, et par complaisance pour lui. Après un moment de silence, Célestine reprenant la parole: « Je vous déclare, monsieur, dit-elle, que si vous voulez conserver mon estime, il faut me nommer l'auteur de cette satire,

et me promettre de la désavouer publiquement dans un nouvel extrait que vous signerez. — Oui, répondit Mirval, je ferai avec franchise, avec éclat, tout ce que vous exigerez, mais je ne puis vous nommer l'auteur de l'article qui vous irrite... — Eh bien! monsieur, reprit Célestine, vous me laisserez le soupçon le plus affligeant». Mirval alloit répliquer, mais dans ce moment la porte s'ouvrit, et Clainville parut. Il vit dans l'instant que Mirval et Célestine se querelloient; il fit des questions, et Célestine l'instruisit de tout. Clainville se mit à rire, et s'adressant à Célestine: « Allons, mademoiselle, lui dit-il, je me livre à tout votre courroux, vous voyez *le coupable* que Mirval a la générosité de ne vouloir pas vous nommer. — Comment! s'écria Célestine. — Oui, mademoiselle, reprit Clainville, je suis l'auteur de cet extrait, je vous en donne ma parole d'honneur». A ces mots, Célestine montra la plus grande surprise, mais sans colère; elle se contenta de dire à Clainville, que pour la première fois de sa vie, il avoit manqué d'équité. En-

suite, elle se retourna vers Mirval, et avec beaucoup de graces, elle lui fit des excuses de sa vivacité. Madame de Saint-Firmin survint, et l'on parla d'autre chose.

Mirval fit d'inquiétantes réflexions sur l'excessive indulgence de Célestine pour Clainville. Quoi! se disoit-il, ce qui étoit un crime irrémissible pour moi, n'est même pas une faute pour Clainville! Que dis-je! cet extrait qui paroissoit à Célestine, l'ouvrage *d'un esprit faux et d'un mauvais cœur*, n'est plus à ses yeux qu'un badinage ingénieux, dès que Clainville s'en déclare l'auteur! Elle sourioit en lui parlant, et elle sourioit avec tant de douceur et de sentiment!... Elle l'aime sans le savoir peut-être, mais elle l'aime!.. Clainville, sans état et sans fortune, est trop sage et trop honnête pour prétendre à la main d'une jeune personne dont l'âge est d'ailleurs si disproportionné au sien; en profitant du penchant de Célestine, il croiroit sans doute abuser de l'ascendant qu'il a sur elle, et de la confiance de madame de Saint-Firmin; il veut,

de bonne foi, me servir; mais quel fruit retirerois-je de sa générosité, s'il est vrai que Célestine ait en secret disposé de son cœur?

Malgré sa jalousie et ses craintes, Mirval n'oublia point qu'il avoit promis à Célestine de faire un extrait favorable du dernier ouvrage de Delmas; il se mit sur-le-champ à y travailler, pour cette fois inspiré par un sentiment bien contraire à la malignité. Il loua l'ouvrage avec enthousiasme, et par conséquent avec beaucoup d'exagération; il ne pensoit ni à son *parti*, ni à ses amis, ni même au public; il n'écrivoit que pour Célestine: à chaque éloge il se disoit: *Célestine sera contente de cette phrase*, et c'est ainsi que l'ouvrage fut apprécié et jugé. Après avoir fini son extrait, il le lut à Clainville, qui se mit à rire, en disant: la prévention et la haine ont d'abord dicté votre journal, maintenant c'est l'amour qui en dispose; son style est plus doux, mais êtes-vous plus impartial?.... Au reste, poursuivit il, avez-vous bien réfléchi aux suites de cette démarche? Songez-vous

que cet extrait vous brouillera avec Célinte, avec M. de G***, et qu'il déplaira souverainement à votre parti ? Songez-vous qu'on vous accusera avec raison de la plus étrange inconséquence? — Oui, j'ai pensé à tout cela, mais Célestine sera satisfaite de moi, et je réparerai une grande injustice, j'obtiendrai l'estime de Célestine, et je regagnerai la mienne. — Enfin, vous persistez? — Oui, et je persisterois quand je serois certain que cet extrait dût me faire perdre ma place. Mon cher Clainville, quand la raison est fortifiée par le sentiment, on est inébranlable dans le bien. — Allons, dit Clainville, en serrant affectueusement la main de Mirval, je me rends, et j'ose vous répondre que Célestine sentira vivement le prix d'un tel procédé. Donnez-moi votre manuscrit, je vais le porter chez l'imprimeur, afin que la feuille puisse paroître demain matin ». A ces mots, Clainville prit le manuscrit des mains de Mirval, et se hâta de sortir.

Le lendemain, à onze heures du matin, Clainville entra dans la chambre de

Mirval, il tenoit la feuille imprimée du journal, enfermée sous une enveloppe cachetée: «Venez, dit-il, allons porter cette feuille à Célestine, nous la trouverons seule; je sais que madame de Saint-Firmin a dû sortir pour une affaire. Venez, mon cher Mirval».

Les deux amis se rendirent sur-le-champ chez madame de Saint-Firmin; ils entrèrent dans le salon, où, quelques instans après, Célestine vint les joindre. Mirval lui montrant la feuille qu'il n'avoit point encore décachetée, lui demanda la permission de lui lire son extrait. Célestine sourit, et le fit asseoir à côté d'elle. Mirval, avec empressement, déploie la feuille, il y cherche son article, mais en vain, il n'y étoit pas, il rougit de colère, et se tournant brusquement vers Clainville: «Que signifie ceci? s'écria-t-il. — Ne vous fâchez pas, dit Célestine, je l'ai lu, ce charmant extrait. — Comment? — Oui, M. de Clainville me l'apporta hier au soir; je l'ai lu avec autant d'attendrissement que de plaisir. Ensuite M. de Clainville, sans entrer dans

aucun détail, m'apprit que la publicité de cet écrit ne seroit pas sans inconvéniens pour vous. Il ajouta que vous l'aviez chargé de porter votre manuscrit chez l'imprimeur, et qu'il me le communiquoit à votre insçu. Alors, après avoir relu plusieurs fois votre manuscrit, je l'ai brûlé; mais chaque mot en est gravé dans mon cœur, et pour toujours ». Célestine prononça ces paroles avec l'expression la plus touchante. Mirval, ému jusqu'au fond de l'ame, l'écoutoit et la regardoit avec ravissement; il s'affligeoit que l'extrait ne fût point imprimé, il desiroit le recommencer, ce que Célestine défendit expressément. Mirval quitta Célestine, enchanté de l'accueil qu'il avoit reçu, et commençant à prendre de l'espérance. Son bonheur redoubla son amitié pour Clainville; il voulut lui parler de sa reconnoissance, Clainville l'interrompit, en disant: « Vous me remercierez quand vous me connoîtrez mieux ».

Mirval fut dîner chez un ministre qui, en sortant de table, le prit à part dans une embrâsure de fenêtre: « Je voudrois,

lui dit-il, vous demander quelques renseignemens sur un émigré qui est depuis six mois chez vous; comment se conduit-il ? quelles sont ses opinions ? — Quel émigré ? répondit Mirval, je n'ai chez moi que M. de Clainville, un homme de lettres... — Précisément, c'est cela. Il est inutile de faire le discret, je sais tout. Il est ici sans surveillance, on m'en demande une pour lui, et je suis disposé à l'accorder, si vous me répondez de lui. — Je réponds de Clainville comme de moi-même.... — Dites donc de Delmas ; pourquoi ce mystère ? encore une fois, on m'a tout dit ». Dans ce moment, quelqu'un entrant dans la chambre, s'avança vers le ministre. Ce dernier quitta Mirval, et le laissa pétrifié d'étonnement, immobile à la même place, où il resta plusieurs minutes sans voir et sans entendre ce qui se passoit autour de lui. Enfin, se remettant un peu de son trouble, il se rapprocha du ministre pour le conjurer de lui accorder un moment d'entretien. Ils passèrent dans un cabinet et Mirval, par les plus pressantes prières,

obtint, sur-le-champ, la surveillance pour Delmas, avec promesse que le ministre n'en diroit rien aux personnes qui l'avoient sollicité à cet égard. Mirval, en sortant de chez le ministre, courut chez Célinte qu'il trouva seule. Je viens, lui dit-il, vous demander de faire une action singulière et généreuse. — C'est me connoître; parlez. — Il faut employer tout votre crédit pour un homme contre lequel on vous a donné les plus fortes préventions. — Quel intérêt y prenez-vous? — Un intérêt d'honneur, de gloire et d'amitié. — Comptez sur moi. — Je vous ai parlé de Clainville. — Mais je n'ai nulles préventions contre lui, au contraire, je vous avois prié de l'amener; son extrait du dernier ouvrage de Delmas, est la chose la plus ingénieuse, la plus drôle et la plus piquante.... — Eh bien! je viens de découvrir avec certitude que ce prétendu Clainville est Delmas lui-même. — Quel conte!... — Rien n'est plus vrai. — Et c'est lui qui a fait de son propre ouvrage une satire si plaisante? — Je l'en avois prié, il n'hésita pas. — Cette ori-

ginalité me plaît. — D'ailleurs, il est aimable, il est bon, vertueux...— On nous avoit donc trompés? — Jugez-en. On le disoit riche, marié, fixé en Angleterre, pas un mot de tout cela. — Comme on ment aujourd'hui!... Mais ses ouvrages ne sont pas dans nos principes. — Laissons *dormir l'esprit de parti* pour quarante-huit heures; rendons un honnête homme à sa patrie; obtenez sa radiation, ensuite, nous reprendrons notre haine. — Oui, il est malheureux, il faut commencer par le servir. Sonnez, je vais faire mettre mes chevaux. —Vous êtes adorable. — A-t-il une surveillance? — La voici. — Donnez, et revenez après-demain. Je vous jure que d'ici-là, je n'aurai qu'une pensée et qu'une affaire ».

Célinte, en parlant ainsi, n'exagéroit pas; elle intriguoit quelquefois pour nuire; mais naturellement obligeante, noble et sensible, elle redoubloit d'activité, lorsqu'il s'agissoit de faire une action généreuse et bienfaisante.

Convenons-en, les intrigans de nos jours, valent mieux que ceux du temps

passé; la raison en est simple, presque tout le monde intrigue, il faut bien que dans un si grand nombre, il se trouve quelques belles ames. L'intrigue est ennoblie, en quelque sorte, par l'esprit de parti; elle est devenue une mode, un moyen de considération; elle fut pendant trois ans si utile, si nécessaire à tant d'infortunés! Qui pouvoit alors mépriser l'intrigue? elle sauvoit l'innocence, elle prévenoit ou retardoit les décrets iniques du crime. On intriguoit alors, non par goût, mais par humanité; c'est ainsi que *le talent* s'est acquis. Lorsqu'il a cessé d'être un devoir, on n'a pas voulu *l'enfouir;* on a continué de l'exercer, et l'habitude en est restée.

Cependant, Mirval, plein de trouble et d'agitation, écrivit au prétendu Clainville, que je n'appellerai plus que Delmas, pour lui mander qu'il alloit passer quelques jours à la campagne. Ce billet ne contenoit que deux lignes, et Mirval y gardoit un profond silence sur la découverte et les démarches qu'il venoit de faire.

Mirval fut s'enfermer dans sa petite maison de Montreuil, et là, ne pensant qu'à Célestine, il se confirma dans l'idée qu'elle aimoit Delmas. Je ne m'étonne plus, se disoit-il, de son enthousiasme pour ses ouvrages, et de la colère que lui inspiroit cet extrait satirique : tout est expliqué. N'importe ! Célestine, du moins connoîtra mon cœur ! cette douce pensée fortifia son courage. Quel est l'amant malheureux que l'admiration de ce qu'il aime ne console pas (du moins dans les premiers momens) du sacrifice de son amour ?....

Mirval attendoit avec impatience, le jour fixé par Célinte. Il arriva, ce jour si desiré : Mirval partit; mais sur la route de Paris, il rencontra un courrier de Célinte, qui lui donna d'elle un billet, dans lequel Célinte demandoit encore deux jours; Mirval retourna tristement à Montreuil. Le lendemain au soir, il entendit une voiture s'arrêter devant sa maison; quelques minutes après, la porte de son cabinet s'ouvre brusquement, il voit paroître Célinte, émue, hors d'haleine,

triomphante ; elle tenoit un papier timbré ; elle ne marchoit pas, elle planoit ; elle avoit l'attitude et la légèreté d'une divinité aérienne : que ses yeux étoient brillans ! que sa physionomie étoit expressive et touchante ! combien tous ses mouvemens avoient de grace, qu'elle étoit belle dans ce moment ! c'est un privilége accordé par la nature à toutes les femmes, dans l'instant où elles font des actions généreuses. Don précieux qui vient de la sensibilité, de la délicatesse qui les caractérisent. Ah ! c'est une femme surtout que la bienfaisance embellit ! Oui, l'amant qui n'a pas vu celle qu'il aime, rendre un service important, n'a pas encore l'idée de sa grace et du charme de sa figure.

Mirval n'eut pas besoin d'interroger Célinte ; sans proférer une seule parole, il embrassoit ses genoux. Célinte l'entraîne, ils sortent du cabinet, descendent rapidement l'escalier, traversent la cour, s'arrêtent devant une voiture à six chevaux (car Célinte vouloit aller vîte). « Où le trouverons-nous ? dit Célinte en

montant en voiture. — Chez madame de Saint-Firmin, répondit Mirval. — Allons-y sur-le-champ, reprit Célinte, je vous conduirai jusqu'à sa porte, car dans cette voiture, vous arriverez quelques minutes plutôt ». On part. Mirval, pénétré de reconnoissance, achève d'ouvrir son cœur à son amie : il lui confie sa passion pour Célestine, ses craintes, et sa jalousie. « Quoi ! s'écria Célinte, c'est pour un rival que vous sollicitez avec tant d'ardeur ?.... — Mais ce rival est un homme vertueux que j'ai méconnu, que j'ai offensé et calomnié ! le servir, c'est me raccommoder avec moi-même. — Croyez-moi, Mirval, dit Célinte attendrie, l'amour est plus équitable qu'on ne le croit, il récompensera tant de générosité ».

En causant ainsi, on arrive à Paris. Célinte met la tête à la portière pour presser les postillons; on traverse plusieurs rues; enfin Mirval s'écrie : *Nous y voilà.* Célinte tire le cordon. On arrête. Mirval muni du précieux *papier timbré*, saisit une des mains de Célinte qu'il presse

contre son cœur, et après avoir reçu toutes les bénédictions de l'amitié, il ouvre la portière, s'élance dans la rue, et se précipite vers la maison de madame de Saint-Firmin. Parvenu à l'antichambre, on lui dit que madame de Saint-Firmin et sa nièce sont dans le salon de musique. Mirval devance le domestique qui veut l'annoncer, il entre précipitamment. A peine a-t-il mis le pied dans le salon, qu'il reste immobile... Il voit Célestine assise entre madame de Saint-Firmin et Delmas; elle avoit la tête appuyée sur l'épaule de Delmas, et l'un de ses bras passé autour de son cou. Mirval les crut mariés, et il fut confirmé dans cette idée par madame de Saint-Firmin, qui dit en souriant: « Voilà notre secret déeouvert ». Mirval éprouva le plus violent dépit et la plus vive indignation contre Delmas; cependant il s'approcha de Célestine. « Je ne me plains point de vous, mademoiselle, lui dit-il; j'avois pénétré vos sentimens, vous n'avez employé avec moi ni la fausseté, ni l'artifice; il n'en est pas ainsi de celui que vous

me préférez... Mais soyez heureuse, voici l'acte de radiation de M. Delmas ». En prononçant ces paroles, il lui présenta, d'une main tremblante de colère, le papier timbré... « O mon père » ! s'écria Célestine en se précipitant dans les bras de Delmas. A cette exclamation, Mirval, baigné de larmes, tombe aux pieds de Delmas, qui le relève et le presse avec Célestine contre son sein. « O Mirval ! dit Delmas, quel bonheur pour un père, de trouver le bienfaiteur le plus généreux, dans l'ami qu'il desiroit pour gendre, et que sa fille préféroit en secret !... ». Mirval, éperdu d'amour, saisi d'étonnement, transporté de la joie la plus vive et la plus pure, ne pouvoit que répéter : *Célestine est fille de Delmas !* et il pleuroit, il baisoit les mains de Célestine, il embrassoit Delmas et madame de Saint-Firmin... Quand il fut un peu plus calme, Delmas reprenant la parole : « Je dois, dit-il, vous donner quelques explications sur ma conduite. J'arrivai en France sans surveillance, après huit ans d'émigration. Comme je n'avois jamais vécu qu'en

province, je ne pouvois être mieux caché qu'à Paris. Je pris un nom supposé ; mais pour ne pas exposer ma fille aux désagrémens d'une fuite précipitée, dans le cas où je serois reconnu, je la confiai à madame de Saint-Firmin, et ce fut cette respectable amie qui m'offrit elle-même de s'en charger, et de la faire passer pour sa nièce. Manquant d'argent, et ne voulant point emprunter, je cherchai des ressources dans un travail qui me faisoit vivre depuis tant d'années. On me proposa de travailler à votre journal, j'acceptai, quoique j'eusse lu la feuille où vous rendiez un compte si peu favorable de mon avant-dernier ouvrage. J'y trouvai dans plusieurs passages le ton de la haine ; mais comme je vous étois totalement inconnu, et que je ne vous avois jamais attaqué dans mes écrits, j'étois bien sûr que cette animosité ne venoit point de votre cœur, et je savois qu'un tel ennemi, s'il a de l'esprit, et s'il n'est pas dépravé, peut facilement changer. *Ces aversions artificielles*, prises aujourd'hui si légèrement, ne sont, par bonheur, ni pro-

fondes, ni envenimées, du moins en France.

« Je m'attachai promptement à vous ; je jouissois doublement de votre estime, quand vous m'entreteniez de votre inimitié pour *Delmas*. Il me paroissoit piquant d'obtenir votre confiance, malgré tant de préventions. Je connus facilement vos intentions pour Célestine, le temps seul pouvoit m'assurer de leur solidité. J'attendois. Enfin, votre générosité, en me rendant ma patrie et ma fortune, vous a découvert nos secrets, et vous assure à jamais le cœur de Célestine, elle est à vous : mais mon cher Mirval, j'espère que vous laisserez là votre journal.—Ah! reprit Mirval, je voudrois le continuer seulement pendant un an, afin de désavouer de réparer toutes mes injustices... —Le pourriez-vous ? diriez-vous que l'ouvrage de M. de G*** ne vaut rien, —Non, certainement, M. de G*** est mon bienfaiteur. Vous avez raison : il est impossible qu'un journaliste soit parfaitement sincère. — Oui, tant qu'il est jeune. C'est un emploi qui, de toutes ma-

nières, ne convient qu'*aux vétérans* de la littérature; eux seuls ont assez de lumières et d'instructions pour avoir le droit d'être sévères; eux seuls ont assez d'expérience pour se montrer indulgens quand il faut l'être. Avec le temps, l'imagination s'épuise, mais le jugement se forme, se mûrit; et le goût s'épure. C'est alors qu'on peut faire un bon journal. Vous reprendrez le vôtre dans vingt-cinq ans».

L'heureux Mirval resta chez madame de Saint-Firmin, jusqu'à onze heures. Il emmena Delmas, et fut avec lui chez Célinte; il vouloit la faire jouir de son bonheur. Il lui présenta, avec transport, le *père de Célestine*, et lui conta son histoire. Célinte partagea sa joie avec toute la vivacité de l'amitié la plus tendre; d'ailleurs, quelle est la femme qui ne seroit pas charmée d'avoir contribué au dénoûment d'un joli roman? Mirval épousa Célestine.

Il n'est plus *journaliste*, mais il est toujours *auteur*, et quand on déchire ses ouvrages, quand on en rend un compte infidèle, il ne s'indigne point, il n'a point

d'humeur, il dit seulement : Ce n'est pas ce journaliste qui parle, il ne pense pas un mot de tout cela ; c'est *son parti*, c'est un ami, c'est un protecteur, ou bien c'est une Célinte qui l'oblige à s'exprimer ainsi ; ne dois-je pas l'excuser ?...

LA FEMME AUTEUR.

LA FEMME AUTEUR.

Il est deux manières de donner de bons conseils ; l'une en disant : *Faites ce que j'ai fait, je m'en trouve bien;* l'autre, au contraire, en disant : *Ne faites pas ce que j'ai fait, car je reconnois que j'ai commis une imprudence.* Dans le premier cas, on parle avec autorité, c'est la sagesse qui commande. Dans le second, c'est le repentir qui fait humblement un aveu ; mais la leçon n'en est pas moins utile, elle est donnée aussi par l'expérience.....

Dorothée et Natalie, deux sœurs, orphelines dès leur enfance, furent élevées ensemble dans un couvent, à Paris. Elles prirent l'une pour l'autre une tendresse qui s'accrut avec les années, et qui fit le charme de leur première jeunesse.

Dorothée, plus âgée de quatre ans que sa sœur, se maria la première. Elle avoit vingt ans ; et ne pouvant se résoudre à se

séparer de Natalie, elle l'emmena avec elle. Natalie, au bout de six mois, épousa un vieux militaire, parent de son beau-frère.

Les deux sœurs se ressembloient par les agrémens et les qualités du cœur et de l'esprit; mais ce rapport ne se trouvoit point entre leurs caractères. Dorothée joignoit à l'élévation, à la force de l'ame, une extrême prudence dans le caractère; cette réunion produira toujours les conduites parfaites. Elle avoit toutes les qualités utiles que donne nécessairement la circonspection à une personne spirituelle; la noblesse de ses sentimens la préservoit des craintes pusillanimes. Egalement incapable d'une lâcheté ou d'une étourderie, elle savoit prendre avec courage, lorsqu'il le falloit, une résolution périlleuse; mais jamais, sans un intérêt de devoir ou de sentiment, elle ne s'exposoit au moindre danger; la témérité n'étoit pour elle que de la grandeur, de l'héroïsme, et ne fut jamais une folie. Elle fit toujours servir son esprit à ses véritables intérêts, car elle connut que c'étoit aussi

l'employer pour le bonheur de ceux qu'on aime ; tous les dons de la nature lui furent utiles : la sensibilité la rendit fidèle à ses engagemens, généreuse dans ses procédés ; la pénétration la préserva des pièges de la duplicité, l'imagination lui donna la prévoyance ; elle profita de toutes les faveurs de la fortune, elle sut trouver de grandes ressources dans l'adversité. Natalie, avec de l'esprit et de l'élévation dans l'ame, étoit néanmoins très-inférieure à sa sœur. Elle avoit cette sensibilité et cette flexibilité d'organisation qui produisent la diversité des talens, mais qui ne sont pas sans inconvénient pour le caractère ; une extrême curiosité, de la facilité pour apprendre, la rendoient capable de se livrer à des études sérieuses ; un goût passionné pour les arts lui faisoit aimer tous les amusemens frivoles. La variété de ses occupations donnoit à sa conduite l'apparence et les résultats de l'inconstance ; elle voulut apprendre un si grand nombre de choses, et cultiver tant de talens, qu'elle n'eut jamais la possibilité de réfléchir et de travailler sur

elle-même. Pour s'épargner la peine de se corriger de ses défauts, elle se persuada qu'elle pourroit les compenser en exaltant ses vertus, elle ne parvint qu'à gâter ses bonnes qualités par l'excès qui les fait dégénérer ou qui les rend dangereuses. Elle poussa le désintéressement jusqu'à la folie, et la générosité jusqu'à la duperie; sa bonté devint de la foiblesse, son courage ne fut plus que de la témérité, sa franchise que de l'imprudence, et sa bonne foi qu'une crédulité ridicule. Une sensibilité excessive lui rendit inutiles la finesse et la pénétration de l'esprit. Elle ne connut jamais bien les personnes qu'elle aima, et elle se fit de leur attachement pour elle, l'idée la plus romanesque et la plus exagérée. Enfin, Natalie, par son naturel, sa gaîté, par sa simplicité et sa bonhomie, plaisoit à ceux qui vivoient habituellement avec elle; mais ne sachant ni se contraindre, ni s'ennuyer de bonne grace, elle choquoit souvent, par des saillies imprudentes, ceux qui la rencontroient. Moqueuse avec les gens ridicules, distraite et silencieuse

avec les sots, elle se fit un grand nombre d'ennemis; elle n'éprouva pas ce malheur dans les premières années qu'elle passa dans le monde; elle étoit timide et réservée; on ne connut d'elle, d'abord, qu'un extérieur agréable et des talens brillans; elle n'étoit point coquette, elle n'avoit aucun desir de montrer de l'esprit, car elle examinoit avec tant de curiosité tout ce qui l'entouroit, elle se livroit avec un tel plaisir aux différens amusemens de la société, elle trouvoit le bal si gai, la comédie si intéressante, l'opéra si beau! elle admiroit tant l'éclat et la magnificence des fêtes de la cour, qu'elle s'oublioit absolument elle-même. On la jugea favorablement, elle fut accueillie, recherchée dans le monde, chérie dans sa famille; ce temps fut le plus heureux de sa vie. Malgré le goût qu'elle montroit pour la dissipation, elle en avoit un plus vif encore pour la lecture et pour les occupations sédentaires. Elle écrivoit depuis son enfance; à vingt ans elle avoit déja fait des comédies, des ouvrages de morale et des romans; mais elle s'en cachoit. Do-

rothée seule étoit dans sa confidence. Tout-à-coup, Natalie se renfermant chez elle, cessa presqu'entièrement de faire des visites et de paroître dans le monde; ses parens et ses amis s'en plaignirent; Dorothée eut à ce sujet une explication avec elle. Comme elle lui demandoit pourquoi elle s'étoit si subitement dégoûtée du monde : ce n'est point dégoût, répondit Natalie, je m'amuse toujours dans la société quand je m'y trouve, mais je me plais mieux encore dans mon cabinet; écrire est pour moi une occupation délicieuse. — Prenez garde, Natalie, de vous livrer imprudemment à cette passion.... — Eh pourquoi? en est-il de plus douce, de plus innocente, et de plus facile à satisfaire? Je n'ai que vingt ans, mais j'ai déja assez réfléchi pour connoître et pour sentir avec effroi combien tout ce qui nous attache est fragile. Nous occupons si peu d'espace, nous parcourons une carrière si bornée, et la mort peut nous arrêter au commencement de notre course!..... Ah! je veux laisser à l'amitié des souvenirs durables; je veux

lui laisser la meilleure partie de moi-même, mes opinions, mes sentimens, mon esprit et mon ame. Tout ce que nous faisons dans la journée, est fugitif, est emporté par le temps, et pour jamais englouti dans l'éternité... De la romance que j'ai chantée, de la sonate que j'ai jouée sur la harpe, rien ne reste; ces plaisirs qui ne laissent aucune trace, ressemblent trop à des illusions, il m'en faut d'autres. — Mais j'espère, ma chère Natalie, que vous n'aurez jamais la tentation de faire imprimer vos écrits? — Je puis vous assurer, avec vérité, que je n'en ai ni le projet ni le désir. — Tant mieux. — Je sens à cet égard une répugnance que je crois invincible. Mais, loin qu'elle soit raisonnée, il me semble qu'elle n'est fondée que sur ma timidité naturelle et sur des préjugés. — En y réfléchissant, vous sentirez que cet heureux instinct est parfaitement d'accord avec la raison. — Pourquoi? si par la suite je devenois capable de faire des ouvrages utiles à la jeunesse, à la religion et aux mœurs, ne seroit-ce pas un devoir de les

rendre publics? — Si, par un goût bizarre, vous aviez fait une étude approfondie de l'art militaire, que vous eussiez un grand courage et le génie de Turenne, vous croiriez-vous obligée de vous *travestir* en homme, afin d'aller vous enrôler parmi des guerriers?— Je vous entends : vous pensez qu'une femme, en devenant auteur, se *travestit* aussi, et s'*enrôle* parmi des hommes...—Oui, des hommes qui combattent aussi, qui attachent un prix infini à la victoire, et qui ne souffriront jamais qu'un *intrus* s'avise de leur disputer les lauriers qu'ils veulent cueillir. Quel est le premier charme d'une femme, quelle est sa qualité distinctive? La modestie. Quelle que soit la pureté de sa conduite et de ses sentimens, est-elle encore l'honneur et le modèle de son sexe, lorsqu'elle dit avec éclat à l'univers entier : *Ecoutez-moi..*? Songez-vous que dans un petit salon vous blâmerez la femme qui parlera trop haut, qui aura un ton tranchant, ou seulement des manières trop décidées. Vous voulez qu'une douce teinte de timidité soit, à

tout âge, répandue sur sa personne entière, et modère tous ses mouvemens, amortisse l'éclat de sa gaîté, réprime jusqu'à l'expression de sa sensibilité; vous voulez qu'elle ne paroisse qu'avec l'air de craindre de se montrer, et que, lorsqu'on la regarde fixement, elle rougisse, ou que du moins elle baisse les yeux. Comment concilier tout ce mystère de délicatesse et de grace, ce charme intéressant d'une douceur enchanteresse et d'une pudeur touchante, avec des prétentions ambitieuses et l'éclatante profession d'auteur? — Doit-on trouver de l'orgueil, de l'ambition, dans le simple desir d'offrir quelques idées utiles? — Faire imprimer un ouvrage, n'est-ce pas dire (*au moins*) *je le crois bon, je crois que mes pensées sont dignes de circuler dans l'univers entier, et de passer à la postérité?* Voilà ce qu'on nous a dit ingénûment dans des millions de préfaces; et quand le bon goût empêche de s'exprimer ainsi, le public n'en connoît pas moins l'opinion de l'auteur. — Je vous assure cependant que si je me faisois imprimer, je

n'aurois nullement de mes ouvrages une telle idée. — Qu'importe, on vous la supposeroit ; on en auroit le droit. On pardonne aux hommes cette présomption, mais comment la tolérer dans une femme ?... — Faut-il donc conclure que c'est un malheur d'être femme ? — Le pensez-vous ? — Oh ! non...

Le ciel a fait pour moi le choix qne j'aurois fait (*a*).

Quand je songe aux fatigues et aux périls de la guerre, aux profondeurs de la politique, à l'ennui des affaires, je bénis la providence qui ne nous a formées que pour être la consolation ou la récompense de ces terribles agitations et de ces grands travaux. — Je pense comme vous. La condition des femmes est, ainsi que toutes les autres, heureuse quand on a les vertus qu'elle demande ; malheureuse, quand on se livre aux passions violentes, à l'amour qui nous égare, à l'ambition qui nous rend intrigantes, à l'orgueil qui nous corrompt et nous dénature. L'homme

(*a*) Lachaussée.

qui desireroit être une femme, seroit un lâche; la femme qui voudroit pouvoir devenir un homme, ne seroit déjà plus une femme. — Oui, nous ne devons pas nous plaindre, notre sort est fait pour être si paisible, nos devoirs sont si doux!... — Ne faites donc jamais imprimer vos ouvrages, ma chère Natalie; si vous deveniez auteur, vous perdriez votre repos et tout le fruit que vous retirez de votre aimable caractère. On se feroit de vous la plus fausse idée; en vain vous seriez toujours la bonne, la simple Natalie; vos amis n'auroient plus avec vous cette aisance, cet abandon, qui naissent de l'égalité; ceux qui ne seroient pas de votre société, vous supposeroient pédante, orgueilleuse, impérieuse, dévorée d'ambition; ils le diroient du moins, et tous les sots pour lesquels l'esprit est toujours un tort, répéteroient de tels discours avec tant de plaisir et de crédulité!... Vous perdriez la bienveillance des femmes, l'appui des hommes, vous sortiriez de votre classe sans être admise dans la leur. Ils n'adopteront jamais une femme au-

teur à mérite égal, ils en seront plus jaloux que d'un homme. Conservons entr'eux et nous ces liens puissans et nécessaires, formés par la force généreuse et par la foiblesse reconnoissante : quel seroit notre recours, si nos protecteurs devenoient nos rivaux ! ils ne nous permettront jamais de les égaler, ni dans les sciences, ni dans la littérature ; car, avec l'éducation que nous recevons, ce seroit les surpasser. Laissons-leur la gloire qui leur coûte si cher, et que la plupart d'entr'eux n'acquièrent qu'au prix de leur sang. La gloire pour nous, c'est le bonheur ; les épouses et les mères heureuses, voilà les véritables héroïnes.

Cet entretien affermit Natalie dans la sage résolution de ne jamais publier ses ouvrages, mais elle ne perdit rien de son ardeur pour l'étude et de son goût pour écrire.

Quand on satisfait une véritable passion, on peut facilement se passer de renommée ; Natalie ne connoissoit point encore les inconvéniens de la célébrité, mais elle ne la desiroit point ; elle culti-

voit ses talens pour son amusement, sans avoir jamais songé à les employer comme un moyen de briller; dans la conversation, elle s'animoit si on l'intéressoit, mais sans avoir le dessein de montrer de l'esprit; elle étoit aimable avec ceux qui lui plaisoient, elle étoit nulle avec les autres; elle écrivoit comme elle causoit, et comme elle jouoit de la harpe, uniquement pour son plaisir. Elle faisoit tout par goût, elle ne faisoit rien avec projet ou prétention.

Natalie entroit à peine dans sa vingt-deuxième année lorsqu'elle perdit son mari. Elle passa dans une terre les six premiers mois de son veuvage. Des affaires la rappelèrent à Paris. Lorsque son deuil fut fini, elle reparut dans le monde; s'y remontrer jeune, veuve et jolie, c'étoit presque un début. Les hommes non mariés avoient avec elle une galanterie moins réservée, et des prétentions différentes; elle-même avoit un autre ton, moins de timidité, plus de naturel encore, et des manières plus franches.

Natalie revit dans le monde, un

homme qu'elle connoissoit très-peu, mais qu'elle avoit toujours rencontré avec plaisir. Il s'appeloit Germeuil ; sa figure étoit charmante, on le citoit comme l'homme de la cour qui joignoit le meilleur ton aux manières les plus agréables. C'étoit alors un véritable éloge; on ne pouvoit le mériter sans avoir beaucoup de finesse, de délicatesse et de goût. Germeuil avoit un attachement connu, dont la violence et la durée ajoutoient à l'intérêt qu'il inspiroit d'ailleurs, par son caractère, par les graces de son esprit et de sa personne. Depuis quatre ans il aimoit éperdument la comtesse de Nangis, l'une des plus belles femmes de la cour, et d'une conduite si parfaite, que l'on convenoit unanimement que Germeuil ne devoit encore à sa constance que la certitude d'être aimé ; mais en rendant cette justice à madame de Nangis, on n'en étoit pas moins persuadé qu'elle finiroit par céder au sentiment qu'elle n'avoit pu ni vaincre ni dissimuler.

Natalie fut passer quelques jours à la campagne, chez une de ses amies. Elle

y trouva Germeuil qui devoit en partir le lendemain. Le soir, il se mit à table à côté d'elle. Natalie, naturellement réservée avec les jeunes gens de l'âge de Germeuil, n'éprouvoit avec lui aucune sorte d'embarras; l'attachement qu'on lui connoissoit pour madame de Nangis, ne permettoit à aucune autre femme de lui supposer les prétentions qui doivent toujours causer une sorte de gêne à celle qui les fait naître, alors même qu'elles ne déplaisent pas.

Natalie, toujours aimable, lorsqu'elle étoit parfaitement à son aise, le fut surtout ce soir-là. Germeuil la regardoit et l'écoutoit avec étonnement; il ne concevoit pas que, l'ayant rencontrée plusieurs fois, il n'eût pas éprouvé plutôt la même impression. Germeuil aimoit passionnément la musique, il chantoit agréablement. Il témoigna un vif desir d'entendre Natalie, mais sa harpe n'étoit pas montée; elle pressa Germeuil de rester les deux jours suivans; il y consentit. On fit beaucoup de musique, de longues promenades, et jamais Natalie ne parut

si gaie, si brillante. Parmi les femmes qui composoient cette société, Mélanide étoit la moins aimable, et l'une des plus remarquables par son esprit; mais personne encore n'avoit poussé plus loin l'enivrement et l'aveuglement de l'amour-propre, ce qui entraîne le défaut de goût, et produit toujours les ridicules les plus saillans. Avec des traits et une taille hommasse, Mélanide ne pouvoit se trouver jolie, mais elle se persuadoit qu'elle étoit belle, et d'après cette opinion, elle avoit toute la recherche de parure, toutes *les mines* d'une coquette uniquement occupée de sa figure. Il y avoit dans sa personne et dans ses manières, quelque chose de si affecté, de si bizarre, que dès qu'elle paroissoit, tous les yeux se fixoient sur elle; et prenant alors l'étonnement et la curiosité pour de l'admiration, elle se disoit tout bas: *Nulle femme ne produit cet effet;* et cette comique illusion de son orgueil étoit parfaitement exprimée par *la mâle assurance* de son maintien, par son air intrépide et conquérant. Elle ignoroit que les hommes qui aiment

le mieux les femmes, ne regardent jamais fixement celles qui sont jeunes, jolies et modestes; la galanterie, à cet égard, ressemble à l'amour; elle craint de blesser et de profaner son objet, elle n'ose le contempler qu'à la dérobée, et c'est ainsi qu'en admirant la beauté, elle rend hommage à la pudeur. Mélanide avoit infiniment d'esprit, mais un esprit absolument dénué de grace, et le desir ardent et continuel de briller le rendoit souvent faux. Ne pensant qu'à elle, reportant tout à elle, ne parlant que d'elle directement ou indirectement, elle ne savoit ni écouter ni répondre. Quand on ne voyoit pas clairement sa vanité, on la sentoit; on en étoit toujours ou frappé, ou importuné. Les amis de Mélanide faisoient d'elle, sans le vouloir, la critique la plus piquante; ils avouoient qu'elle contoit mal, qu'elle étoit dépourvue du charme du naturel et de la naïveté, et de celui de la gaîté; mais ils prétendoient qu'elle avoit dans la conversation de *la force et de l'éloquence.* Cette singulière admiration ressembloit beaucoup plus à une épi-

gramme qu'à un éloge. Sans doute on peut être *éloquent*, tête-à-tête avec ce qu'on aime, tandis que dans la conversation il faut, non les talens d'un orateur, mais de la grace et du naturel. Dans la société la plus intime, un entretien agréable est toujours un dialogue vif et serré; l'usage du monde en exclut les *longues tirades*, et par conséquent l'*éloquence;* rien n'y doit être approfondi, la variété, la légéreté en font le charme, *la force* y seroit déplacée, elle n'y paroîtroit que de la pesanteur.

L'homme le plus recherché, le plus brillant de la société, ne pouvoit manquer de fixer l'attention d'une femme dont la vanité dirigeoit tous les mouvemens; aussi Germeuil avoit-il fait la plus vive impression sur le cœur de Mélanide; elle connoissoit sa passion pour la comtesse de Nangis; il lui parut glorieux de triompher d'un tel attachement. Elle étoit jeune et veuve, elle possédoit une grande fortune; elle forma le projet de rendre Germeuil infidèle, et elle n'éprouva pas la moindre inquiétude sur le

succès. Germeuil, depuis qu'il aimoit éperdument madame de Nangis, ne supposoit à aucune femme le dessein de lui plaire, et pouvoit-il imaginer que la femme la plus dépourvue d'agrémens extérieurs, nourrissoit en secret l'espérance de l'emporter sur la plus belle et la plus charmante personne de la cour ? Il ne vit donc dans les avances et les agaceries de Mélanide, que la coquetterie d'esprit; il y répondit avec sa politesse accoutumée; il disserta, s'appesantit, et s'ennuya avec Mélanide ; car il avoit le talent de prendre le ton qui convenoit à chacun; mais après avoir montré de *l'éloquence* avec Mélanide, il se moquoit avec Natalie de tout ce qu'il avoit dit de *plus beau* et de *plus profond.*

Le jour de son départ, Germeuil rencontra Natalie seule dans le jardin, s'assit à côté d'elle ; et comme il la regardoit en silence d'un air attentif, Natalie se mit à rire ; vous me faites peur, dit-elle, comme vous m'examinez ! qu'ai-je donc d'extraordinaire ? Tout, répondit Germeuil. Il faudroit avoir bien de

l'orgueil, reprit Natalie, pour trouver cette réponse obligeante... Je ne puis cependant me rétracter, dit Germeuil en souriant, et je vous assure, poursuivit-il d'un ton plus sérieux, que depuis deux jours que je vous étudie, vous me causez un étonnement inexprimable. Vous m'avez permis de vous parler sans détour et sans tournure... — Oui, la confiance en dispense, et vous m'en inspirez beaucoup. — Combien ce langage est touchant dans votre bouche!... — Du moins il est sincère. A ces mots, Germeuil attendri, pour toute réponse, prit la main de Natalie, et la serra dans les siennes, avec l'expression du respect et de la reconnoissance. Il y eut un moment de silence, et Germeuil reprenant la parole : Oui, dit-il, vous êtes une femme inexpliquable.... Quoi! je n'ai pu remarquer en vous la moindre occupation de votre figure. Quoi ! pas une nuance de coquetterie ! pas le plus léger desir de montrer de l'esprit, ou de briller par vos talens!... Si c'est là de la modestie, elle est parfaite; si c'est de l'art, il est sublime.

Rien de tout cela, répondit Natalie en riant; ce qui paroît vous étonner en moi, n'est le résultat ni d'un calcul, ni d'un effort, c'est l'effet naturel de plusieurs observations très-faciles à faire; comment pourois-je m'enorgueiller de quelques talens frivoles, qui sont égalés ou surpassés par tant d'artistes de profession? J'ai vu qu'en chantant ou en jouant de la harpe, on ne peut tourner que la tête d'un sot; j'ai vu que la plus jolie figure du monde n'empêche pas d'être excessivement ennuyeuse; j'ai vu enfin qu'avec un esprit supérieur, on peut être insuportable et ridicule, et je me suis dit : Je ne placerai point mon amour-propre dans toutes ces choses. J'ambitionne des succès plus doux et plus durables; ceux qui ne sont dus qu'aux charmes du caractère et à la sensibilité de l'ame; je ne veux plaire que par les moyens qui font aimer; je ne veux point que l'on répète : *Natalie est charmante et séduisante....* je veux qu'on dise : *Natalie est simple et bonne...* — Mais si l'on disoit : *Natalie est séduisante*

sans le vouloir?... — Non, même avec ce correctif, cette expression me deplaît encore. — Vous êtes difficile, vous en avez le droit. — C'est que le cœur est plus délicat que l'esprit.

Un tiers qui survint, interrompit cet entretien. Germeuil partit; en quittant Natalie, il se dit en secret: J'aurois adoré cette femme-là, si mon cœur n'eût pas été rempli par un autre; voilà ce qu'il s'avouoit sans scrupule, et non peut-être sans émotion. Une femme à sa place, une femme qui eût aimé, n'auroit jamais fait une semblable supposition.

Germeuil, de retour à Paris, questionna sur Natalie plusieurs personnes de sa société intime. Quoi! s'écria-t-il, elle n'a point d'amant, elle n'a jamais aimé!.... et cette certitude lui rendoit plus agréable encore le souvenir de l'entretien qu'il avoit eu avec elle. Cependant il adoroit la comtesse de Nangis. Que lui importoient les sentimens de Natalie?... C'est surtout en amour que le cœur des hommes est inexpliquable.

Natalie, après le départ de Germeuil cessa de se plaire à la campagne; elle assura qu'une affaire pressante la rappeloit à Paris; quand elle y fut, elle se rappela, presqu'aussi-tôt, que Germeuil, avoit un superbe cabinet de tableaux elle voulut l'aller voir; elle y fut un matin avec quelques personnes de sa connoissance. Germeuil, prévenu, devoit se trouver chez lui pour la recevoir; mais un billet de lui, apprit à Natalie que Germeuil, appelé à Versailles par le ministre de la guerre, venoit d'être forcé de partir sans délai. Ce billet, qui exprimoit avec grace et sentiment, un regret sincère, fut lu plus d'une fois. Cependant l'ordre étoit donné d'ouvrir la maison et de faire voir les tableaux. Natalie y entra, elle traversa tristement les appartemens, examinant tout avec intérêt et curiosité. Elle apprenoit à connoître le goût de Germeuil dans une infinité de choses; elle n'avoit jamais rien observé avec plus d'attention. Par exemple, elle remarqua que toutes les tentures et tous les meubles de la maison étoient verts,

et elle se rappela que la livrée du père de la comtesse de Nangis étoit aussi de cette couleur; elle admira d'ailleurs l'élégance de la maison, elle n'avoit rien vu à son gré d'aussi bon goût. Tandis que les personnes qui l'accompagnoient examinoient encore les tableaux, elle passa seule dans le cabinet d'étude de Germeuil; elle y vit un bureau, des livres, un piano. Elle s'approcha du piano et prit un papier de musique posé sur le pupitre, c'étoit une romance écrite de la main de Germeuil; car Natalie reconnut l'écriture du billet qu'elle venoit de recevoir. Elle lut avec avidité les paroles suivantes :

Qui? moi! je troublerois ta vie;
Périsse plutôt mon amour!
Puisses-tu rompre sans retour
La douce chaîne qui nous lie,
Si l'intérêt de ton bonheur
Cesse un instant, ô mon amie!
D'être le premier de mon cœur.

Prononces-tu l'arrêt terrible
Qui doit m'exiler loin de toi?
Ah! tu peux parler sans effroi,

Pour t'obéir tout m'est possible;
Hélas! si tu veux me bannir,
Dis-moi que tu seras paisible,
Et sans délai, je vais te fuir.

En renonçant à l'espérance,
En m'immolant à ton repos,
Je pourrai trouver dans mes maux
Du courage et de la constance;
Mais ne plaindras-tu point mon sort,
Et durant cette longue absence,
Seras-tu toujours sans remords?

S'il faut partir, loin de te peindre
L'excès de mes vives douleurs,
Je saurai te cacher mes pleurs;
L'amour alors me fera craindre
D'augmenter ta juste pitié;
Mais je serai le moins à plaindre,
Je t'aurai tout sacrifié!

Natalie, touchée de cette lecture, remit en soupirant la romance sur le pupitre; et prenant une autre feuille de musique, elle vit que c'étoit le brouillon de la même romance, et toujours de la main de Germeuil; elle ne put résister à la tentation de s'emparer de cette chanson; elle laissa sur le piano la seconde copie, et elle mit le brouillon dans sa

poche. En sortant de chez Germeuil, elle fut s'enfermer chez elle, afin de relire la romance; elle pensa bien qu'elle étoit faite pour madame de Nangis; ce qui lui fit connoître en même-temps, que ces deux amans étoient à-peu-près d'accord!...... Natalie plaignit madame de Nangis. Infortunée! dit-elle, égarée par son cœur, elle va perdre son repos et sa réputation; mais quelle séduction l'environne! il est si doux d'être aimée ainsi, et par l'homme le plus aimable qui existe!...... Après ces réflexions, Natalie se mit à sa harpe, et elle chanta la romance jusqu'à ce qu'elle sût par cœur l'air, l'accompagnement et les paroles. Les personnes vives et profondément sensibles ne peuvent s'abuser long-temps sur ce qu'elles éprouvent; leur imagination les mène trop vîte et trop loin, pour qu'elles puissent conserver des sentimens indécis et concentrés. Natalie ne se fit point illusion sur les siens, elle connut qu'elle aimoit Germeuil, et elle ne s'en affligea point. Ce sentiment, dit-elle, dénué de toute espérance, ne de-

viendra jamais assez violent pour troubler mon repos : il ne sera pour moi que le préservatif d'une grande passion. Je garderai ma liberté, je ne me remarierai jamais, je serai toujours indépendante, et par conséquent plus heureuse. Non-seulement je n'ai point le projet insensé de gagner le cœur de Germeuil, mais je sens que je cesserois de l'aimer, s'il avoit la barbarie de trahir celle qu'il a séduite avec tant de peine, et qui a résisté si long-temps à son amour. Natalie ne savoit pas que, pour les caractères persévérans, rien n'est plus dangereux qu'une passion malheureuse, parce que celles-là ne s'usent point. Sur le soir, une des amies de Natalie vint la voir, et l'invita à souper pour le lendemain, à Passy, en lui disant qu'on y feroit de la musique, et que Germeuil et madame de Nangis y seroient. Natalie accepta.

Natalie passa la nuit très-agitée ; l'attente de voir ensemble Germeuil et celle qu'il adoroit, étoit pour elle un événement qui devoit former une des époques de sa vie. En se levant, Nata-

lie, contre son ordinaire, songea à sa parure, car elle savoit que madame de Nangis s'occupoit beaucoup de la sienne. Natalie se décida à se coiffer avec des feuillages, et elle mit une robe verte. C'est, dit-elle, la livrée de ma rivale, mais c'est la couleur que Germeuil préfère !....... Elle arriva un peu tard à Passy, on faisoit déja de la musique. Natalie joua un concerto, on remarqua qu'elle trembloit. Cependant Germeuil l'applaudit avec enthousiasme, et elle trembla davantage..... On prit son émotion pour de la timidité (méprise si commune dans le monde). On attribua à sa modestie l'effet d'une trop vive sensibilité ; on la louoit, on eût dû la plaindre. On pria aussi madame de Nangis de jouer du piano, elle annonça qu'elle alloit chanter une romance nouvelle ; elle regarda Germeuil en rougissant, Natalie soupira ; elle devina facilement que cette romance étoit celle dont elle possédoit le brouillon..... Madame de Nangis, l'ayant reçue la veille au soir, vouloit procurer à Germeuil une surprise agréable, en lui mou-

trant qu'elle avoit employé tout son temps à l'apprendre par cœur, mais elle n'avoit pas prévu que son attendrissement la trahiroit. Elle chantoit devant un spectateur redoutable et clairvoyant (un mari jaloux). Le comte de Nangis remarqua son trouble, et en écoutant les paroles, il se confirma dans ses soupçons. Ayant chanté le premier couplet d'une voix mal assurée, madame de Nangis s'embarrassa davantage au second, et jetant un coup d'œil timide sur le comte de Nangis, elle fut si effrayée de l'altération de ses traits, qu'elle perdit tout-à-fait la tête ; sa voix s'éteignit et elle s'arrêta.... Le comte de Nangis ne se possédant plus, s'approcha d'elle, et la regardant avec des yeux où se peignoit la fureur : Je serois curieux, dit-il d'un ton ironique et d'une voix entrecoupée, de connoître l'auteur de cette romance ? A ces mots, Natalie qui avoit tout observé et tout compris, fit un éclat de rire en s'écriant : Eh bien ! monsieur, c'est moi. A cette réponse, Germeuil tressaille, tout le monde s'étonne, et Natalie, avec le même

naturel et la même gaîté, conte rapidement que la surveille, elle avoit chanté cette romance à Lémann (un musicien), et que sachant par lui le goût de madame de Nangis pour les romances, elle l'avoit chargé de la lui offrir de sa part, mais en lui demandant le secret. Ainsi, madame, dit le comte à Natalie, puisque le manque de mémoire de madame de Nangis nous a privés du plaisir d'entendre votre romance, nous espérons que vous voudrez bien nous dédommager. Cette proposition fit frémir Germeuil et madame de Nangis, ils ignoroient combien elle étoit peu embarrassante pour Natalie. Quelle fut leur surprise, lorsque Natalie se levant pour prendre sa harpe, répondit qu'elle y consentoit, mais à condition, ajouta-t-elle, que vous ne jugerez l'auteur que lorsque madame de Nangis saura la romance et la chantera! car elle ne peut avoir de prix que dans sa bouche. En disant ces mots, Natalie se mit à sa harpe; elle étoit animée et embellie par le double desir d'étonner et de surpasser sa rivale, et par le plaisir de

faire à-la-fois une action bienfaisante et une malice. Il n'en faut pas tant pour élever une femme au-dessus d'elle-même, et pour la rendre charmante; Natalie se surpassa; elle chanta avec tant d'expression, que tout le monde fut attendri; le comte de Nangis, parfaitement dissuadé, applaudit avec transport; mais rien ne peut donner l'idée de l'étonnement qu'éprouvèrent madame de Nangis et Germeuil; la première, malgré le service que venoit de lui rendre Natalie, ne pouvoit se défendre d'une jalouse inquiétude, en pensant que sans doute Germeuil, lui avoit communiqué cette romance. Pour Germeuil, il ne voyoit que Natalie, l'excès de son admiration lui faisoit oublier jusqu'à sa surprise. Il auroit voulu pouvoir se jeter à ses pieds, il se livroit avec délice à la reconnoissance la plus passionnée.

Quand Natalie eut cessé de chanter, elle reçut des éloges qu'on lui donna, avec beaucoup de grace, pour le véritable auteur de la romance. Je ne puis, dit-elle, avoir à cet égard la modestie

convenable, car j'avoue que j'aime tellement cette chanson, que j'ai passé hier toute la journée à la chanter. Le salon où l'on étoit donnoit sur une terrasse qui aboutissoit à un petit bois, et la nuit étoit si belle, que l'on passa dans le jardin en attendant le souper. Natalie prit madame de Nangis sous le bras et l'entraîna dans le bois; et là, sans aucun préambule, elle lui conta comment elle avoit dérobé le brouillon de la romance. Elle ajouta qu'elle verroit le lendemain, de grand matin, Lémann, le musicien qu'elle avoit cité dans l'histoire qu'elle venoit d'inventer; qu'elle étoit sûre de lui, et qu'elle le préviendroit, afin qu'il ne démentît point ce qu'elle avoit dit. Madame de Nangis, rassurée par cette explication, embrassa tendrement Natalie, qui, vivement émue, la serra dans ses bras. Elles s'attendrirent l'une et l'autre; Natalie sentit combien madame de Nangis devoit éprouver d'embarras de voir son secret le plus intime, découvert par une personne qu'elle connoissoit si peu. Il y eut un moment de silece ; en

suite Natalie reprenant la parole, changea d'entretien, et sortant du bois, elle fut, avec madame de Nangis, rejoindre le reste de la société. On se mit à table, Germeuil se plaça à côté de Natalie, et reçut d'elle l'explication qu'elle venoit de donner à madame de Nangis. Germeuil fut si profondément touché, que ne pouvant ou n'osant exprimer tout ce qu'il éprouvoit, il garda le silence ou ne parla que par monosyllabes pendant tout le souper. Mais Natalie n'eut pas, dans cette soirée, le chagrin sensible de voir les yeux de celui qu'elle aimoit, se tourner vers sa rivale avec l'expression de la tendresse. Germeuil ne regarda pas une seule fois madame de Nangis; cette prudence lui coûta peu, et l'amour auroit eu le droit de la lui reprocher. Natalie, contente d'elle-même et de Germeuil, fut plus aimable que jamais. Comme on lui reparloit de sa romance, et qu'on en faisoit l'éloge : Voilà des louanges, dit-elle à Germeuil, que je reçois sans embarras, quoiqu'elles ne me soient pas dues; elles me flattent tant,

qu'il me semble qu'elles m'appartiennent. Germeuil ne répondit que par un soupir et par un regard. Après le souper, Natalie se retira de bonne heure, car elle vouloit se lever le lendemain avec le jour, afin de parler au musicien Lémann qu'elle envoya chercher, et qui promit de confirmer le récit qu'elle avoit fait la veille. A dix heures on vint apporter à Natalie une lettre de la part de Germeuil. Natalie la décacheta avec saisissement, et lut ce qui suit :

« N'ayant pu, madame, vous parler
« hier, je ne saurois résister aujourd'hui
« au desir de vous écrire. Mais que vous
« dirai-je? dois-je vous remercier? Non,
« la bonté n'est en vous qu'une inspira-
« tion, qu'un mouvement prompt et su-
« blime, qui n'a besoin pour être excité
« d'aucun sentiment particulier ; la re-
« connoissance ne vous paroîtroit-elle
« pas une sorte de présomption ? Vous ré-
« pondriez peut-être : *J'aurois rendu le*
« *même service à tout autre.* Il faut vous
« admirer et se taire. Vous demanderai-
« je la permission de me présenter chez

« vous, que gagnerois-je à l'obtenir ?
« Quand vous n'êtes pas l'objet auquel
« on a juré de consacrer sa vie, on ne
« peut éprouver près de vous que des
« sentimens pénibles et des regrets bi-
« zarres... Il me semble que pour vous
« parler, il n'existe qu'un seul langage,
« et qu'il n'est qu'une seule manière de
« vous aimer... Quel est donc mon but
« en vous écrivant? Aucun..Je n'ai même
« pas l'espoir de me satisfaire, je vous
« écris avec tant de contrainte !... Je ne
« desire point que vous lisiez dans mon
« cœur, je suis si peu d'accord avec moi-
« même... Mais j'ose vous demander de
« penser quelquefois que je suis l'homme
« du monde qui vous connoît le mieux.
« Ce mot exprime toute la singularité
« de ma situation, et tous les sentimens
« *que j'éprouve.* »

Natalie auroit pu faire d'utiles réflexions sur cette étrange lettre d'un homme qui, peu de jours auparavant, étoit passionnément amoureux d'une autre femme, mais elle n'y vit qu'un triomphe d'autant plus doux pour elle, qu'il

lui laissoit toute son estime pour Germeuil. Il étoit clair que le cœur de Germeuil flottoit entr'elle et madame de Nangis, et qu'en même temps, Germeuil étoit décidé à ne point trahir celle qu'il avoit séduite. Natalie trouvoit l'inconstance de Germeuil excusable et touchante, parce qu'elle en étoit l'objet ; mais si elle eût arrêté sa pensée sur madame de Nangis, elle eût frémi de l'imprudence des femmes qui sacrifient tout à l'amour. Elle écrivit à Germeuil un billet très-simple et très-court, qui ne contenoit que l'expression d'une tendre amitié. Elle se promit de justifier l'admiration qu'il lui montroit, ou, pour mieux dire, elle espéra l'accroître encore. Elle forma le projet de l'éviter avec soin, elle eut peu de mérite à tenir cette résolution; elle étoit certaine que Germeuil soupçonneroit ses sentimens, et elle ne doutoit pas qu'une telle conduite n'exaltât encore l'opinion qu'il avoit déjà de son caractère.

Natalie fuyoit courageusement Germeuil depuis trois mois, lorsqu'un soir elle le vit arriver dans une maison où elle

soupoit; on le pria de rester, il accepta. Natalie jouoit au wisk, Germeuil se plaça derrière sa chaise et s'y fixa. Natalie, alors, se trouva dans une situation où l'observateur le moins habile a souvent pénétré des secrets semblables à celui qu'elle vouloit cacher. Après avoir parlé un instant à Germeuil, Natalie eut un excellent maintien, elle ne tourna point la tête pour regarder Germeuil, elle affecta même un grand redoublement d'application à son jeu; mais, sans qu'elle s'en apperçût, son visage, sa taille, et toute sa personne, cédant au pouvoir d'une *attraction* irrésistible, se penchèrent et se dirigèrent doucement de ce côté. Ses yeux devinrent plus brillans, son ton plus animé; elle parut plus obligeante, plus aimable pour tous les indifférens; n'osant s'adresser à l'objet qui l'inspiroit, elle saisissoit naturellement tous les moyens indirects de l'intéresser. C'est un art que les femmes surtout doivent connoître; elles sont presque toujours forcées de dissimuler le desir et le projet de plaire. Germeuil aimoit le wisk,

Natalie n'eut pas une distraction, elle vouloit être louée sur sa manière de jouer; elle disserta sur plusieurs coups avec la pesanteur d'un joueur consommé; elle assura qu'elle aimoit *passionnément* le wisk, et qu'elle passeroit sa vie à y jouer. Elle parloit de bien bonne foi dans ce moment.

Qui pourroit résister aux femmes lorsqu'elles aiment? Elles peuvent tout, rien ne leur coûte; avec un intérêt de sentiment, elles seroient capables de devenir géomètres et mathématiciennes en quelques mois, s'il le falloit; mais la coquetterie ne donnera jamais ces facultés étonnantes, elle ne suggère que des artifices aussi méprisables et aussi frivoles que ses motifs. Une coquette à la place de Natalie, n'eût fait que des mines et des agaceries, tandis qu'une femme passionnée sait toujours, même dans les petites choses, donner des témoignages touchans ou solides du sentiment qu'elle éprouve. Après le souper, un homme arrivé de Versailles, conta que M. de Nangis, à la chasse du roi, avoit fait une chute

de cheval, et qu'il étoit si grièvement blessé que l'on désespéroit absolument de sa vie. A ce récit, Germeuil changea de visage; Natalie, qui le regardoit, pâlit elle-même, et sentant qu'elle étoit prête à se trouver mal, elle se hâta de sortir. Arrivée dans l'antichambre, elle demanda un verre d'eau, et tomba sur une chaise. Dans ce moment parut Germeuil, qui, d'un air inquiet, s'approcha d'elle; Natalie fit un effort pour se lever, en disant qu'elle attendoit sa voiture; ses gens lui répétèrent que ses chevaux etoient mis depuis plus d'une heure... Germeuil lui donna le bras; ils trembloient également tous les deux; ils gardèrent un profond silence... Au moment de monter en voiture, Natalie lui dit tout bas: soyez heureux, c'est tout ce que je desire !..... Moi!... reprit vivement Germeuil, *heureux*!... jamais. Natalie monta en voiture, et quand sa portière se ferma, il lui sembla qu'elle se séparoit pour toujours de Germeuil, et elle fondit en larmes. Ce fut alors qu'elle connut tous les tourmens de la jalousie: quel événement

pour elle que la mort du comte de Nangis! Quoi! disoit-elle, je verrai Germeuil s'engager à madame de Nangis par un lien sacré! Quoi! ce sentiment si pur, qui m'est si cher, va perdre toute son innocence! J'ai pu renoncer à Germeuil; mais comment renoncer à mon amour!... Ce nom qu'il m'étoit si doux d'entendre prononcer, sera celui de ma rivale! Cette livrée que je ne puis voir sans émotion, sera la sienne!... Quel changement dans son sort et dans le mien! La passion, qui n'étoit pour elle qu'une foiblesse coupable, fera désormais sa gloire ainsi que son bonheur; et moi, je ne pourrai, sans crime, aimer Germeuil!....

Natalie, livrée à ses tristes réflexions, ne put se résoudre à se coucher que lorsqu'elle vit paroître le jour. Deux ou trois heures après elle sonna, et on lui remit un billet de Germeuil: elle l'ouvrit précipitamment d'une main tremblante; quelle fut sa joie d'y trouver ces mots:

« M. D*** étoit mal informé: grace
« au ciel, M. de Nangis est en parfaite
« santé; il est vrai qu'il a fait une chute

« de cheval, mais il est si peu blessé qu'il
« étoit hier au coucher du roi. J'ai cru,
« Madame, devoir ce détail à la bonté
« parfaite qui prend part à tout ce qui
« peut intéresser les autres ».

La joie de Natalie fut extrême, et elle eut besoin de la confier ; ce mouvement étoit toujours en elle, et plus vif et plus communicatif que ceux de la tristesse et du chagrin. Elle reprit toute sa gaîté, et s'habillant à la hâte, elle se pressa de sortir afin d'aller chez sa sœur, qu'elle trouva encore au lit. Natalie lui ouvrit son cœur, et lui conta fidèlement tout ce qui s'étoit passé entre elle et Germeuil. La sage Dorothée l'écouta avec étonnement. Quoi! dit-elle, Germeuil est amoureux de vous, et c'est au moment où madame de Nangis, après cinq ans de résistance, répond à sa passion...— Il n'est point amoureux de moi, il a lu dans mon cœur, il est touché..... — L'amour est exprimé très-clairement dans son premier billet, et si vous vouliez exiger de lui le sacrifice de sa liaison avec madame de Nangis, vous l'obtiendriez. — S'il

étoit capable d'abandonner celle qu'il a séduite, qu'il a perdue, je le haïrois. —N'a-t-il pas déja trahi ses sermens, il vous aime mieux qu'elle?—Est-on maître de son cœur? — Feriez-vous cette question pour justifier l'inconstance d'une femme? — Non, la trahison d'un amant peut seule faire excuser notre changement. — Convenez-donc que la plus grande folie pour nous est de nous attacher passionnément à des êtres qui ne peuvent avoir nos scrupules et notre délicatesse, et qui ne sauroient partager nos sentimens? Cette pauvre madame de Nangis, si jeune, si belle, si sensible, elle est déjà trompée!... — Non, elle ne l'est point, il nous aime toutes deux, mais madame de Nangis est *sa maîtresse intime*, je ne suis dans son cœur qu'au second rang...— Il n'a rien obtenu de vous, et par conséquent vous régnez souverainement sur son imagination. Voilà, croyez-moi, la première place en amour; mais, ma chère Natalie, quels sont vos projets? — D'étonner celui que j'aime, d'obtenir sa plus parfaite

estime, que ma rivale ne peut posséder à tous égards; enfin, de m'assurer, dans son ame, tous les sentimens qui survivent aux passions. Alors un jour nous nous retrouverons, et l'amitié fidèle consolera, dédommagera deux cœurs que l'amour n'osa réunir!.... — Voilà un plan bien romanesque, puisse-t-il ne point exposer votre repos!.... A la fin de cette conversation, Natalie renouvela à sa sœur la promesse qu'elle s'étoit faite à elle-même d'éviter Germeuil, et elle la tint fidèlement. Germeuil la seconda dans ce dessein, et Natalie ne manqua pas de faire remarquer à sa sœur une conduite qui méritoit en effet son estime, parce qu'elle étoit sincère et dénuée de toute espèce d'artifice. Germeuil avoit une belle ame; l'amour pour lui n'étoit jamais séparé de l'amitié la plus vive et la plus tendre. Natalie avoit fait sur son esprit et sur son cœur une si profonde impression, qu'il la regardoit comme la seule personne qui eût pu l'enchaîner solidement; mais, attaché à madame de Nangis par tous les liens de la

reconnoissance, par la persévérance qu'il avoit mise à la séduire, et surtout, par le sentiment qu'elle avoit pour lui, l'idée de la plonger dans le désespoir, en l'abandonnant, lui faisoit horreur. Cependant, il connut qu'il n'est point de procédés qui puissent suppléer l'amour. Malgré sa conduite et tous ses soins, madame de Nangis, depuis l'aventure de la romance, étoit mécontente de lui et jalouse de Natalie; mais avec la douceur qui la caractérisoit, elle ne se plaignoit point, elle souffroit en silence. Elle savoit, d'ailleurs, qu'elle ne pouvoit accuser ni Germeuil, ni Natalie qui ne se voyoient point; mais un instinct secret, un pressentiment qui ne trompe jamais en amour, l'avertissoit que Natalie étoit la seule femme qu'elle dût craindre. L'amour est fait pour être indiscret, la prudence même le trahit. Germeuil croyoit bien cacher son penchant pour Natalie en l'évitant toujours, en ne parlant jamais d'elle; mais ces précautions même déceloient ses sentimens. Des yeux clairvoyans pouvoient

voir qu'il ne rencontroit point Natalie, parce qu'il la fuyoit, et qu'il n'évitoit de parler d'elle, que parce qu'il craignoit de prononcer son nom.

Madame de Nangis et Natalie, loin de se haïr, prenoient l'une à l'autre un intérêt sincère; aimer le même objet, est une sorte de sympathie, quand on ne se dispute rien. Elles se rencontroient toujours avec plaisir. Elles ne se lassoient point de s'examiner mutuellement; l'intérêt de cet examen étoit sans mélange d'inquiétude pour Natalie; elle pensoit, *Voilà celle qu'il a passionnément aimée!* Madame de Nangis éprouvoit une émotion moins douce, elle se disoit: *Voilà celle qu'il aimera peut-être!....*

Vers le milieu de l'hiver, madame de Nangis se fit inoculer; elle fut assez malade, quoique sans aucun danger. Natalie envoya savoir de ses nouvelles tous les jours, et elle en alla demander elle-même plusieurs fois à sa porte. Madame de Nangis reparut dans le monde, on la trouva changée; elle l'étoit en effet; elle avoit perdu cette fleur de beauté

qui, ternie une fois, ne reprend jamais son premier éclat; moins éblouissante et moins belle, elle intéressa davantage Natalie....

Un soir, Natalie se trouva dans un cercle nombreux avec Germeuil; un moment après, madame de Nangis entra. Elle fit une visite assez courte et sortit. Germeuil resta, et quand madame de Nangis fut partie, toutes les femmes, avec un ton plaintif et l'air de l'intérêt, se récrièrent sur l'excès de son changement: la seule Natalie soutint avec vivacité, que Madame de Nangis étoit toujours aussi belle. Mélanide, cette femme dont on a déjà parlé, qui conservoit encore des prétentions sur le cœur de Germeuil, protesta que si l'on n'eût pas annoncé madame de Nangis, elle ne l'auroit pas reconnue. Cette exagération excita l'indignation et la colère de Natalie qui dit à Mélanide tout ce que la politesse pouvoit permettre de plus piquant. Pendant cette dispute, Germeuil, les yeux fixés sur Natalie, la regardoit et l'écoutoit avec attendrissement. Il ne l'a-

voit jamais trouvée si charmante. Quelle est la femme qui ne s'embelliroit pas en défendant une rivale ?..... La grandeur d'ame qui s'élève au-dessus de l'envie et de la jalousie, excite la surprise et l'admiration dans les hommes, et touche dans les femmes ; il semble que toutes les vertus généreuses ne peuvent leur coûter d'efforts ; elles ont en elles plus de charme que d'éclat, on les confond avec leurs graces.

Quelques jours après, le comte de Nangis étant à Versailles, et ne devant revenir que le lendemain, la comtesse fit l'imprudence d'aller seule au bal de l'Opéra, parce qu'elle savoit que Germeuil y seroit. Germeuil n'étoit point masqué; la comtesse le prit sous le bras, et se promena dans la salle avec lui. Natalie étoit à ce même bal avec Dorothée. Par un hasard singulier, elle avoit, ainsi que la comtesse, une capote grise avec des revers blancs, et comme elle étoit de la taille de la comtesse, on auroit pu facilement les prendre l'une pour l'autre. Natalie qui, dans l'instant, avoit re-

connu madame de Nangis, la suivoit machinalement, et marchoit immédiatement derrière Germeuil. La foule l'en sépara un moment, ensuite elle s'en approcha au moment où madame de Nangis éperdue, lui disoit : *Il est à quelques pas, il m'a reconnue ; je suis perdue, il s'approche....* Natalie devina qu'il s'agissoit de M. de Nangis, qu'elle ne pouvoit voir dans cet instant. Natalie, aussitôt quitte brusquement le bras de Dorothée, prend celui de Germeuil, en disant à la comtesse : *Sauvez-vous, madame, et allez changer d'habit.* La comtesse, saisie d'effroi, cède sa place à Natalie, se baisse, se glisse dans la foule, et s'y perd. Une minute après, on voit avancer le comte de Nangis, avec des yeux étincelans de fureur; il saisit Natalie par le bras, la foule l'en sépare encore... Laissez-moi lui parler, dit vivement Germeuil, je suis las de ses incartades. Voulez-vous perdre madame de Nangis ? reprit Natalie. Ce mot calma Germeuil. Il soupira, et serra le bras qu'il tenoit sous le sien. On se trouvoit au bout de la salle,

à l'une des portes qui donnoient dans le corridor. Germeuil et Natalie y entrèrent ; au moment même, M. de Nangis s'y précipita, en s'élançant vers Natalie qui, sur-le-champ, ôtant son masque, et se tournant vers lui : Connoissez enfin votre erreur, lui dit-elle, en lui montrant Germeuil ; c'est moi qui le cherche en secret ; c'est lui qui m'attire, c'est lui que j'aime. Avec quelle joie, avec quel ravissement, Natalie fit cette déclaration singulière qui soulageoit son cœur, qui prévenoit un duel, et qui sauvoit sa rivale! Jamais l'amour, pour se montrer, n'eut un plus beau prétexte ; Germeuil saisit une des mains de Natalie, et la baigne de larmes. Le comte enchanté se confond en excuses, et ensuite rentre dans le bal. Alors Natalie, tremblante, étonnée de ce qu'elle venoit de faire, remet son masque, en disant : Il falloit sauver une femme intéressante.... Oh ! ne me parlez plus ! s'écria Germeuil, que cette voix enchanteresse ne détruise point l'illusion des paroles enivrantes qui sont pour jamais gravées au fond de mon ame.

Allons retrouver ma sœur, dit Natalie ; et elle rentra dans la salle.

Cette aventure fit le plus grand bruit. M. de Nangis entièrement guéri de sa jalousie, s'empressa de conter à ses amis, qu'il avoit découvert la passion mutuelle de Germeuil et de Natalie. Il ne justifia point sa femme; mais tout le monde fut persuadé que Germeuil avoit sacrifié madame de Nangis à Natalie. Cette scène ayant eu trop d'éclat pour la nier, Germeuil fit convenir madame de Nangis elle-même, que pour confirmer le comte dans son erreur, il falloit qu'il allât chez Natalie, au moins tout le reste de l'hiver. La malheureuse comtesse frémit à cette proposition, mais elle n'osa la combattre. Quand elle n'auroit pas naturellement craint Natalie, elle n'auroit pu supporter l'idée que tout le monde croyoit Germeuil amoureux d'une femme qu'il avoit l'intention d'épouser. A cette peine de sentiment et d'amour-propre, se joignoit une jalousie déchirante, et malheureusement trop fondée.

Natalie, de son côté, se persuada que

si elle ne recevoit pas Germeuil, on croiroit qu'elle n'avoit été pour lui que l'objet d'une fantaisie ; après l'aveu formel qu'elle ne pouvoit rétracter, il falloit que cette liaison eût une certaine durée; mais elle ordonna à Germeuil de rassurer madame de Nangis, et de lui protester, qu'engagée pour elle dans une feinte nécessaire, elle déclareroit au bout de quelques mois, qu'elle n'avoit pu se résoudre à sacrifier sa liberté, et qu'alors elle cesseroit de voir Germeuil. Ce dernier ne fut reçu chez Natalie qu'aux heures où elle avoit du monde. Ils ne pouvoient se parler de leurs sentimens, mais ils jouissoient, l'un et l'autre, de l'idée qu'on avoit de leur intelligence. L'amour n'apprécie que le temps présent, c'est de tous les sentimens celui qui s'occupe le moins de l'avenir ; il craint d'y jeter les yeux, il n'est jamais sûr de s'y retrouver.

Les femmes qui envioient la conquête de Natalie, déclamoient beaucoup contre l'infidélité de Germeuil ; cependant on étoit extrêmement dérouté par sa conduite, car le comte de Nangis n'étant plus

jaloux, Germeuil alloit chez la comtesse plus souvent que jamais, et comme la comtesse desiroit vivement que l'on ne crût point qu'il l'eût abandonnée, elle ne dissimuloit plus ses sentimens pour lui ; de sorte qu'au milieu de toutes ces bizarreries apparentes, les observateurs ne savoient souvent que penser.

Sur la fin de l'hiver, le comte de Nangis donna un bal, et il ne manqua pas d'y inviter Germeuil et Natalie, qui tous les deux y furent. Madame de Nangis reçut Natalie avec une grace et une obligeance qui frappèrent tout le monde, et c'étoit bien son projet. On vit ces deux rivales, toujours l'une à côté de l'autre, se regarder avec bienveillance, se parler avec sentiment ; la curiosité ne se lassoit point de les examiner ; les hommes s'étonnoient, les femmes disoient : *Comme elles sont fausses !....*

Vers la fin du bal, Natalie se plaignant du chaud, la comtesse lui proposa d'aller se reposer un moment dans sa chambre ; Natalie la suivit, quoiqu'avec un peu d'embarras, en songeant qu'elle

alloit se trouver tête à tête avec elle. Madame de Nangis la conduisit dans son cabinet, elle s'assit à côté d'elle, sur un canapé; elle prit ses deux mains dans les siennes, et les serrant fortement avec la plus tendre expression : Mon ange tutélaire, dit-elle, vous avez réparé deux fois mes imprudences! deux fois vous m'avez sauvée!..... Ah! votre bonté m'a donné le droit de tout attendre de vous!... Ici, madame de Nangis s'arrêta, elle rougit et baissa les yeux. Natalie attendrie, comprit qu'elle avoit une demande à lui faire. Parlez, madame, lui dit-elle en l'embrassant : ah! s'il m'est possible de vous être utile, je voudrois pouvoir vous deviner.... A ces mots, les yeux de madame de Nangis se remplirent de larmes. Prenez pitié de ma foiblesse, répondit-elle, hélas! vous la connoissez!... *Je l'aime* avec excès, jugez donc de ce que j'éprouve lorsqu'il paroît s'attacher à vous!..... Je sais que vous ne le voyez chez vous que pour soutenir votre bienfaisant stratagème ; mais peut-on recevoir ses soins avec indifférence, et lors-

qu'on a l'air de vous aimer, peut-on feindre! Oh! ne le recevez plus!....... et vous me rendrez la vie. Je vous le promets, interrompit vivement Natalie. Généreuse et chère Natalie, s'écria la comtesse en se jetant dans ses bras, de quel supplice affreux vous me délivrez! Vous ne me rendez pas le bonheur, je l'ai perdu sans retour en perdant ma propre estime; mais du moins, vous m'affranchirez d'une inquiétude déchirante, insupportable...... Je ferai mieux, reprit Natalie, je partirai demain pour la Provence, j'y possède une petite terre, j'irai m'y établir, j'y passerai un an...... C'en est trop, dit la comtesse, non, ne vous éloignez point, votre absence m'affligeroit; d'ailleurs, que penseroit-on?...... Soyez tranquille, dit Natalie, j'arrangerai tout avec vraisemblance.... On vint interrompre cet entretien, il fallut retourner au bal; Natalie y retrouva Germeuil qui dansoit avec Mélanide, ce qui lui donna l'idée de feindre d'être mécontente de Germeuil, car on savoit qu'elle n'aimoit pas Mélanide, et que

cette dernière avoit des vues sur Germeuil. Natalie prit M. de Nangis pour confident de son prétendu dépit; et lorsqu'on servit le souper, elle ordonna tout bas à Germeuil de se mettre à table à côté de Mélanide. Natalie se plaça entre monsieur et madame de Nangis, et pendant tout le souper, elle entretint le comte dans l'idée qu'elle étoit outrée contre Germeuil : le comte trouva sa colère déraisonnable, mais il la crut sincère, et c'étoit tout ce qu'elle vouloit. Natalie se retira aussitôt que le souper fut fini : en quittant madame de Nangis, elle l'embrassa avec ce doux sentiment de tendresse que l'on éprouve pour l'objet auquel on vient de faire un sacrifice. Rentrée chez elle, Natalie écrivit à Germeuil; son billet étoit froid, laconique, nulle expression n'y déceloit l'amour. La pitié, l'enthousiasme que lui inspiroient la confiance et la reconnoissance de madame de Nangis, étouffoient en elle tout autre sentiment. Elle auroit cru faire une trahison dans ce moment, en montrant à Germeuil de la sensibilité,

elle ne se rappeloit même qu'avec une sorte de remords les témoignages de tendresse qu'elle lui avoit donnés, elle avoit toujours devant les yeux la figure angélique et suppliante de madame de Nangis, implorant sa compassion. Cette image touchante lui faisoit faire enfin de salutaires réflexions; elle ne trouvoit plus l'infidélité de Germeuil excusable, elle en étoit indignée, et surtout épouvantée.

Le lendemain matin, elle fit ses adieux à sa sœur, et elle partit de Paris à midi.

Le brusque départ de Natalie fit beaucoup de bruit; le comte de Nangis l'attribua à sa rupture avec Germeuil, qu'il supposa produite par la jalousie mal fondée que lui causoit Mélanide; on ne parla que de Natalie pendant huit jours, ensuite on n'y pensa plus. Germeuil fut d'abord vivement affligé; tout exalte l'amour dans le grand monde; la politesse et la galanterie, qui souvent en offrent l'image, les spectacles qui, sans cesse, en retracent le charme et la violence, les assemblées, les fêtes où l'on se rencon-

tre; mais les absens, surtout lorsqu'ils n'écrivent point, sont bientôt oubliés de ceux qui vivent dans une extrême dissipation. Les passions se forment et s'enflamment plus facilement dans le monde que dans la retraite, mais c'est dans la solitude qu'elles se nourrissent; c'est là qu'il est dangereux de porter l'amour, il n'y guérit point. Germeuil conserva sa douleur tant que durèrent les sensations qui lui rappeloient vivement le souvenir de Natalie; lorsqu'il eut passé cinq ou six fois dans sa rue, qu'il eut entendu dans plusieurs concerts d'autres femmes chanter et jouer de la harpe, lorsqu'il fut accoutumé à ne la rencontrer ni à la cour, ni au bal, il cessa de penser à elle, alors il s'applaudit de son *courage;* et c'est ainsi que, par une illusion fréquente de l'amour-propre, la faculté d'oublier qui tient à la foiblesse, est souvent attribuée à l'effort le plus pénible de la raison. Tandis que Germeuil perdoit insensiblement le souvenir de Natalie, sans reprendre pour madame de Nangis sa première ardeur, Natalie pensoit à lui

dans tous les instans du jour; elle avoit plus de constance et d'énergie dans le caractère; d'ailleurs, vivant dans une profonde solitude, rien ne pouvoit la distraire de ses sentimens. A peine eut-elle quitté Paris, que Germeuil vint s'offrir à son imagination, sous les traits les plus touchans; elle le vit désespéré; elle cessa de le condamner, elle le plaignit du fond de l'ame; elle se répéta que, malgré son penchant pour elle, il n'avoit jamais balancé entr'elle et madame de Nangis; elle lui fit un mérite de ne lui avoir jamais parlé clairement de sa passion; comme si, lorsqu'on s'entend si bien sans s'expliquer, les déclarations formelles étoient nécessaires; comme si l'expression des regards, les sons altérés de la voix, les mots ingénus qui échappent, et dont on confirme le sens en feignant de les rétracter, n'étoient pas, dans tous les temps, le vrai langage de l'amour!.....

Natalie fit avec succès, en Provence, l'essai d'un genre de vie si nouveau pour elle, car elle n'avoit jamais vécu dans une retraite absolue. Les personnes ac-

tives et sensibles se plaisent mieux dans la solitude que les caractères indolens et froids, qui ont besoin des secousses et du mouvement de la dissipation. Peut-on s'ennuyer, peut-on se trouver seule avec une imagination vive, des talens, une conscience pure, et un souvenir qui occupe fortement? Natalie, il est vrai, s'affligeoit de l'absence de Germeuil, mais elle étoit certaine que le sacrifice qu'elle faisoit, ajoutoit à son admiration pour elle : d'ailleurs, dans quelque situation où l'on puisse se trouver, l'amour, lorsqu'il est partagé, manque-t-il jamais d'espérance? Madame de Nangis regrettoit la vertu, elle étoit mécontente de son amant, ne pouvoit-elle pas rompre volontairement une chaîne qu'elle ne portoit qu'en gémissant? Enfin, Natalie se faisoit de la passion de Germeuil pour elle, l'idée la plus romanesque et la plus exagérée; et lorsqu'on n'a que vingt-deux ans, n'a-t-on pas le droit de tout attendre du temps, de la constance et de l'amour? Natalie se remit à écrire et à composer avec plus de plaisir que jamais.

Elle acheva plusieurs ouvrages, et entr'autres un roman. Quand on écrit avec vérité, qu'on ne cherche que dans son cœur les sentimens touchans qu'on veut exprimer, il y a dans cette occupation un tel charme, qu'elle peut facilement tenir lieu de bonheur. Il est beaucoup plus doux, pour le cœur et pour l'esprit, de faire un roman, que d'écrire sa propre histoire: dans le dernier cas, la dissimulation est, à-la-fois, un tort réel et une contrainte qui refroidit l'imagination, et la sincérité parfaite est toujours une imprudence, et communément un ridicule. Enfin, il est très-difficile de parler de soi avec grace, intérêt et dignité; il est affreux de penser que les choses les plus dignes d'éloges seront toujours un peu suspectes, car la partialité naturelle de *l'historien* jette de grands doutes sur *l'histoire*. Mais en composant un roman, on peut, sans avoir le vain projet de faire son portrait, se peindre vaguement de mille manières, et s'embellir sans tromper le lecteur auquel on n'a promis qu'une fable. Il est plus doux encore de

peindre les objets qu'on aime, dans ce temps heureux de la vie où l'on voit tout ce qui intéresse, avec l'illusion de la confiance aveugle et de la sensibilité !.... Oh! que ces tableaux tracés dans la jeunesse, doivent être purs, doivent être animés et parfaits! on a cru les faire d'après nature !..... Ce temps passé, la triste expérience a déchiré le voile magique et brillant qui paroit l'amitié et qui donnoit tant de charme à tous les sentimens; mais alors, on aime encore à retracer les fictions qui ont séduit, on n'imagine pas les créer, on croit les reproduire ! ....

Natalie étoit depuis huit mois dans sa retraite, lorsqu'on lui manda, de Paris, que madame de Nangis (dont la santé avoit toujours été languissante depuis son inoculation) se mouroit de la poitrine, et que les médecins regardoient son mal comme incurable. On ajoutoit que, ne s'abusant point sur son état, elle avoit cessé de voir Germeuil, et qu'elle montroit les plus grands sentimens de piété. Cette femme infortunée, ne pouvant ni se pardonner sa foiblesse, ni se con-

soler du refroidissement de son amant, fut la victime de ses remords et de son amour. Germeuil n'avoit jamais cessé de lui rendre les soins les plus tendres et les plus assidus, mais il n'étoit plus amoureux d'elle ; les hommes, par un intérêt puissant d'ambition ou d'amour-propre, savent si bien prendre le ton et le langage de la passion ! Mais jamais la reconnoissance et la pitié ne les engagèrent à la feindre. Madame de Nangis mourut dans les premiers jours du printemps, treize mois après le départ de Natalie. Germeuil montra dans cette occasion la plus grande sensibilité ; les reproches qu'il avoit à se faire, ajoutoient à sa douleur le plus pressant remords ; il sentit, dans ce moment, combien il est barbare et coupable de séduire une femme jeune, sensible et vertueuse ; car elle ne cède que parce qu'on a su lui persuader qu'elle est l'objet d'une passion violente qui durera toujours ; et quel est l'homme qui peut se faire une telle illusion ? Germeuil fut malade, il garda sa chambre huit jours, on s'attendrit sur ses regrets, et lui-même

crut avoir expié, par un accès de fièvre, un mal irréparable. On manda à Natalie qu'il étoit malade. Natalie, dont l'imagination ne laissoit jamais échapper l'occasion de faire un roman touchant ou tragique, vit Germeuil à la mort, elle en fit le héros et le martyr de la reconnoissance et de l'amitié; pénétrée de douleur, de compassion et d'admiration, elle partit sur-le-champ, et elle arriva à Paris quinze jours après la mort de madame de Nangis; elle envoya aussitôt demander des nouvelles de Germeuil, il étoit à Versailles; car ceux même qui portoient le costume de la douleur, ceux qui venoient de perdre un père, une épouse, ne pouvant, sans indécence, aller aux spectacles, paroissoient en grand deuil à la cour. L'usage défend aux affligés de se distraire par les amusemens, mais il leur permet de se consoler par l'ambition. Germeuil revit Natalie, et reprit bientôt tout le penchant qu'il avoit eu pour elle : un amour qu'on a toujours combattu; ne vieillit point; s'il a pu s'assoupir dans l'absence, il peut toujours

se réveiller et se rallumer. Germeuil avoit trop de délicatesse pour oser parler d'amour à Natalie durant le deuil de M. de Nangis ; il falloit pleurer tant que l'on rencontreroit les objets qui ne permettoient pas l'oubli. Les bienséances ont beaucoup plus d'étendue et de sévérité dans le grand monde que dans les classes inférieures : elles y sont si délicates, que souvent elles ressemblent au sentiment ; c'est qu'elles sont faites pour y suppléer.

Natalie n'étoit que depuis huit jours à Paris, lorsqu'un soir on lui dit que le curé de Saint-Sulpice demandoit à lui parler en particulier ; elle le reçut aussitôt. Ce vénérable pasteur lui présenta une boîte cachetée, en lui disant que la comtesse de Nangis, la vieille de sa mort, l'avoit chargé de la lui remettre. Quand Natalie fut seule, elle ouvrit ce paquet mystérieux avec un saisissement inexprimable, elle y trouva un médaillon qui renfermoit des cheveux et le portrait de Germeuil ; il étoit enveloppé dans un billet à peine lisible, tracé par une main défaillante, et qui contenoit ces mots :

« Je vous laisse ce qu'il m'est défen-
« du de regretter, et ce que je ne pou-
« vois céder sans douleur qu'à la géné-
« reuse Natalie ! Ne me plaignez point;
« j'ai tant souffert, que le moment où je
« suis n'est pour moi qu'une heureuse
« délivrance ! J'ai si passionnément ai-
« mé celui dont je n'ai pu conserver le
« cœur, du moins sans partage !... Puis-
« se un sentiment légitime le fixer ! ....
« Puissiez-vous être heureuse !..C'est le
« dernier vœu de la tendre reconnois-
« sance, il doit être exaucé !.... ».

Natalie arrosa de larmes ce billet; elle regardoit tristement le portrait et les cheveux autour desquels ces mots étoient écrits : *Amour et constance.* Grand Dieu ! dit-elle, voilà ce qu'il a pensé ! voilà ce qu'il a donné !.... Et, quelques mois après, il n'aimoit plus cette femme si belle, si touchante ?... Cette pensée terrible fit une profonde impression sur Natalie ; mais elle avoit laissé fortifier sa passion ; elle pouvoit en prévenir, ou du moins en craindre les dangers ; il n'étoit plus en son pouvoir de la modérer. Elle

crut devoir cacher cet événement à Germeuil, car il évitoit, avec un soin extrême, de parler de madame de Nangis, même indirectement, et Natalie ne vouloit pas renouveler sa douleur ni ranimer ses remords. Elle mit à son cou le portrait, et l'attacha avec une chaîne d'or, qu'elle fit river; et elle se promit de n'en jamais parler à Germeuil.

Enfin, au bout de quelques mois, Germeuil, éperdument amoureux, et passionnément aimé, parla de ses sentimens avec tous les transports d'un amour long-temps contenu. Natalie l'écoutoit avec un plaisir mêlé de trouble et d'inquiétude; le serment d'aimer toujours, le mot de *constance* dans la bouche de Germeuil, la faisoient frissonner; à force d'entendre répéter les mêmes phrases, cette impression s'affoiblit, et bientôt elle pensa que si Germeuil eût aimé madame de Nangis comme elle, jamais il n'auroit changé.

Germeuil ne pouvoit parler d'amour à Natalie, sans lui demander sa main; mais Natalie trouva que Germeuil, par

respect pour la mémoire de madame de Nangis, pour l'honneur de son caractère et l'intérêt de sa réputation, ne devoit pas prendre si promptement un tel engagement. Il fut convenu que Natalie ne recevroit la foi de Germeuil que dans sept ou huit mois, et qu'en attendant, on n'en parleroit à personne. Germeuil, voulant terminer plusieurs affaires avant son mariage, partit pour la Flandre, en promettant de revenir sous deux mois.

Peu de jours après le départ de Germeuil, une famille intéressante, tombée dans une misère affreuse par un enchaînement inouï de revers, s'adresse à Natalie, pour obtenir, par son crédit, quelqu'adoucissement à ses maux. Natalie avoit connu ces infortunés par l'entremise d'un ancien ami de ses parens, homme qui joignoit à beaucoup d'esprit, un grand attachement pour elle, et qu'elle révéroit depuis l'enfance. Elle avoit pris tant d'amitié pour lui, que depuis son retour de Provence, elle l'avoit consulté sur un de ses ouvrages manuscrits, preuve de confiance qu'elle n'avoit donnée

jusqu'alors qu'à la seule Dorothée. Un jour qu'elle gémissoit avec lui sur la situation déplorable de la famille qui les intéressoit, Bréval (on appeloit ainsi son ami) lui demanda si véritablement elle étoit capable de faire tout ce qui seroit en son pouvoir pour sauver ces infortunés. En pouvez-vous douter, répondit Natalie, vous qui savez tout ce que j'ai déjà fait pour eux, vous qui m'accompagnez toujours quand je vais voir ceux qui sont en prison. — Ces trois malheureux gentilshommes sont condamnés à une prison perpétuelle, s'ils ne peuvent payer comptant la somme de quarante mille francs, et ils ne possèdent rien au monde... — Hélas ! je le sais, et je ne puis qu'adoucir leur captivité. — Il ne tient qu'à vous de les délivrer.... — Comment ? — Oui, vous pouvez rendre la liberté à ces trois braves militaires, dont l'un, couvert de blessures glorieuses, a servi quarante ans avec la plus brillante valeur. — Mais expliquez-vous, que puis-je faire ? — Livrer à l'impression l'ouvrage que vous m'avez fait lire...

— Bon Dieu ! que me proposez-vous ? que diroit Dorothée ? que penseroit Germeuil ?.... — Songez seulement aux infortunés qui gémissent au Fort-l'Evêque. — Mais comment espérer que la vente de cet ouvrage puisse produire quarante mille francs ? — L'auteur est jeune et jolie, c'est sa première production, l'ouvrage a de l'agrément et de l'originalité, il ira aux nues, nous en ferons deux éditions en peu de mois, et nous aurons les quarante mille francs. — Mais quel éclat !... D'ailleurs j'ai promis à ma sœur de ne jamais me faire imprimer.... — Votre cœur n'a-t-il pas promis à Dieu de secourir les infortunés par tous les moyens qui seront en vous? — Eh bien ! je vais écrire à ma sœur qui est à la campagne, et qui ne revient que dans quinze jours, si elle approuve cette action, je la ferai... — Et si elle ne l'approuve pas, vous abandonnerez les malheureux auxquels vous avez promis le plus tendre intérêt ? En leur refusant un secours qu'il vous est si facile de leur donner, c'est vous-même qui les condamnerez, ce sera

vouer au malheur les restes flétris de leur existence. Si le désespoir abrège leurs jours, s'ils périssent eu prison, serez-vous sans regrets, sans remords ?... Eh quoi ! pour faire une bonne action, avez-vous besoin de conseils ? ne consultez que l'humanité.—Mais si l'amitié vous abuse sur cet ouvrage, s'il est médiocre....—Je vous garantis son succès. — Mais s'il tomboit! —Le motif qui vous l'aura fait publier vous consolera de la chute.

Natalie n'avoit jamais d'esprit quand il s'agissoit de combattre une proposition généreuse, quelqu'imprudente qu'elle fût; on étoit toujours sûr avec elle d'avoir raison lorsqu'on s'adressoit à son cœur ; l'émouvoir et la toucher, c'étoit la convaincre. Enfin, lui dit Bréval, si vous consentez à ce que je propose, nos pauvres prisonniers, qui sont manitenant dans l'abattement de la plus profonde douleur, pourroient être, dans quelques minutes, ranimés et consolés ; deux lignes de vous leur rendroient l'espérance et le bonheur... Je ne résiste plus, s'écria Natalie, et courons nous-mêmes, mon

cher Bréval, le leur annoncer. A ces mots, Natalie sonne, demande ses chevaux, et ne songe plus qu'à la joie qu'elle va causer; ses promesses, ses répugnances, ses craintes, le monde, l'amour même, tout fut oublié dans ce moment d'enthousiasme; elle ne voyoit que la prison où gémissoient les opprimés; elle ne sentoit que le bonheur de sécher les larmes du désespoir... Natalie prit dans ce jour un engagement irrévocable; elle promit son ouvrage aux prisonniers, elle reçut les bénédictions de la reconnoissance... Jamais auteur, sous de plus doux auspices, n'entra dans la carrière littéraire!... L'ouvrage, dès le soir même porté chez l'imprimeur, fut imprimé avec une extrême célérité; il parut au bout de six semaines. Le succès en fut tel que l'avoit prédit Bréval. On loua l'auteur avec excès dans tous les journaux; l'édition entière fut enlevée en moins de douze jours: plusieurs personnes bienfaisantes, sachant à quel usage on en destinoit le produit, ne se contentèrent pas de donner le prix fixé; un Russe, entr'autres, envoya deux

cents louis pour un seul exemplaire. Tout cet argent fut porté chez l'avocat des prisonniers, qui s'étoit chargé du soin de vendre l'ouvrage. Les quarante mille francs étoient complétés, Natalie, heureuse et triomphante, fut délivrer les prisonniers. Avec quelle joie vive et pure elle entra dans cette prison, dont elle alloit arracher trois victimes du malheur! Avec quel transport elle leur dit: *Venez, vous êtes libres!*.. Elle les emmena dîner chez elle. En sortant de table, elle leur donna des brevets de capitaines qu'elle avoit obtenus peur eux dans des régimens qui partoient pour la Corse. Ce jour fut l'un des plus beaux de sa vie. Tout étoit doux dans ce début d'auteur; les motifs, le succès, le résultat; et l'envie se taisoit: tout s'étoit fait si rapidement, qu'elle n'avoit eu le temps ni de méditer, ni de préparer des noirceurs. Oh! ma chère Natalie, disoit Dorothée à sa sœur, qu'il seroit sage, qu'il seroit beau de s'arrêter là!... d'écrire toujours, puisque vous en avez le goût et le talent; mais de ne plus publier vos ouvrages... Qu'il

étoit bon ce conseil ! Natalie ne le suivit point. Vous craignez des chimères, répondit-elle; voyez donc comme le public est indulgent pour une femme ! comme les journalistes sont galans !... Enfin, j'ai fait le premier pas, c'est toujours le plus difficile ; le sort en est jeté, me voilà auteur pour ma vie. Dorothée soupira ; elle lisoit dans l'avenir !...

Natalie attendoit Germeuil avec la plus vive impatience; elle pensoit que la gloire qu'elle venoit d'acquérir augmenteroit son amour ; elle se trompoit. Germeuil fut flatté du succès brillant de celle dont il étoit adoré; il l'admira davantage, mais elle devint pour lui une autre femme, et elle y perdit. Ce n'étoit plus pour Germeuil cette Natalie, à-la-fois ingénue et piquante, dont les saillies l'amusoient, et dont il aimoit tant le naturel et la gaîté ; elle n'avoit point changé ; elle étoit toujours la même ; mais il ne la voyoit plus avec les mêmes yeux. Il lui supposoit un orgueil qu'elle n'eut jamais. Sa douceur et sa simplicité ne lui paroissoient plus que de la condescendance; il lui sembloit

qu'en s'élevant elle s'étoit éloignée de lui, car il étoit toujours resté à la même place, et elle avoit abandonné la sienne par un essor rapide. Son imagination ne la lui offroit plus sous les traits charmans qui font naître l'amour. On ne se représente point les graces fixées près d'un bureau, veillant et méditant dans le calme des nuits; c'est une branche de roses qui doit parer la beauté, une couronne de laurier la vieillit. Oui, disoit Germeuil à Natalie, je jouis de vos succès; mais ne vous reprochez-vous point de prodiguer à l'univers des talens dont l'amour s'enorgueillissoit davantage encore, lorsqu'il en jouissoit seul? Quoi! tout le monde à présent vous connoît comme moi! N'est-ce pas une sorte d'infidélité dont votre amant auroit le droit de se plaindre? Quoi! ces sentimens si tendres, si délicats, dont l'expression faisoit mon bonheur dans vos lettres, je les retrouve dans vos ouvrages! ces phrases touchantes, inspirées par l'amour, m'appartenoient; vous me les reprenez pour les publier et pour en faire des fictions!..

Natalie ne voyoit dans ces reproches qu'un badinage ingénieux, elle ne s'en alarmoit point, et elle jouissoit sans trouble de l'éclat de sa nouvelle situation. Il y a deux ou trois mois d'enchantement pour un jeune auteur qui débute d'une manière brillante; le plaisir de relire son ouvrage *imprimé*, et les journaux qui en rendent un compte favorable; celui d'en voir paroître les premières traductions, les lettres flatteuses, les jolis vers que l'on reçoit, les éloges de tous les gens que l'on connoît et que l'on rencontre, chacune de ces choses a son prix; dans cet instant d'enivrement, le cœur a ses jouissances ainsi que l'amour-propre; on se flatte d'avoir acquis de nouveaux droits pour être aimé; on pense honorer l'amitié, justifier l'amour; et si l'on a fait un ouvrage touchant et moral, on croit avoir obtenu l'estime de toutes les femmes sensibles et vertueuses; on compte sur la bienveillance et même sur la reconnoissance de tous les lecteurs dont le suffrage est desirable. Voilà les charmes et les illusions d'une célébrité naissante: ne les

envions point à la femme auteur qui en jouit, on les lui fera payer cher dans la suite. Natalie entrevit bientôt que la réputation d'auteur n'est pas sans inconvéniens. Elle finit par trouver ennuyeux et ridicule que personne ne pût l'aborder sans se croire obligé de lui parler de son ouvrage; elle remarqua sur plusieurs visages une expression qui lui déplut; elle s'aperçut qu'on n'avoit plus la même bienveillance pour elle, et que, loin d'avoir elle-même dans la société le même agrément, elle y portoit presque toujours une sorte de contrainte. Les gens d'esprit vouloient l'engager dans un genre de conversation qu'elle n'aimoit pas, les dissertations sentimentales et les discussions littéraires; les ignorans timides la craignoient, les sots présomptueux et confians étoient avec elle mille fois plus sots et plus insupportables qu'avec une autre, parce qu'elle leur inspiroit le desir de briller et de montrer de l'esprit: mais ce qui lui fit infiniment plus de peine que tout cela, fut le changement singulier qu'elle remarqua dans les manières et

dans la conduite de Germeuil. Elle avoit eu jusqu'à cette époque, sans y prétendre, un suprême ascendant sur son esprit, et maintenant Germeuil, loin de montrer la même déférence à ses opinions, affectoit de la contredire avec opiniâtreté dans tout ce qu'elle disoit; il avoit bien voulu précédemment céder tout à l'esprit qu'il lui reconnoissoit; il ne vouloit rien accorder à sa réputation; il craignoit, et d'augmenter sa vanité, et de jouer avec elle un rôle subalterne aux yeux des autres; celui qui avoit fait gloire de se laisser subjuguer par ses graces, auroit rougi de l'être par la supériorité de son esprit. Germeuil croyoit enfin, en lui disputant cet empire, rétablir entre elle et lui l'égalité qui n'existoit plus. Il se plaisoit à lui dire de mille manières des choses peu obligeantes, tantôt sous le voile de la plaisanterie, tantôt avec le ton hypocrite d'un intérêt simulé, et quelquefois avec une aigreur qu'il ne pouvoit cacher. Ce fut ainsi qu'il l'avertit qu'en général les femmes n'étoient pas favorablement disposées pour elle, depuis la publica-

tion de son ouvrage. Cependant, dit Natalie, cette action n'a point fait tort à mon sexe; au contraire, reprit Germeuil, elle lui fait honneur; mais il n'y a point d'*esprit de corps* parmi les femmes, et cela doit être. Formées par leur sensibilité, pour avoir un existence plus intéressante et moins égoïste que la nôtre, la gloire, à moins d'exceptions très-rares, au lieu d'être pour elles une possession personnelle, n'est presque toujours qu'un bien relatif. Elles la trouvent dans les actions d'un père, d'un fils, d'un époux; elles l'empruntent et ne la donnent pas, et les lois, en cela, sont d'accord avec la nature; n'est-il pas juste que la gloire appartienne en propre à celui qui peut seul transmettre son nom et le laisser en héritage?

Natalie écoutoit ces discours avec un extrême étonnement; elle ne reconnoissoit plus ce Germeuil qu'elle avoit vu peu de mois auparavant, si doux, si soumis, si flatteur; car la flatterie la plus outrée est le langage naturel de l'amour; langage séduisant, parce que, malgré son exagé-

ration, il est employé de bonne foi! L'amant qui, tête à tête, commence à parler raisonnablement, bientôt ne sera plus qu'un ami. Cependant Germeuil aimoit encore Natalie, il étoit avec elle comme on est avec les enfans que l'on craint de gâter en les louant en leur présence, mais dont on fait l'éloge avec plaisir quand ils sont absens. Loin de ses yeux, il recevoit sa part des louanges qu'on lui donnoit, et il s'offensoit des critiques. Il prenoit même de l'éloignement pour les femmes qui envioient Natalie (Mélanide étoit de ce nombre); il trouvoit une satisfaction secrète à les dévoiler en leur parlant de Natalie avec admiration; c'est un moyen sûr de démasquer les envieux; ils n'ont point encore trouvé l'art de dissimuler, dans ce cas, le malaise et le dépit qu'ils éprouvent. S'il s'agit d'un ouvrage qui fait du bruit, les uns disent qu'ils ne l'ont point encore lu, ou qu'ils ne l'ont point achevé, et alors, on *suspend* son jugement : les autres font l'effort pénible d'en louer quelques passages, mais laconiquement et avec les ex-

pressions les plus compassées et les plus froides. Souvent, pour le rabaisser, ils le comparent à un autre ouvrage qu'ils lui préfèrent, et communément le parallèle est ridicule; quelquefois ils s'extasient sur le mérite d'un auteur qui n'existe plus, dans l'intention de dépriser l'auteur vivant dont on s'occupe. D'autres, enfin, moins mesurés, prennent le ton de la plaisanterie et d'une ironie amère, pour en dire du mal, ou bien le critiquent et le déchirent ouvertement, et tous évitent d'en parler, ou tâchent de changer de conversation quand on en fait l'éloge.

Trois mois venoient de s'écouler depuis que Natalie étoit auteur, lorsqu'elle fit paroître son second ouvrage; il se débita, ainsi que le premier, dans le court espace de quelques jours. On le lut avec la même avidité, on le traduisit avec le même empressement; mais, pour cette fois, les journalistes n'eurent pas *la galanterie* qui avoit inspiré tant de reconnoissance à Natalie. Plusieurs d'entr'eux rendirent le compte le plus malveillant

et le plus infidèle de cet ouvrage: ils attribuèrent faussement à l'auteur des intentions malignes qu'elle n'avoit jamais eues. Ne pouvant à leur gré déprécier l'ouvrage, ils tâchèrent d'en noircir l'auteur, et ils remplirent leurs extraits de personnalités injurieuses et de traits calomnieux dirigés contre elle. Parmi ces journalistes, on remarquoit surtout un homme de lettres nommé Surval, qui, d'admirateur *passionné* de Natalie, étoit subitement devenu l'un de ses plus ardens détracteurs. Natalie venoit de se brouiller avec lui, parce qu'elle lui avoit trouvé des *prétentions* ridicules. Natalie fut étrangement surprise d'être traitée ainsi, non de Surval, mais des autres journalistes qu'elle ne connoissoit pas du tout: qu'ai-je donc fait, disoit-elle, pour inspirer tant de haine, et à des gens qui n'ont jamais reçu de moi la plus légère offense!.. Natalie se trompoit en supposant de tels sentimens à ces littérateurs. Ils ne la haïssoient point, on les faisoit parler; et même plusieurs d'entr'eux ne firent que prêter leurs noms à des personnes de la

société qui avoient composé ces extraits.

Dorothée fut si indignée de celui de Surval, qu'elle ne put s'empêcher de lui écrire à ce sujet. Sa lettre étoit honnête et mesurée, néanmoins elle contenoit tous les reproches que l'on peut faire à un homme qui méprise assez les bienséances pour manquer publiquement aux égards qu'une femme est en droit d'attendre de lui. Dorothée avoit caché cette démarche à sa sœur; mais étant tête-à-tête avec elle, on lui apporta la réponse de Surval. Natalie connoissoit son écriture, elle voulut voir cette lettre que Dorothée fut obligée de lui montrer, et qui contenoit ce qui suit :

« J'en conviens avec vous, madame;
« quoique les lois antiques de la cheva-
« lerie soient abolies, les sentimens qui
« les dictèrent doivent subsister encore
« dans tous les cœurs des Français géné-
« reux : oui, madame, je regarderai tou-
« jours comme un devoir sacré, d'em-
« ployer la force à soutenir, à protéger
« la foiblesse, à défendre, à venger la

« beauté timide qu'on opprime ou qu'on
« accuse, et qui, trop modeste pour ré-
« pondre elle-même en public, n'ose éle-
« ver sa douce et séduisante voix pour se
« justifier. Voilà les êtres intéressans qui
« réclament nos secours, et qui doivent
« compter sur notre dévouement. Mais
« qu'a de commun avec ces femmes que
« la pudeur rend si craintives, *celle*
« dont vous auriez voulu, dites-vous,
« me voir le défenseur? La brillante, la
« célèbre Natalie, est entrée, avec tant
« d'éclat et d'assurance, dans l'arêne où
« les prix se disputent à la face de l'uni-
« vers!.... N'a-t-elle pas des armes supé-
« rieures à celles que je pourrois em-
« ployer pour la défendre? Les héros
« les plus renommés ont-ils cru faire une
« lâcheté en attaquant des Amazones?
« Et Clorinde, et Bradamante, eurent-
« elles jamais des chevaliers!

« Qui prétend à la gloire, s'engage à
« combattre; aussitôt qu'on est entré
« dans la carrière littéraire, on ne marche
« plus qu'avec des rivaux qui s'élancent
« tous vers le même but, et l'honneur,

« dans cette lice périlleuse, n'impose aux « concurrens qu'une seule loi, celle de « ne point porter de coups dans l'ombre; « dès qu'on se montre et qu'on se nom- « me, l'attaque est toujours légitime, ou « du moins elle n'est jamais déshono- « rante.

« Daignez songer, madame, que j'ai « signé l'extrait qui vous irrite; je pense « qu'il a pu vous déplaire, et je m'en « afflige; mais sous tout autre rapport, « je n'ai point à me reprocher d'avoir « manqué aux égards infinis que tout « homme bien né doit aux femmes qui « vous ressemblent.

« Je suis, avec respect, Madame, etc. ».

Eh bien! dit en souriant Natalie, avec du courage on peut se passer de *protecteurs,* avec de la modération et de la véritable philosophie, on se dispense de combattre : je ne suis point une *Amazone,* et certainement Surval ne sera jamais un *Alcide* (*a*); je profiterai des critiques raisonnables, je ne répondrai point aux satires. Je poursuivrai avec cal-

(*a*) Vainqueur des Amazonnes.

me, persévérance et fermeté, ce que j'ai commencé. L'injustice et la calomnie ne pourront ni m'abattre ni me décourager; je tâcherai même de me les rendre utiles, je veux qu'elles servent à former, à fortifier mon caractère, à me donner la patience qui préserve de l'humeur, l'élévation qui fait dédaigner la vengeance, et la constance qui finit par triompher de tout. Vous me charmez, s'écria Dorothée, ces résolutions sages et généreuses vous épargneront une partie des malheurs que je craignois pour vous. Maintenant, il ne faut plus regarder en arrière, il faut marcher d'un pas égal dans le champ semé d'épines où vous venez d'entrer. Du moins l'envie et la méchanceté ne pourront vous reprocher de corrompre la jeunesse par vos écrits, ou d'avoir souillé votre plume par d'indignes représailles, en cherchant à noircir le caractère et la réputation de vos ennemis. En critiquant vos ouvrages, on ne vous accusera ni d'être plagiaire, ni d'écrire ridiculement; on ne citera jamais de vous un *galimatias*, une seule phrase

intelligible, des pensées fausses, ou renfermant de mauvais principes. Qu'importe, d'ailleurs, tout ce qu'on pourra dire contre votre esprit ou vos talens !....

L'aimable, la parfaite Dorothée, loin de revenir sur le passé, ne s'occupoit que du soin de fortifier sa sœur pour l'avenir ; elle ne répétoit point comme tant d'autres eussent fait à sa place : *Je vous l'avois bien dit ; je vous l'avois prédit ;* elle ne faisoit jamais de reproches inutiles.

Natalie, après avoir lu tous les journaux, crut être quitte, pour cette fois, des attaques de la malignité ; mais il parut tout-à-coup deux ou trois libelles anonymes, dans lesquels elle étoit calomniée de la manière la plus absurde et la plus noire. Au milieu de ce déchaînement, la conduite de Germeuil avec Natalie fut bien différente de celle de Dorothée. Il eut presque l'air de triompher en lisant les extraits satiriques; mais les libelles lui causèrent une colère et une tristesse extrêmes : c'étoit attacher à des calomnies extravagantes une im-

portance qui avoit quelque chose d'offensant pour Natalie ; tous ces traits envenimés, lancés contre elle, achevèrent presqu'entièrement d'anéantir l'amour dans le cœur de Germeuil. Natalie n'étoit pas noircie à ses yeux, mais son nom étoit profané par la méchanceté; et l'amour est un sentiment si bizarre et si délicat, qu'il peut s'altérer pour beaucoup moins. Germeuil devint sombre, rêveur, capricieux, et Natalie mécontente.

On étoit au mois d'avril, et le 25 de mai, Germeuil devoit épouser Natalie : depuis qu'il étoit refroidi pour elle, il s'occupoit davantage de son avancement et de sa fortune ; il sollicitoit à la cour une grace importante, et dans ce moment le frère de Mélanide fut élevé au ministère. Germeuil, qui s'étoit aperçu depuis long-temps des dispositions secrètes de Mélanide à son égard, résolut d'en tirer parti dans cette occasion. Il n'avoit jamais été chez elle ; il s'y fit présenter, et le fruit de cette démarche fut d'obtenir, peu de jours après, une promesse

positive du ministre. Natalie fut très-blessée de cette conduite ; elle ne dissimula point à Germeuil qu'elle étoit affligée qu'il eût formé une liaison d'amitié et de reconnoissance avec une femme qu'il n'estimoit pas, et qui étoit l'ennemie déclarée de celle qu'il aimoit. Germeuil répondit sèchement, que Natalie avoit aussi formé des liaisons nouvelles qui lui déplaisoient, et qu'il n'en demandoit point le sacrifice. Demandez-le, reprit Natalie, et vous l'obtiendrez. — Vous auriez de la peine à vous débarrasser du marquis de C***. — Est-ce lui qui vous déplaît ? — Je le trouve ennuyeux et pédant. — Vous n'aimez pas que les gens du monde soient de l'Académie. — Ni auteurs. — Ce mot n'est-il pas un peu dur ? — Sans doute, si vous le trouvez ; mais je vous jure que dans ce moment je ne pensois point à vous. — C'est bien pis ! j'aimerois mieux de vous une brusquerie qu'un oubli. Revenons au marquis de C***, voulez-vous que je cesse de le voir ? — Gardez-vous-en-bien. — Pourquoi ? — Parce qu'il est amoureux de

vous, et si vous le bannissiez, il se vengeroit par une satire, c'est une chose que vous avez éprouvée déjà. Les beaux-esprits sont des adorateurs très-dangereux ; ils commencent d'abord par faire de jolis vers ; mais, dès qu'ils ont perdu l'espérance, ils font ou font faire des libelles. — Tout homme de lettres, malheureux en amour, fait des libelles! voilà une belle sentence et un jugement bien équitable! vous déclamez sans cesse contre les pauvres auteurs ; moi, je ne fais point d'épigrammes, mais je sais observer; et j'ai remarqué qu'en général les gens du monde qui n'ont cultivé ni leur esprit ni leur mémoire, éprouvent une aversion naturelle pour tous les gens de lettres, qu'ils appellent par dérision des *beaux-esprits.* Ces derniers ont plus de justice et d'indulgence; ils conviennent qu'on peut avoir un esprit et un mérite supérieurs, sans être *auteur*, et même ils ne se moquent de l'ignorance que lorsqu'elle est envieuse et dénigrante. Cette réponse blessa profondément l'amour-propre de Germeuil, et c'est ce

qui se pardonne beaucoup moins en amour qu'en amitié. Depuis six semaines, surtout leurs entretiens finissoient presque toujours ainsi, par des traits piquans et malins, présage presque certain entre les amans d'une prochaine rupture.

Cependant ces deux personnes, mécontentes, refroidies, aigries, s'aimoient encore assez pour n'avoir jamais eu d'idée de rompre leurs engagemens; et l'approche du jour qui devoit les unir, sembla ranimer leurs premiers sentimens. Aussitôt que *l'anniversaire* de la mort de madame de Nangis fut passé, Natalie et Germeuil firent part à leurs parens et à leurs amis de leur union projetée, en annonçant qu'ils se marieroient dans quinze jours, et ils partirent aussitôt pour aller s'établir dans la maison de campagne de Dorothée, où la noce devoit se faire. Mélanide fut outrée en apprenant cette nouvelle; elle s'étoit persuadée que Germeuil n'avoit eu pour Natalie qu'un goût passager; d'ailleurs, Germeuil, en allant chez Mélanide par une vue d'ambition, avoit déployé avec

el'e tous ses moyens de plaire, et ce qu'on appelle *la grace* dans les hommes avec les femmes, est toujours jointe à la tromperie, quand la femme à laquelle ils veulent plaire est crédule et vaine. Mélanide, comme toutes les femmes galantes qui manquent de beauté ou qui ne sont plus jeunes, étoit intrigante ; elle regardoit l'intrigue, sinon comme un art de séduction, du moins comme un moyen d'attacher un amant, et elle pensoit qu'un service rendu devoit enchaîner et fixer l'amour. Aussitôt qu'elle apprit que Germeuil alloit épouser Natalie, elle se crut trahie, parce qu'elle étoit déçue dans ses espérances ; animée du plus violent ressentiment, elle vole à Versailles et fait révoquer la promesse qu'elle avoit obtenue de son frère. Il est si facile à la cour de détruire en peu d'instans ce qu'on a fait ! La place fut sur-le-champ donnée à un autre. Germeuil le sut le lendemain, et sa colère égala sa surprise. En même-temps il imagina que Natalie triompheroit de ce résultat de sa liaison avec Mélanide, et cette idée lui donna contre

Natalie une humeur extrême, qui fut surtout choquante dans un moment où l'on faisoit les préparatifs de ses noces, et où Natalie lui montroit plus de tendresse que jamais.

Natalie aimoit la danse, et tous les jours, avant le souper, on dansoit une heure ou deux. A l'un de ces petits bals, Natalie cassa, en dansant, la chaîne d'or du médaillon qu'elle tenoit de madame de Nangis, et qui renfermoit le portrait de Germeuil. Ce médaillon, qu'elle portoit toujours soigneusement caché dans son sein s'échappa dans le mouvement de la danse; et, glissant sous son mouchoir, il tomba à terre. Son danseur s'empressa de le ramasser et le lui rendit. Natalie, en le ramassant, s'écria de premier mouvement: Ah! donnez, ce médaillon m'est si cher!... Germeuil, à deux pas derrière elle, entendit ces paroles et en fut très-frappé. Il n'avoit donné à Natalie qu'un bracelet de ses cheveux; quel étoit donc ce médaillon si *précieux* qu'elle portoit sans le montrer, et dont elle n'avoit jamais parlé? Ce n'étoit point le

portrait de Dorothée qu'il lui connoissoit dans des tablettes, qu'étoit-ce donc ?...... Germeuil résolut de le demander à Natalie, et dans la mauvaise disposition d'humeur où il se trouvoit, il fit cette question d'un ton sec qui déplut à Natalie; cependant elle répondit simplement que c'étoit un gage d'amitié qu'elle portoit depuis un an. *D'amitié!* reprit Germeuil, et avec ce mystère, cela est singulier. Du moins, dit Natalie, cela n'est pas *inquiétant* pour vous. —Est-ce un portrait? — Oui. — De Dorothée, sans doute? — Non. — De quelle autre femme est-il donc? — Il n'est point d'une femme — Quel est donc ce portrait ?..... A cette dernière question Natalie rêva sans répondre. Eh bien ? reprit Germeuil.. Dispensez-moi de vous le dire, repartit Natalie. Vous ne l'imaginez pas, dit Germeuil avec émotion. — Pourquoi ? vous ne pouvez avoir que de la curiosité; il est impossible que vous ayiez de la jalousie? —Puis-je renoncer à votre confiance? Ici, Natalie réfléchit encore un moment; ensuite, regardant fixement Ger-

meuil : Eh bien ! dit-elle, je vais connoître si j'ai la vôtre. Je consens à vous dire la vérité ; ce portrait est le vôtre ; mais il faut m'en croire sur ma parole, je ne veux point vous le montrer. C'est mon portrait, reprit Germeuil avec un sourire ironique ; vous avouerez que, dans ce cas, la *vérité* a peu de vraisemblance. — Mais, quand je l'affirme, vous *m'avouerez* que le plus léger doute de votre part seroit à-la-fois un outrage et une absurdité. — Mais pourquoi refuser de me montrer *mon portrait?* Je ne vous ai jamais vu de caprice, et celui-ci seroit étrange. — Vous me soupçonnez donc d'artifice ? — Oh ! ce n'est pas un soupçon. — Fort bien. Si ce portrait n'est pas le vôtre, c'est un mensonge que je fais pour cacher une intrigue. Ainsi donc, à la veille de vous épouser, j'aurois un autre amant? voilà ce que vous pensez? — Non ; mais je suis certain qu'il y a en ceci un mystère que vous voulez me cacher. — Oui, mais je n'emploie nul artifice, et je vous dis la vérité. — Un mystère avec ce qu'on aime, est un crime.—

Cette maxime est fausse , et ce qui se passe entre nous en ce moment en est la preuve.—Finissons cette discussion,elle m'afflige autant qu'elle me surprend. Je vais , moi , vous parler sans mystère et sans détour. Si vous refusez de me montrer ce médaillon, je croirai que c'est uniquement dans le dessein de m'irriter, afin de rompre avec moi. — Si je ne vous aimois plus, aurois-je besoin d'un prétexte ; ne suis-je pas libre encore ? —Enfin , refusez-vous de me satisfaire ? —Et vous, refuseriez-vous de me croire sur ma parole ? — L'amour ne sauroit donner une crédulité ridicule. — L'estime donneroit celle que j'exige de vous.—Si vous m'aimez encore,vous me montrerez ce portrait. — Ecoutez-moi , Germeuil ; depuis trois mois votre humeur, vos inégalités , et souvent votre froideur , ne m'ont que trop fait connoître que votre cœur n'est plus le même pour moi. Au reste , dans l'union que nous allons former, l'amour n'est pas nécessaire, mais on ne peut s'y passer d'une parfaite estime. Donnez-moi donc de la vôtre la

preuve que je vous demande. Daignez me croire ce soir; et demain je vous expliquerai ce qui vous étonne. — Demain il ne seroit plus temps, je ne vous croirois plus. Il faut que je voie ce portrait avant de sortir d'ici. — Est-ce-là votre dernier mot? — Oui, je vous l'avoue franchement. — Eh bien! voici le mien. Si vous persistez dans cette idée, je vais vous montrer ce médaillon; mais je ne vous reverrai de ma vie. — Cette menace confirme tous mes soupçons. — Pensez-y bien, il en est temps encore. — Non, madame, mes réflexions sont faites, vous vous êtes engagée à me montrer ce portrait qui, dites-vous, est le mien, et je ne vous quitterai point que vous n'ayiez tenu votre parole. — Vous êtes donc décidé à renoncer à moi! — Je suis décidé à voir ce médaillon. A ces mots, Natalie indignée resta un instant sans parler. Est-ce donc ainsi, reprit Germeuil, que vous tenez vos promesses! Je les tiendrai, répondit Natalie, je vais vous éclaircir et vous confondre. Tenez, monsieur, le voilà, ce portrait, il doit exciter dans

votre ame un double remords, j'ai voulu vous épargner un souvenir douloureux, j'ai voulu obtenir de vous une marque de confiance que vous deviez à mon caractère, à ma conduite, à mes sentimens; vous m'avez méconnue, vous m'avez outragée, vous avez rompu tous les liens qui nous unissoient. A ces mots, Natalie ne put retenir ses larmes; il eût été bien facile à Germeuil d'obtenir sa grace dans ce moment, mais il montra plus de confusion que de sensibilité, son amour-propre souffroit beaucoup plus que son cœur, il ne dit rien de ce qu'il devoit dire: les pleurs de Natalie se séchèrent, et ils se quittèrent brouillés sans retour. Cependant Germeuil, le lendemain et les jours suivans, fit tout ce qu'il falloit faire pour donner à Natalie l'air de l'*inflexibilité* aux yeux des indifférens; mais il ne fit rien pour regagner véritablement un cœur si profondément blessé. Les simples spectateurs sont toujours de mauvais juges des querelles de sentimens, car ils donnent raison à celui qui se possède assez pour ne pas manquer

à aucune *forme* de procédés ; c'est ainsi que se conduit celui qui aime le moins,et voilà le vrai coupable.Germeuil intéressa tout le monde ; on accusa de caprice et d'insensibilité Natalie,et néanmoins elle fut la seule à plaindre, elle aimoit toujours, elle aima long-temps; l'inconstant Germeuil se livra tout entier à l'ambition; c'est la seule passion qui puisse fixer les hommes blâsés et les cœurs froids.

Ce fut six semaines après que survint la révolution ; Germeuil presqu'aussitôt quitta la France. Natalie ne passa dans les pays étrangers qu'au bout de dix-huit mois. Ce fut alors qu'elle connut tons les inconvéniens de la célébrité. Quand on est au sein de sa famille et qu'on a de la fortune,il est facile de mépriser des libelles ; mais quand on est dépouillé de tout,quand on cherche un asyle, et qu'on n'a plus d'autre ressource que celle d'un travail qui demande surtout une parfaite tranquillité d'esprit , il faut de la force d'ame pour ne se laisser ni abattre , ni décourager par la méchanceté, et pour se préserver de l'aigreur et de la misan-

tropie que l'injustice et le malheur pourroient aisément donner dans une telle situation. Natalie eut ce courage. Uniquement livrée à ses travaux littéraires, elle trouva dans l'étude et dans les beaux-arts une source inépuisable de consolations. Dorothée, émigrée comme elle, fut beaucoup plus paisible durant le temps de son expatriation, elle n'avoit point d'ennemis; elle fut plutôt rappelée en France, y recouvra sa fortune, et fit rentrer Natalie. Cette dernière qui n'avoit aucune connoissance des affaires, n'obtint point de restitution, et perdit sans retour tout son bien. Elle retrouva dans son pays, quelques amis, beaucoup d'ingrats, et plusieurs ennemis; elle ne se plaignit point, elle se dit : C'est ma faute, que n'ai-je suivi l'exemple et les conseils de ma sœur! Germeuil, qui devoit son retour aux intrigues de Mélanide, l'épousa par reconnoissance, et surtout pour rétablir ses affaires.

Dorothée fut toujours, dans tous les temps, plus heureuse que sa sœur, parce qu'elle eut une prudence parfaite et une

raison supérieure ; elle n'eut point de renommée ; ses aventures ne furent point romanesques ; elle n'inspira point de grandes passions, on l'aima sans emportemens, mais avec constance ; son nom inconnu dans les pays étrangers, ne fut jamais prononcé dans le sien qu'avec estime et vénération ; elle fut utile à ses amis, elle fit le bonheur de sa famille ; tout cela vaut bien un roman : et cette félicité si pure vaut bien la *célébrité* d'une femme auteur.

LA PRINCESSE
DES URSINS.

4

LA PRINCESSE DES URSINS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

Il est impossible d'écrire *une Nouvelle* oú l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. La plupart des incidens, les caractères, presque tous les détails et le fond du dénoûment sont tirés de l'histoire.

PHILIPPE V, vainqueur de tous ses ennemis, et tranquille possesseur depuis deux ans du trône de l'Espagne, cherchoit vainement au sein de sa cour, et dans les délicieux jardins de Saint-Ildefonse, ce doux repos, cette paix désirable, récompense des longs travaux, et dont les guerriers savent rarement goûter les charmes. Il faut une ame sensible, un esprit cultivé, pour trouver le bonheur dans le calme d'une vie simple et mono-

tone, après avoir long-temps vécu dans le tumulte des camps et dans l'agitation des grandes affaires. Toute la pompe des cours n'est qu'une représentation frivole, lorsqu'on la compare à la gloire qui environne un roi jeune et vaillant à la tête de ses armées. Ce n'est qu'au milieu des fatigues et des périls de la guerre qu'un souverain a la possibilité de connoître l'empire suprême et surnaturel qu'un seul homme peut avoir sur une multitude d'autres hommes. Dans son palais, il doit souvent soupçonner la flatterie, et même quelquefois méconnoître le zèle sincère et la véritable amitié : mais sous les tentes de ses armées, il n'est entouré que de gens qui se consacrent à lui sans réserve; ces officiers, ces soldats qui l'environnent ne sont pas des courtisans ; ils ne lui disent point: *Je vous sacrifierois ma vie*, mais ils l'exposent à toute heure pour lui ; tout marche à sa parole ; où va-t-on avec tant d'ardeur ? à la mort. Par quel intérêt? pour la gloire d'obéir à celui qui commande. Après avoir joui durant plusieurs années d'un tel dévoue-

ment, combien doivent paroître froids ou douteux les témoignages d'attachement que l'on peut recevoir dans le cours ordinaire de la vie!

Philippe V étoit naturellement sérieux, disposition fâcheuse dans l'inaction, lorsqu'elle est jointe à l'ignorance. Il regrettoit la France, c'étoit plutôt en lui un préjugé qu'un sentiment; l'aisance et la grace française convenoient moins à son humeur mélancolique et sauvage que l'étiquette et la gravité espagnoles. Il se faisoit de l'amour de sa patrie un prétexte à l'ennui; il auroit pu trouver un remède à ce dernier mal, en s'appliquant aux affaires: mais il avoit une paresse d'esprit insurmontable. Ce prince, dont le surnom atteste la valeur (*a*), s'étoit distingué à la guerre par le courage le plus brillant. Quoiqu'il n'eût pas l'élévation d'ame de son aïeul, il avoit de la grandeur dans les sentimens et de la droiture dans le caractère; il ne manquoit pas de bonté, cependant il étoit

(*a*) Il fut surnommé *le Courageux*.

peu sensible; il n'avoit point de passions vives, et, comme tous les princes indolens, il étoit foible parce qu'il éprouvoit toujours le besoin d'être mené. Il avoit laissé prendre un ascendant suprême, sinon sur son cœur, du moins sur son esprit, à la belle princesse des Ursins qui, depuis huit ans, gouvernoit despotiquement et Philippe et l'Espagne. Née française, et de l'illustre maison de la Trémouille, madame des Ursins joignoit les graces les plus attrayantes à la beauté la plus régulière; son esprit et son caractère sembloient faits pour sa place: l'un étoit fin, pénétrant; l'autre, insinuant, souple et dissimulé. L'ambition fut sa seule passion; plaire et se faire aimer n'étoient pour elle que des moyens de dominer. Si le ciel l'eût placée sur le trône, elle auroit eu des mœurs austères. Elle profita des foiblesses de l'amour, en les dédaignant, et même sans les comprendre, elle n'avoit voulu séduire que pour régner. Une femme de ce caractère doit conserver long-temps le même charme aux yeux de son amant.

Elle n'a jamais ces inquiétudes, ces caprices apparens que donne la sensibilité, ni ce refroidissement que le temps produit tôt ou tard ; elle est toujours égale, parce qu'elle est toujours calme ; elle est indulgente sans effort. Madame des Ursins, comme toutes les favorites qui jouissent depuis long-temps d'un crédit sans bornes, croyoit son pouvoir inébranlable ; elle pensoit qu'il étoit impossible que Philippe pût jamais se passer d'elle, ou vivre heureux sans elle. L'indolence de Philippe augmentant chaque jour, l'autorité de la princesse des Ursins croissoit en proportion ; elle s'applaudissoit de cet effet du temps sur les sentimens qu'elle inspiroit ; son orgueil attribuoit à la confiance et à la passion, ce qui n'étoit que le résultat naturel d'une paresse devenue excessive ; elle employoit tous ses moyens de séduction pour se maintenir dans cet éminent degré de faveur. Il n'étoit pas nécessaire de faire tant de frais : il avoit fallu de l'art pour obtenir cet empire, il en falloit beaucoup moins pour le conserver ; il suffisoit

de savoir s'ennuyer. La princesse des Ursins disposoit souverainement de toutes les places; les ministres faisoient un travail particulier dans son cabinet. Elle paroissoit avoir l'esprit des affaires, elle avoit, plus d'une fois, donné des avis utiles; elle étoit guidée à cet égard par un homme obscur alors, qu'elle consultoit en secret sur les délibérations du conseil d'état. Cet homme étoit l'abbé Alberoni, fils d'un paysan de la Toscane, mais ayant fait de bonnes études : né avec un génie entreprenant, une ardente ambition, un esprit délié, et le caractère le plus artificieux, il avoit trouvé le moyen de parvenir jusqu'à la favorite et de gagner sa confiance. Un extérieur simple et même un peu grossier, un ton presque brusque, servent souvent mieux un intrigant spirituel, que les manières agréables et les graces dont on se défie, surtout à la cour. Alberoni avoit cette apparence de rusticité assez adoucie, cependant, par la politesse, pour qu'elle ne fût ni choquante, ni ridicule. Dans le commerce intime

d'un personnage élevé avec un inférieur, le dernier a l'avantage immense de pouvoir plus facilement connoître le caractère de l'autre; c'est toujours lui qui écoute, et jamais il ne doit parler de lui....

Alberoni connoissoit toutes les prétentions et tous les projets de la princesse des Ursins, et cette dernière croyoit Alberoni *un bon homme*. Elle lui trouvoit de la capacité pour les affaires, mais ne lui supposoit pas la moindre ambition; car l'adroit Alberoni se voyant souvent consulté, et par conséquent nécessaire, sollicitoit d'elle, avec persévérance, un emploi subalterne qui l'eût éloigné de Madrid, et qu'il étoit bien sûr de ne pas obtenir.

Madame des Ursins affectoit en public toute la pompe de la royauté; libérale, et même prodigue, elle n'avoit point d'avidité, elle n'accumuloit point de trésors, mais sa magnificence étoit excessive. Ce faux air de grandeur en imposoit aux courtisans, et lui attiroit la haine du peuple qui ne voit jamais, dans

le faste des favoris, que la cause des impôts dont il est surchargé. Tout cet éclat factice, loin de satisfaire madame des Ursins, ne fit qu'exalter son ambition : elle tournoit, en soupirant, ses regards vers la France ; elle y voyoit la veuve de Scarron, devenue l'épouse de Louis-le-Grand ; et plus jeune et plus belle que madame de Maintenon, ayant encore l'avantage d'un rang personnel et d'une naissance plus illustre, elle trouvoit toute la supériorité de son côté. Dans cette comparaison, elle oublioit de compter la vertu pour quelque chose ; cependant elle auroit pu se rappeler que les rois et les princes n'épousent point leurs maîtresses, et que l'amour ne les engage à se mésallier que lorsqu'il est fondé sur l'estime. Philippe étoit veuf depuis un an ; la nation desiroit une reine, et la politique la demandoit ; le roi lui-même laissoit entrevoir le projet de se remarier. Madame des Ursins pensa qu'elle n'avoit plus de temps à perdre pour décider Philippe en sa faveur ; mais toutes ses insinuations à cet égard furent inutiles ; le

roi, pour ne pas les repousser avec sécheresse, les reçut avec distraction. C'est un artifice souvent employé par les princes, et qui laisse au courtisan ambitieux une incertitude inquiétante; car il ne sait s'il a pu se faire comprendre, ou s'il a déplu. Madame des Ursins hasarda un jour de louer Louis XIV sur son mariage secret. Oui, répondit Philippe; on le lui a pardonné, parce que madame de Maintenon n'étoit que son amie et qu'elle avoit cinquante ans.

Cette réponse étoit claire, la princesse des Ursins en sentit toute la force; mais suivant l'usage, cachant son dépit sous un air calme et serein: Il faut convenir aussi, reprit-elle, que mademoiselle d'Aubigné, veuve de Scarron, n'étoit pas faite pour parvenir à la place qu'elle occupe. Depuis ce jour, madame des Ursins cessa de s'abuser sur les dispositions du roi; elle vit que la foiblesse même qui avoit fondé son espoir, l'empêcheroit de faire une chose extraordinaire. On conduit facilement les gens foibles, quand c'est par degrés insensi-

bles; on les entraîne par l'habitude; on ne les décide point à une action d'éclat, à moins d'un motif pressant de crainte. La princesse des Ursins eut bien l'idée de rendre Philippe dévot; mais ce moyen est dangereux pour une favorite. Les scrupules religieux peuvent n'inspirer que le projet d'un grand sacrifice, et ne produire, au lieu d'un mariage, qu'une séparation. Ainsi, elle renonça à cette dernière ressource; mais elle forma le dessein de marier le roi, de manière à conserver son empire; de lui choisir une princesse dépourvue de graces et d'esprit, et telle enfin qu'elle ne pût prendre le moindre ascendant sur le cœur de son époux. Alberoni avoit voyagé et résidé deux ans à la cour de Parme; madame des Ursins le consulta sur son nouveau projet, en ne lui cachant ni ses intentions, ni sa politique. La joie d'Alberoni fut extrême; mais il la dissimula avec le plus grand soin. Ayant été choisi pour l'un des instituteurs d'Elisabeth Farnèse, princesse de Parme, il avoit reconnu en cette jeune princesse un esprit supérieur

et le caractère le plus ferme, le plus décidé. Alberoni, depuis long-temps, éprouvoit le desir de voir Elisabeth sur le trône d'Espagne, et, par cette raison, il n'avoit jamais parlé d'elle à madame des Ursins dont il connoissoit les espérances; mais lorsqu'elle lui fit part de son nouveau plan, il lui indiqua sur-le-champ Elisabeth, en la lui dépeignant comme une princesse timide, foible et bornée, qu'elle gouverneroit à son gré. Il la trompa sur sa figure comme sur son caractère : Elisabeth étoit charmante; il assura qu'elle n'étoit ni belle, ni jolie. Quel âge a-t-elle? demanda madame des Ursins. — Dix-huit ans, répondit Alberoni. — Quelles leçons lui donniez-vous? — D'histoire et de géographie. — Apprenoit-elle bien? — Elle n'a ni mémoire, ni intelligence; son indolence est excessive. — Savez-vous si elle écrit passablement? — Je sais qu'elle n'écrit point du tout; on est obligé de lui dicter jusqu'au moindre billet. — Tout cela est excellent pour une reine; elle ne se mêlera de rien, les affaires en iront

mieux, et la tranquillité du roi ne sera point troublée. Vous dites qu'elle n'est point jolie? il me semble que j'ai entendu vanter sa figure? — Elle est grande, elle a une belle taille; mais son visage n'a pas le moindre agrément. — Vous a-t-elle donné son portrait? — Oui, sur une tabatière que j'ai brisée, et qui est entre les mains d'un bijoutier, absent dans ce moment. Il reviendra sous peu de jours; alors je vous montrerai ce portrait qui est très-ressemblant quoiqu'un peu flatté. Alberoni avoit, en effet, un portrait d'Elisabeth, et, en sortant de chez madame des Ursins, il envoya chercher un peintre, et en fit faire à la hâte, sous ses yeux, une copie excessivement enlaidie. Ensuite il fit mettre cette copie sur la boîte qu'il porta à madame des Ursins. Ce portrait qui n'offroit plus qu'un visage désagréable, convint beaucoup à la princesse des Ursins. Elle l'examinoit en souriant: Il y a, dit-elle, dans cette figure, un air de bonté qui me plaît, voilà la reine qu'il nous faut. Mais, mon cher Alberoni, nous serons obligés

d'employer un petit stratagême; il s'agit maintenant de décider le roi, et je vous déclare que ce portrait ne le séduira pas. Il faut que vous en fassiez faire une copie prodigieusement embellie, que vous substituerez à celui-ci, et que nous montrerons au roi.— Je vous avoue, répondit Alberoni, que je répugne un peu.... — Voilà un beau scrupule.... — Mais quand le roi verra la princesse... — Il ne la verra que reine, et il prendra son parti là-dessus. D'ailleurs je me charge de tout. — Je suivrai vos ordres; mais avec ma franchise ordinaire, j'oserai vous dire que cet artifice ne me plaît pas. —Vous avez une bonhomie qui me surprend toujours. — Vous ne m'en corrigerez point. — Songez que si cette affaire réussit, un évêché sera le prix de vos soins.... — Un évêché! bon Dieu!.... Non, non, madame, la cure de village que je sollicite depuis un an, voilà toute mon ambition. — Je veux vous fixer près de moi, et l'homme qui possède ma confiance n'est pas fait pour rester dans un état subalterne. Je dois m'occuper de

votre fortune, non-seulement par intérêt pour vous, mais aussi par bienséance pour moi. Faites donc copier sur-le-champ ce portrait comme je le desire; ensuite un soir, chez moi, je vous présenterai au roi.

Alberoni remit sur sa tabatière le véritable portrait d'Élisabeth, et, au bout de quelques jours, il le montra à madame des Ursins, en lui demandant si elle étoit contente de cette *copie trompeuse.* Cela est parfait, dit madame des Ursins; voilà une figure charmante. — Mais c'est un visage de fantaisie, répondit Alberoni en riant. — C'est précisément ce que je demandois, répondit sur le même ton madame des Ursins; revenez ce soir. Le roi, prévenu du mérite d'Alberoni, lui fit deux ou trois questions sur la cour de Parme et sur Élisabeth. Il a d'elle un portrait charmant, dit négligemment madame des Ursins. Philippe voulut voir ce portait, et en l'examinant toujours, il demanda s'il n'étoit pas flatté. A cette question, madame des Ursins ne put s'empêcher de

sourire en regardant Alberoni qui répondit froidement qu'il ne se connoissoit ni en peinture ni en beauté.

Quand la princesse des Ursins se retrouva seule avec Alberoni, elle le gronda beaucoup de n'avoir pas saisi cette première occasion de faire l'éloge d'Elisabeth. Alberoni la pria d'excuser sa *gaucherie*. Vous pourrez la réparer, reprit-elle ; car soyez sûr que désormais le roi ne vous adressera la parole que pour vous parler de la cour de Parme. Quand les princes, avec les gens qu'ils connoissent peu, ont découvert un sujet de conversation, ils le suivent avec une constance qui leur est particulière. — Allons, je tâcherai de vanter les charmes de la princesse de Parme ; mais quand le roi la verra, il m'exilera. — Point du tout ; je lui soutiendrai qu'elle est belle : il ne le trouvera pas, mais il le croira. — Faudra-t-il aussi faire l'éloge de son esprit? — Non, rien n'est moins nécessaire, et même cela pourroit nuire. Les princes ne veulent point être éblouis ; l'éclat, dans ce genre, ne les frappe

qu'en les intimidant, c'est-à-dire, en les blessant. Des hommages universels, reçus dès l'enfance, produisent des idées de supériorité si étendues, que tout ce qui peut les contrarier, embarasse ou déplaît. L'esprit ne séduit les princes que lorsqu'on a l'art de le voiler sous l'apparence de la frivolité ou d'une simplicité parfaite.

C'étoit ainsi que la princesse des Ursins, tête-à-tête avec Alberoni, se glorifioit de sa finesse et de sa politique. Elle ignoroit que c'étoit à son maître qu'elle prétendoit donner des leçons.

Alberoni revit Philippe, et reparla de la princesse de Parme avec mesure, sans affectation, mais de la manière qui pouvoit le mieux la faire valoir; et quand Philippe fut bien disposé, madame des Ursins lui parla plus clairement. Le roi fut charmé de connoître que madame des Ursins eût renoncé à un projet qu'il avoit pénétré, et qu'elle lui épargnât la peine de le combattre. D'ailleurs, il desiroit se remarier; mais il avoit des vues vagues sur une autre

princesse : ce qu'il cacha à madame des Ursins. Il ne rejeta point sa proposition ; il se contenta de la recevoir froidement : c'en étoit assez pour donner à madame des Ursins la certitude du succès. Accoutumée à ne rien brusquer pour obtenir sûrement, elle en resta là pour le moment ; mais elle résolut d'envoyer Alberoni à Parme, afin qu'il instruisît d'avance la princesse de tout ce qu'elle faisoit pour elle. Alberoni promit de mettre tous ses soins à faire valoir auprès du duc de Parme et d'Elisabeth le zèle de madame des Ursins. Cette dernière écrivit, sur cette grande affaire, une lettre adressée à Alberoni, et faite pour être montrée à la princesse ; et elle déclara qu'elle vouloit qu'Elisabeth lui écrivît pour la remercier et lui promettre son amitié. Vous devez, dit-elle à Alberoni, l'engager à cette démarche que mérite assurément déja tout ce que j'ai fait pour elle, et sans laquelle je ne prendrai pas la peine de déterminer le roi, qui est très-froid sur ce projet, parce qu'il peut en

effet former une alliance plus utile et plus brillante.

Ce brevet de faveur que desiroit si vivement la princesse des Ursins, ne pouvoit lui donner la moindre sûreté pour l'avenir; mais l'ambition, comme toutes les passions, se repose sur des chimères, quand elle ne peut s'appuyer sur un fondement solide. Alberoni promit tout, et partit. Arrivé à Parme, il conta, sans aucun déguisement, à la princesse tout ce qui s'étoit passé entre lui et madame des Ursins; car, dans cette occasion, il ne pouvoit que gagner à être sincère, puisque le succès n'étoit dû qu'à son zèle et à sa conduite. Pendant ce récit, Elisabeth sourit plus d'une fois; mais lorsqu'Alberoni parla de la lettre que desiroit madame des Ursins, la princesse prenant un air plus sérieux: Vous n'imaginez pas, dit-elle, que je puisse faire une telle démarche avec une femme du caractère que vous venez de me dépeindre? Cette question troubla beaucoup Alberoni, qui pensoit que le mariage manqueroit si la princesse per-

sistoit dans son refus. Il employa tout son esprit à vaincre sa répugnance à cet égard ; il ne lui cacha point que si madame des Ursins ne recevoit pas ce billet, elle perdroit toute sa bonne volonté, et qu'alors elle décideroit Philippe en faveur d'une autre. Elle a donc un bien grand pouvoir sur l'esprit de ce prince ? demanda Elisabeth. — Un pouvoir absolu, répondit Alberoni. — Quel dommage, reprit Elisabeth, qu'un prince distingué par tant d'exploits, qu'un héros se laisse ainsi gouverner par une femme intrigante !... Je sens tout le prix d'une alliance si glorieuse, et c'est, je l'avoue, celle que je préférerois à toute autre.—Eh bien! madame, dit Alberoni, quelques lignes adressées à madame des Ursins, vous assureroient le trône d'Espagne. — Je n'en veux point à ce prix, interrompit Elisabeth; je ne promettrai point ma confiance et mon amitié à une personne que je méprise; je n'acheterai point une couronne par une lâcheté : ce mot doit vous suffire.

Alberoni, déconcerté, n'osa plus insis-

ter. Il se retira, outré du mauvais succès de sa négociation. La grandeur d'ame de la princesse n'étoit à ses yeux qu'une obstination extravagante. Est-il une vertu qu'un ambitieux puisse admirer, lorsqu'elle déjoue ses projets et détruit ses espérances? Alberoni s'enferma chez lui, pour réfléchir au parti qu'il devoit prendre dans cette conjoncture. Il pensa que si madame des Ursins ne recevoit aucun témoignage de la reconnoissance de la princesse, outre le dépit qu'elle en éprouveroit, elle connoîtroit qu'Elisabeth n'étoit pas si facile à mener qu'on avoit voulu le lui persuader. D'après cette lumière, une personne aussi pénétrante pouvoit facilement soupçonner ou deviner le reste. Alberoni se vit perdu. Cependant, rassemblant toutes les ressources de son génie inventif, il lui vint, tout-à-coup, une idée qui n'étoit pas sans inconvénient, mais à laquelle il s'arrêta, comme au seul moyen qui pût le tirer d'embarras.

Madame des Ursins, en demandant une lettre d'Elisabeth, avoit pris la pré-

caution de la composer elle-même, en convenant avec Alberoni qu'il la dicteroit à la princesse sans y rien changer. Lorsqu'Alberoni partit de Madrid, madame des Ursins lui donna, pour l'accompagner, un de ses domestiques, avec ordre de le lui renvoyer aussitôt qu'il auroit obtenu la lettre de la princesse. Alberoni fit avertir ce courrier de se tenir prêt à partir. Deux jours après, il lui donna, pour madame des Ursins, un gros paquet bien cacheté, mais qui ne contenoit que du papier blanc. Alberoni n'oublia pas de lui dire, par forme de conversation, en le chargeant de cette dépêche, qu'il alloit quitter Parme le lendemain, afin de se rendre en Toscane sa patrie. Le courrier partit. Alberoni le fit suivre par trois hommes déterminés et bien payés, qui, au bout de trois jours de marche, l'arrêtèrent, l'attaquèrent, et, sans lui faire le moindre mal, le dépouillèrent de ses vêtemens et disparurent. Alberoni savoit que le courrier portoit son argent dans une ceinture cachée sous sa chemise, et les prétendus voleurs,

d'après les ordres qu'ils avoient reçus, n'y touchèrent point, et n'eurent pas l'air de soupçonner l'artifice de la ceinture. Ils n'en vouloient qu'au paquet, qu'ils emportèrent avec la montre et les habits du courrier. Ce dernier, resté seul, nu en chemise sur le chemin, se trouva fort heureux de conserver son argent. Sachant qu'Alberoni devoit avoir quitté Parme, il ne songea point à y retourner; il prit dans une chaumière des habits de paysan, et continua sa route. Le surlendemain du départ du courrier, Alberoni, sous prétexte de saisir une occasion sûre, écrivit à la princesse des Ursins. Il lui mandoit qu'il avoit fait partir son courrier chargé de la dépêche qu'elle attendoit; que *la personne en question* avoit écrit la lettre *avec transport.* Il ajoutoit que *cette personne* étoit si pénétrée de reconnoissance, qu'il étoit sûr que lorsqu'elle verroit madame des Ursins, elle se *jetteroit dans ses bras en fondant en larmes.* La princesse des Ursins reçut cette lettre le jour même du retour de son courrier. Elle fut très-

fâchée que la rencontre *des voleurs* l'eût privée de l'avantage de posséder la lettre d'Elisabeth ; mais voulant du moins que la princesse la crût munie de ce témoignage de reconnaissance, elle imagina, pour parvenir à ce but, un expédient qu'Alberoni n'avoit pas prévu : ce fut de feindre d'avoir reçu la lettre, et par conséquent de défendre au courrier de divulguer l'aventure des voleurs. Après avoir pris ce singulier parti, madame des Ursins reparla au roi, de la princesse de Parme, et avec plus de chaleur que jamais. Quelle fut sa surprise, quand Philippe lui avoua alors qu'il étoit question pour lui d'une autre alliance, et que les négociations à ce sujet étoient fort avancées ! Comment, à mon insçu? s'écria madame des Ursins. Cette exclamation fut suivie des plaintes les plus amères sur un tel manque de confiance ; aux reproches violens, succédèrent l'attendrissement et les pleurs. Philippe, ému, et surtout embarrassé, rejeta tout sur l'un de ses ministres qui lui avoit proposé en secret ce mariage. Dans l'instant même, ce mi-

nistre fut calomnié par madame des Ursins. Philippe, pour obtenir son pardon, parut la croire, il promit le renvoi du ministre et d'épouser Elisabeth. Alors madame des Ursins, pressant la conclusion de cette affaire, Philippe nomma l'ambassadeur qui devoit aller demander la main de la princesse. L'ambassadeur, chargé des lettres du roi et de madame des Ursins, en arrivant à Parme, remit à Alberoni celle qui lui étoit adressée. L'étonnement d'Alberoni fut extrême en lisant la lettre de madame des Ursins, qui lui mandoit que son courrier étoit heureusement arrivé sans avoir éprouvé d'accident, et qu'elle avoit reçu la *lettre charmante* de la princesse; car madame des Ursins, par un excès de précaution assez ordinaire entre les amis de cour, avoit jugé plus prudent de ne pas confier son mensonge à Alberoni, et de le tromper lui-même sur ce point.

Madame des Ursins étoit convenue avec Alberoni, que lorsqu'elle écrivrit à Elisabeth, elle lui enverroit toujours ses lettres; mais, par une petite vanité,

à laquelle les ambitieux du plus grand genre ne sont jamais supérieurs, madame des Ursins avoit donné sa lettre pour la princesse à l'ambassadeur, en présence de plusieurs personnes, en disant que c'étoit *une réponse ;* et en outre, elle avoit confié ce secret à cinq ou six amis.

Cependant Elisabeth fut aussi, de son côté, étrangement surprise en recevant les remercîmens de madame des Ursins. Elle envoya sur-le-champ chercher Alberoni, et aussitôt qu'elle l'aperçut : Quoi donc, Alberoni, lui dit-elle, du ton le plus sévère, vous avez écrit sous mon nom à madame des Ursins ? Elle me remercie de *la lettre remplie de bonté* qu'elle a, dit-elle, reçue de moi.—Non, madame, répondit Alberoni ; je me suis permis un stratagême, et madame des Ursins se permet un mensonge. Alors il conta tout ce qu'il avoit fait. D'après ce récit, il étoit facile de deviner le motif du mensonge de madame des Ursins. Je vous pardonne, Alberoni, dit Elisabeth en riant, et je n'oublierai point que sans

vous je ne serois jamais parvenue au trône d'Espagne : mais vous avez beaucoup risqué ! — Non, madame, répondit Alberoni, j'étois certain du succès. J'avois le projet de vous tout avouer quand vous seriez reine; je comptois d'avance sur la bonté qui daigne en ce moment excuser la témérité de mon zèle. Avec une telle espérance je pouvois facilement braver la colère de madame des Ursins, dans le cas où vous seriez décidée à la tirer d'erreur. — Oui, dit Elisabeth, je ne lui laisserai point croire que j'aie eu la honteuse foiblesse de *copier* la lettre qu'elle avoit dictée. — Il faudra cependant, reprit Alberoni, user de quelques ménagemens ; l'attachement du roi pour elle en impose la loi. — Non, non, repartit vivement Elisabeth ; on ne dénoue point les nœuds formés par l'habitude, il faut les rompre. Ce mot effraya beaucoup Alberoni. Les caractères artificieux sont naturellement portés à temporiser ; ils ne sont téméraires, qu'en employant la ruse, et lorsque la nécessité les presse, la force ouverte les épouvante toujours.

Les articles du mariage d'Elisabeth furent bientôt convenus et rédigés. L'ambassadeur d'Espagne épousa la princesse au nom du roi son maître ; et la nouvelle reine suivie d'Alberoni, partit sans délai pour l'Espagne. De son côté, Philippe, sachant la reine en route, voulut aller au-devant d'elle. Il fut, avec la princesse des Ursins et une suite brillante et nombreuse, jusqu'à Guadalaxara, où il s'arrêta. Madame des Ursins, empressée de jouir de la faveur de la nouvelle reine, voulut aller plus loin. Philippe lui donna pour la reine une lettre qui ne contenoit que l'éloge de madame des Ursins. Cette dernière, avant de quitter le roi, eut avec lui un long entretien, dans lequel le roi fut pour elle plus tendre que jamais. Madame des Ursins persuadée que son crédit n'avoit point encore été aussi solidement établi, partit pour Xadraque, escortée d'une partie des courtisans qu'elle desiroit avoir pour témoins de la réception que lui feroit la reine. Elle se représentoit cette jeune princesse, timide, reconnoissante, se jetant dans ses bras, et

lui demandant avec instance de lui servir de guide. Elle préparoit déjà les premiers conseils qu'elle vouloit lui donner ; elle se promettoit surtout de la prévenir contre tous ses ennemis, et de l'engager à bien traiter ses partisans et ses créatures. Telles furent ses principales pensées. Elle en eut beancoup d'autres non moins enivrantes pour elle, mais si frivoles, qu'il est impossible de les rapporter, parce que ceux qui n'ont pas étudié les ambitieux de la cour ne pourroient se persuader qu'une personne spirituelle de trente ans, et qui, depuis huit ans, gouvernoit un grand royaume, pût être capable d'une telle puérilité.

En entrant dans Xadraque, la princesse des Ursins apprit avec plaisir que la reine venoit d'y arriver. Aussitôt, accompagnée de tous ceux qui l'avoient suivie, elle se rendit dans la maison qu'habitoit la reine. Madame des Ursins, rayonnante de gloire au milieu de ce brillant cortège, arrive à l'appartement d'Elisabeth ; elle se nomme, on va prévenir la reine. Pendant ce temps, madame des

Ursins tire de sa poche la lettre dont Philippe l'avoit chargée ; elle assure, à demi-bas ceux qui l'entourent, que cette lettre est *parfaite ;* ce qui signifioit non-seulement qu'elle l'avoit lue, mais qu'elle l'avoit dictée en grande partie. Enfin, on revint ouvrir toutes les portes, en invitant l'assemblée entière à passer chez la reine. Madame des Ursins eût été fort choquée d'une forme de réception qui la confondoit avec tous les autres courtisans, si elle n'eût pas imaginé dans l'instant que la reine vouloit lui donner publiquement les premières marques de la faveur la plus distinguée. Prévenue de cette flatteuse idée, elle s'avança avec précipitation, d'un air triomphant. Tout le monde la suivit. On arrive à la porte de la chambre de la reine, la porte s'ouvre, on entre. La reine, debout, étoit placée au fond de la chambre, vis-à-vis la porte. Madame des Ursins, en jetant les yeux sur elle, fut aussi surprise qu'éblouie de l'éclat, des charmes de sa figure, et l'air de fierté répandu sur toute sa personne, mit le comble à son étonnement. La reine,

immobile, la regardoit fixement; seulement aux révérences de la princesse des Ursins, la reine rendit les inclinations d'usage, mais sans quitter sa place, et en conservant toujours sa gravité sévère. Madame des Ursins, avec toute l'émotion que peuvent inspirer une surprise inexprimable, le dépit et la colère, s'avance toujours en chancelant, ôte son gant, et d'une main tremblante, présente à la reine la lettre du roi, en balbutiant quelques mots inintelligibles. Alors la reine, rompant enfin le silence: Avant tout, madame, dit-elle, j'ai une explication à vous demander; on dit que vous prétendez avoir reçu une lettre de moi, et je déclare que je ne vous ai jamais écrit. A cet effrayant début, madame des Ursins pâlit, rougit, et rassemblant toutes ses forces: Si votre majesté, répondit-elle, ne m'a pas fait l'honneur de m'écrire, l'abbé d'Alberoni est un imposteur... Il ne s'agit point d'Alberoni, interrompit la reine: il est question d'un fait qui peut s'éclaircir en deux mots. Avez-vous dit, madame, que vous

aviez reçu une lettre de moi ? Songez-bien, avant de répondre, que *je sais tout,* et que par conséquent je n'ignore pas que vous n'avez même pu recevoir *une fausse lettre.* A ces mots, madame des Ursins, perdant tout-à-fait la tête : le roi, s'écria-t-elle, sera mon juge ; c'est à lui seul que je répondrai. Quoi ! reprit la reine, vous osez compromettre le roi et me menacer ! Je dois soutenir l'honneur de son caractère et du mien ; retirez-vous, madame, et ne reparoissez jamais devant moi. A peine la reine eut-elle prononcé ces paroles, que la princesse des Ursins, suffoquée de rage, sortit impétueusement, dans l'intention de retourner sur-le-champ à Guadalaxara pour instruire le roi de cet étrange événement ; mais que devint-elle, lorsqu'en passant dans la salle des gardes, elle fut arrêtée par ordre de la reine.... Comment, dit-elle, attenter à ma liberté !... Non, madame, répondit-on, mais ayez la bonté de nous suivre. — Où me conduira-t-on ? — A deux lieues par-delà les frontières. — Hors de l'Espagne ? — Oui, madame.

Ce singulier coup d'autorité de la part d'une jeune princesse qui n'avoit point encore vu le roi son époux, parut à l'orgueil de madame des Ursins, une action si téméraire, qu'elle fut persuadée qu'elle exciteroit dans le cœur du roi le plus implacable ressentiment; cette idée ranima tout son courage: allons, dit-elle avec un souris dédaigneux, je suis prête à partir, mais je crois qu'on a mal calculé les suites de tout ceci....

On fit monter la princesse des Ursins dans une voiture attelée de six chevaux, escortée de gardes armés. Lorsqu'on fut à la frontière, on y montra l'ordre de la reine, qui défendoit de laisser rentrer madame des Ursins; et l'on posa cette dernière dans une petite ville, à une lieue par-delà les frontières. On lui laissa les chevaux et la voiture, ce qu'elle accepta. Comme la reine avoit imaginé qu'elle n'auroit peut-être pas d'argent sur elle, on lui offrit une bourse pleine d'or, mais elle la refusa. On l'assura que tous ses biens lui seroient conservés, et même ses pensions, et que la reine veil-

leroit elle-même, avec soin, à l'exécution de cette promesse. Madame des Ursins ne répondit à cette assurance que par quelques mots remplis de dédain et d'ironie. Lorsqu'elle fut débarassée de son escorte, elle se mit à écrire au roi; ce fut pour elle un grand soulagement d'épancher dans une longue lettre le fiel dont son cœur étoit surchargé, et la colère qui la transportoit contre la reine et contre l'artificieux Alberoni; elle peignit des plus noires couleurs ce qu'elle appeloit l'ingratitude de la reine et la perfidie d'Alberoni; enfin, elle n'omit rien de ce qui pouvoit persuader à Philippe que cette action hardie de la reine étoit un attentat impardonnable contre l'autorité d'un époux et d'un souverain. Après avoir écrit cette lettre, elle la relut et la trouva si forte, si persuasive, si terrible contre la reine et contre Alberoni, qu'elle se crut assurée d'obtenir une prompte réparation et une éclatante vengeance, surtout en se rappelant son dernier entretien avec Philippe. Elle fit partir sa lettre par un courrier qui passa sans obstacle; mais la reine devança de beaucoup ce courrier, car aussitôt que madame des

Ursins eut quitté Xadraque, la reine en partit elle-même pour se rendre à Guadalaxara; elle sentoit l'importance de voir Philippe, avant que la nouvelle de l'exil de madame des Ursins pût lui parvenir; elle laissa derrière elle tous les courtisans épouvantés et surpris; elle prit, pour elle et pour sa suite, tous les chevaux qui se trouvoient sur la route, elle fit une extrême diligence, et elle arriva à Guadalaxara au déclin du jour. Philippe fut charmé de sa beauté et de ses graces, la reine profitant sur-le-champ de ces favorables dispositions, l'instruisit de tout ce qu'elle venoit de faire; elle accompagna ce récit de mille protestations de soumission aux volontés du roi; elle ajouta que son respect même pour lui, l'avoit forcée à cet éclat, parce que madame des Ursins s'étoit oubliée jusqu'à la menacer au nom du roi et publiquement.... Il faut, interrompit le roi, que madame des Ursins ait tout-à-fait perdu la tête, et j'approuve entièrement votre conduite à son égard. Tel fut le premier mouvement de Philippe, en apprenant l'événement qui le privoit de

l'amie intime qui le gouvernoit souverainement la veille.

Le courrier de madame des Ursins arriva le lendemain. Le roi parcourut sa lettre avec distraction, ensuite la déchira, n'y répondit point et chargea un de ses courtisans de porter à madame des Ursins un ordre signé *Philippe*, qui lui enjoignoit de ne jamais reparoître en Espagne. Quelles dûrent être les réflexions de madame des Ursins, en recevant, en lisant cet écrit, en regardant cette signature!.... On les imagine sans en être touché; on ne plaint guère les chagrins des ambitieux, leur douleur est mêlée de tant d'aigreur, de dépit et de ressentiment! Mais que seroit devenue la princesse de Ursins, si elle eût aimé celui qui la traitoit ainsi?

L'AMANT DÉROUTÉ.

L'AMANT DÉROUTÉ.

Le jeune comte de Rosenthall, après avoir recueilli la riche succession d'un grand-oncle, se hâta de terminer toutes ses autres affaires, afin de quitter l'Allemagne et d'entreprendre un grand voyage. Avec une fortune considérable, un esprit cultivé, un ardent desir de s'instruire, et une parfaite indépendance, il étoit tout simple qu'un Allemand de vingt-six ans qui n'avoit jamais quitté son pays, fût occupé, depuis long-temps, du projet de voir l'Italie, la France et l'Angleterre. Rosenthall résolut de commencer d'abord par la France, qui, à cette époque, étoit gouvernée par le Directoire. Il partit sur la fin du mois de mars. Il voyagea rapidement, et il arriva à Paris au mois d'avril; malheureusement pour lui, c'étoit à une époque où l'on arrêtoit, où l'on déportoit prodigieusement. Rosenthall n'avoit qu'une lettre de re-

commandation pour une personne que l'on venoit d'envoyer à Cayenne. Il se permit de censurer les mesures rigoureuses prises par le Gouvernement; il fut épié, dénoncé, et enfin arrêté : vingt-quatre heures après son arrivée, on le conduisit au Temple. On l'enferma dans une chambre vaste et propre qui contenoit six autres prisonniers, parmi lesquels Rosenthall distingua sur-le-champ, un homme de cinquante ans, d'une figure intéressante et noble, qui, seul à l'écart, assis auprès d'une petite table, lisoit avec tant d'attention, qu'il se leva sans discontinuer sa lecture, lorsqu'il entendit entrer un nouveau prisonnier. Rien souvent n'excite la curiosité comme ceux qui n'en montrent aucune; le dédain irrite et repousse, mais la sérénité de l'insouciance a je ne sais quoi d'original qui peut réveiller et piquer l'amour-propre. Après avoir reçu les complimens de ses compagnons d'infortune, après avoir répondu à mille questions faites à la fois, Rosenthall demanda tout bas le nom du prisonnier silencieux qui lisoit à l'autre

extrémité de la chambre ; on lui apprit qu'il se nommoit Darmond ; et le comte, au bout de quelques minutes, fut s'asseoir auprès de Darmond qui continua sa lecture, sans faire la moindre attention à lui ; dans cet instant la porte s'ouvrit, et une jeune personne, d'une figure ravissante, entra précipitamment dans la chambre, et fut se jeter dans les bras de Darmond. C'étoit sa fille. Oh ! combien le père de cette charmante inconnue parut alors plus intéressant aux yeux du comte ! « Ma chère Léontine, dit Darmond, comment avez-vous obtenu la permission d'entrer ici ! — Ah ! mon père, comment auroit-on pu me la refuser !...... ». A ces mots, les yeux de Darmond se remplirent de larmes, sa fille se pencha sur son épaule, ils se parlèrent tout bas, et le comte, ému, s'éloigna d'eux par discrétion. Tous les prisonniers avoient les yeux fixés sur la charmante Léontine, mais Rosenthall, surtout, la contemploit avec cette admiration et ce trouble, présages certains d'un sentiment passionné. Il est rare que dans

la jeunesse, une première entrevue, accompagnée de circonstances intéressantes et extraordinaires, ne fasse pas naître l'amour, quand les deux personnes sont également remarquables par leurs agrémens extérieurs. Rosenthall étoit jeune et beau, Léontine s'aperçut de l'impression qu'elle faisoit sur lui, et lorsque la conversation devint générale, il fut le premier auquel elle adressa directement la parole; il sentit vivement cette distinction : on sait si bien apprécier ce qui touche le cœur! Léontine resta plus de trois heures dans la prison; et en s'en allant, elle promit à son père de revenir le lendemain à midi. Rosenthall fit, le soir même, une heureuse découverte. Darmond desiroit jouer aux échecs, et ne trouvoit personne pour faire sa partie. Le comte s'offrit avec empressement, et fut accepté avec reconnoissance. Le jeu fini, les deux prisonniers se questionnèrent mutuellement sur les causes de leur détention, et tous les deux étoient, à cet égard, de la même ignorance. Vous avez des amis, dit le comte, qui sans doute

obtiendront promptement votre liberté. Pour moi, étranger, sans parens et sans connoissances dans ce pays, je ne vois pas trop comment je pourrai sortir d'ici. La justice ne prévient personne; elle est si belle, qu'en effet elle mérite bien qu'on lui fasse des avances; elle veut être demandée, sollicitée..... Eh bien! reprit Darmond, je la demanderai pour vous, et promptement, si, comme j'ai lieu de l'espérer, je recouvre ma liberté sous peu de jours. Ah! monsieur, s'écria Rosenthall, que je serois heureux de vous avoir une obligation!.....

Léontine revint le lendemain, elle trouva son père et le comte, déja intimement liés, car en prison, les liaisons se forment aussi promptement qu'en voyage et aux eaux. Léontine apportoit de bonnes nouvelles; on lui avoit promis que son père seroit mis en liberté sous quinze jours, on reconnoissoit sa parfaite innocence; mais on sait que dans les temps de révolution, il ne faut pas se presser de réparer une injustice. On causa gaîment, Léontine fut charmante; elle avoit

un sourire enchanteur, et ce sourire disoit tant de choses! Rosenthall y trouvoit de si douces réponses! cette matinée acheva de lui tourner la tête.

Léontine resta jusqu'à six heures du soir, et en s'en allant, elle dit tout haut à son père : Si Melcy arrive de bonne heure, je reviendrai demain avec lui. Après le départ de Léontine, Rosenthall proposa à Darmond une partie d'échecs; et tandis qu'il arrangeoit les pièces : « Savez-vous, dit Darmond, quel est ce *Melcy* dont parle ma fille ! c'est mon gendre futur..... — Votre gendre, reprit Rosenthall avec une extrême émotion !... — Oui, un jeune homme charmant, notre parent; il est le neveu de mon cousin-germain, mon ancien compagnon de collége, mon ami intime, qui a fait une grande fortune dans nos îles : en repassant la mer pour revenir en France, il a été pris par les Anglois; cependant nous espérons qu'il recouvrera bientôt sa liberté, et nous n'attendons que son retour pour célébrer le mariage...... Mais jouez donc, continua Darmond..... ». Le

pauvre Rosenthall soupira, et poussant tristement un pion : Ce mariage, dit-il, n'est pas seulement de convenance, il est sans doute aussi d'inclination ?.... — Assurément, ils s'aiment tous les deux passionnément. Melcy est le plus aimable jeune homme !... Mais ne voyez-vous pas le coup qui vous menace ?..... vous y attendiez-vous ? — Hélas ! non. — Vous perdez votre dame. — Oui.... je perds tout....—Vous jouez si bien ! comment avez-vous pu faire une telle faute ? —Ils s'aiment donc depuis long-temps ?—Depuis l'enfance, et cet amour est accompagné d'une amitié si tendre, d'une confiance si intime !...Vous venez de faire là un mauvais coup, échec au roi.—Et... ce mariage, dites-vous, se fera ?...—Certainement, au plus tard dans deux mois !.... — Dans deux mois.... — Echec et mat....

Rosenthall ne demanda point de revanche, il se plaignit d'un violent mal de tête ; et, se retirant dans un coin de la chambre, il garda tout le reste du jour le plus profond silence. Il étoit égas lement surpris, affligé et piqué, surtout

quand il se rappeloit les sourires de Léontine. Peut-on sourire ainsi, se disoit-il, à celui qu'on n'aime pas, et quand on en aime un autre! Quoi! cette expression si tendre, et qui paroît si naïve, n'est qu'une mine, ou pour mieux dire, un piège! quelle coquetterie, quelle fausseté!..Voilà les Françoises!.... Ah! pourquoi faut-il que tant de graces soient réunies à tant d'artifices!....

Rosenthall se coucha de très-bonne heure, afin de se débarrasser de toute conversation, et ne pouvant dormir, il se leva avec le jour. Cependant il se promit de dissimuler son chagrin, et d'employer toute sa raison à se guérir d'un sentiment sans espérance, et son dépit même lui persuada qu'il ne lui seroit pas difficile de surmonter un penchant si nouveau. Il prit la résolution de montrer à Léontine beaucoup d'insouciance et de légèreté; il ne s'avouoit pas qu'il avoit envie de l'étonner et de la piquer; mais il trouvoit, dans ce projet, la seule consolation qu'il pût recevoir.

A dix heures du matin on vint annon-

cer Melcy, qui parut un instant après. C'étoit, en effet, un jeune homme de la figure la plus agréable, et dont les manières étoient remplies de graces et de douceur. Après avoir causé un quart-d'heure avec Darmond, il s'avança vers Rosenthall qui reçut, avec autant de sécheresse que d'embarras, le compliment qu'il lui adressa. Léontine survint, Rosenthall affecta un air très-dégagé; et s'asseyant auprès d'elle, il saisit un moment où tout le monde parloit à-la-fois pour la féliciter sur son prochain mariage; Léontine le déconcerta en répondant avec simplicité et sentiment pour Melcy, dont elle fit en peu de mots un éloge touchant. Comme Léontine et Melcy devoient aller faire plusieurs courses utiles à Darmond, leur visite fut courte, ils sortirent ensemble. Léontine, le soir, revint seule, et elle apprit à Rosenthall que Melcy, qui avoit plusieurs amis puissans, feroit aussi des démarches pour lui; Rosenthall remercia froidement, et avec un tel embarras, qu'il ne put achever son compliment; Léontine, qui avoit les yeux

fixés sur lui, sourit; et il y avoit dans ce sourire tant de douceur et de sentiment, que Rosenthall fut au moment de le lui reprocher comme une perfidie; pouvant à peine se contenir, il s'éloigna brusquement. Les jours suivans, Léontine et Melcy revinrent régulièrement, et témoignèrent, à l'envi l'un de l'autre, le plus vif intérêt à Rosenthall; Melcy, surtout, paroissant vouloir se lier intimement avec lui, s'occupoit tellement de ses affaires, que Rosenthall, malgré toute son humeur, ne pouvoit se dispenser de lui montrer beaucoup de reconnoissance. Enfin, au bout de trois semaines, Melcy, un matin, vint annoncer aux deux prisonniers qu'ils étoient libres; il embrassa le comte et le félicita avec une grace et une sensibilité qui touchèrent vivement Rosenthall. Je pars pour la campagne, lui dit Darmond; il faut, mon cher comte, que vous y veniez avec nous; Melcy joignit ses instances à celles de Darmond, et Rosenthall se laissa entraîner et les suivit. Au bas de l'escalier on trouva Léontine qui, transportée

de joie, se jeta en pleurant au cou de son père ; ensuite se retournant vers Rosenthall et Melcy, elle leur dit, à l'un et à l'autre, les choses les plus aimables, et avec le ton de la sensibilité la plus vraie. On quitta la prison, on monta en voiture, et l'on partit pour Franconville. Après avoir fait cinq lieues, on arriva dans un château charmant, situé dans la vallée de Montmorency, et qui appartenoit à Darmond.

Plus Rosenthall observoit Léontine et Melcy, plus il se confirmoit dans l'idée qu'ils s'adoroient. Melcy, qui lui montroit un extrême amitié, lui parloit sans cesse de Léontine, et toujours avec enthousiasme. Rosenthall n'avoit plus l'ombre de l'espérance ; néanmoins, il ne pouvoit vaincre une passion, d'autant plus vive qu'elle étoit la première de sa vie. D'ailleurs, malgré tout l'attachement de Léontine pour Melcy, il remarquoit, avec autant de trouble que de surprise, que Léontine, froidement polie pour tous les hommes qui venoient chez son père, étoit naturellement d'une

réserve excessive ; et cependant Rosenthall la voyoit pour lui remplie de graces, de charmes et de prévenances; Melcy même n'obtenoit pas d'elle de plus doux sourire et un accueil plus aimable. Quelquefois Rosenthall osoit penser que Léontine, sans se l'avouer, sans peut-être s'en douter, avoit du penchant pour lui ; mais il avoit une grande obligation à Melcy, ce dernier lui témoignoit une confiance et une amitié touchante : Rosenthall eut horreur de l'idée de le supplanter, et il prit la résolution de s'arracher, sans délai, à des dangers qui menaçoient également son repos et sa vertu. Il étoit depuis huit jours à Franconville, lorsqu'il annonça que des affaires l'obligeoient à partir le lendemain. Après avoir déclaré ce dessein à Darmond, qui le combattit vainement, il fut chercher Léontine et Melcy pour leur faire ses adieux. Il les trouva tête-à-tête dans le salon ; mais quelle fut son émotion, lorsqu'à l'annonce de son prochain départ, il vit Léontine pâlir !..... « Quoi ! s'écria Melcy, nous quitter si brusquement ! et

pour quelle raison ? — Il m'est survenu une affaire importante..... — Quelle affaire ? — Ce détail seroit trop long. — Mon cher Rosenthall, j'ai trop d'amitié pour vous, vous m'inspirez trop de confiance, pour n'avoir pas le droit de vous questionner. Ce prompt départ m'inquiète ; que vous est-il donc arrivé ? — Rien de fâcheux ; mais je vous assure, je vous proteste qu'il faut absolument que je parte. — Pourquoi donc ce mystère » ? A ces mots, pour toute réponse, le comte baissa les yeux en soupirant, et Léontine prenant la parole : « Ne voyez-vous pas, Melcy, dit-elle, que tout simplement M. de Rosenthall s'ennuie à la campagne, et qu'il veut aller à Paris ? — Ah ! mademoiselle, reprit vivement Rosenthall, n'ajoutez pas au chagrin trop sensible que j'éprouve.... » Il s'arrêta, croyant qu'il venoit de se trahir ; car ses yeux étoient remplis de pleurs.... Il n'osoit ni les relever, ni parler, ne doutant point que Léontine et Melcy n'eussent enfin pénétré son secret. « Non, non, dit Melcy, on ne

s'ennuie point avec des amis sincères; oui, Rosenthall se plaît avec nous, j'en suis sûr... — J'aimerois à le croire, dit Léontine ». Elle prononça ces paroles avec un son de voix qui retentit jusqu'au fond du cœur de Rosenthall; il mit ses deux mains sur son visage, et il fondit en larmes. Après un moment de silence, Melcy saisissant et serrant affectueusement la main du comte : « Cher Rosenthall, lui dit-il, je vois qu'il s'agit d'un secret qui ne vous regarde pas; car s'il vous étoit personnel, vous nous le confieriez : ainsi, je ne vous presserai plus de vous expliquer; mais accordez-nous encore quinze jours...., — Oh! ne nous refusez pas, ajouta Léontine... — Grand Dieu! s'écria Rosenthall, qui pourroit vous résister» ?... Dans ce moment, Darmond entra; on lui annonça que Rosenthall ne partiroit point; Darmond l'embrassa, et se tournant vers Melcy : « Vous allez, dit-il, aujourd'hui à Paris; il faut que vous y meniez le comte : car jusqu'ici nous n'avons pensé qu'à nous, sans songer qu'il ne connoît de Paris que le

Temple et le Musée, qu'il visita le lendemain de son arrivée. Il n'a vu ni les spectacles, ni les promenades; vous pourrez aujourd'hui le mener à l'Opéra et à Frascati... — Non, non, interompit Rosenthall, laissez-moi passer à Franconville les quinze jours que je vous consacre; souffrez que je n'en perde rien : ils ne s'écouleront que trop vîte!..... » Léontine remercia Rosenthall par le plus tendre regard, et Melcy partit seul.

Plusieurs personnes vinrent de Paris pour dîner. Léontine parut plus gaie qu'à son ordinaire, et plus aimable que jamais pour Rosenthall. En sortant de table, elle fut obligée, par l'ordre de son père, de jouer au wisck, et Rosenthall descendit dans le jardin. En réfléchissant à tout ce qui venoit de lui arriver, il ne put concevoir comment Melcy n'étoit pas éclairé sur le véritable état de son cœur; il sentoit qu'à sa place il éprouveroit la plus violente jalousie : Léontine avoit pâli!... Comment Melcy n'avoit-il pas remarqué son trouble et celui de Rosenthall! comment les dis-

cours, l'embarras et les pleurs de Rosenthall pouvoient-ils laisser le moindre doute sur le secret qu'il avoit refusé de confier? Cependant Melcy n'avoit pas montré la plus légère surprise; son air, son maintien, ses disconrs et sa conduite annonçoient une parfaite sécurité et une ignorance entière des sentimens de Rosenthall; sans doute qu'il comptoit tellement sur le cœur de Léontine, que non-seulement il étoit inaccessible à la jalousie, mais qu'il n'admettoit même pas la possibilité qu'un homme raisonnable pût devenir amoureux d'elle. Léontine paroissoit encore plus inexplicable à Rosenthall; des regards en amour trompent moins que des discours, et s'expliquent aussi clairement, et ceux de Léontine étoient si tendres, si expressifs! elle avoit tant d'esprit et de finesse! elle avoit si bien l'air de comprendre Rosenthall! elle paroissoit d'ailleurs si éloignée de toute espèce de coquetterie! enfin Rosenthall l'avoit vue rougir, pâlir et s'attendrir; mais, d'un autre côté, elle montroit toujours les mêmes sentimens

pour Melcy, le même plaisir à le voir, le même empressement à lui parler en particulier ; elle avoit toujours quelques secrets à lui dire à l'oreille ; sa présence, loin de la gêner jamais, paroissoit lui être agréable dans tous les instans. Absorbé dans ces diverses réflexions, le comte se promenoit à pas lents dans une sombre allée de maronniers, lorsqu'il entendit marcher derrière lui. Il se retourna et tressaillit en apercevant Léontine : elle étoit seule, elle s'avançoit ; il alloit se trouver sans témoins avec elle : quel événement !... un premier tête-à-tête avec l'objet qu'on aime, est une époque dans la vie... Rosenthall étoit bien décidé à se taire ; mais cette idée ne put affoiblir le charme de cet instant de trouble et de bonheur. Léontine s'approcha d'un air timide ; on ne parla d'abord que de choses indifférentes ; ensuite, on garda le silence : car la conversation tombe facilement, quand on veut dissimuler ce qu'on éprouve, et qu'on est trop préoccupé de ses pensées pour trouver autre chose à dire. Au bout de l'allée étoit un

parterre rempli de fleurs qui exhaloient un parfum délicieux ; le jour commençoit à tomber, Léontine s'assit sur un banc, et Rosenthall restant debout, elle le pria d'aller cueillir une tubéreuse ; il obéit, et revint s'asseoir auprès d'elle. Après avoir vanté la douce odeur de la tubéreuse, on retomba dans un profond silence. Enfin, Léontine reprenant la parole : « Vous êtes bien rêveur », dit-elle. Cette remarque assez simple et très-juste, fit frissonner Rosenthall : « Moi, *rêver* près de vous ! reprit-il d'une voix tremblante. — Et pourquoi pas ? — Ah ! je n'oserois.... — Je ne m'en fâcherois point. — Je le crois.... l'indifférence ne se blesse, ne se formalise de rien. — L'indifférence ! quel est ce langage dont l'amitié pourroit s'offenser ? Mais avouez la vérité : vous vous repentez d'avoir cédé à nos instances ; l'idée de passer encore qniuze jours ici vous effraie. . . . — Elle doit en effet, m'*effrayer*... oui, voilà le mot que je n'eusse osé dire, c'est vous qui l'avez prononcé. — Ainsi donc, vous convenez franchement que vous brûlez

de nous quitter » ? Rosenthall vit dans cette réponse une mauvaise foi qui lui déplut, et regardant fixement Léontine : « Le croyez-vous ? dit-il d'un ton un peu sévère.—Oh non ! reprit vivement Léontine, et si je le pensois, je chercherois à me tromper moi-même sur une si triste vérité. — Grand Dieu » ! s'écria Rosenthall avec transport. Il s'arrêta, saisit une des mains de Léontine, la serra fortement dans les siennes, et se levant brusquement, il s'arracha d'auprès d'elle et disparut. Il fut rêver en liberté à l'autre extrémité du parc. Il ne pouvoit plus douter des sentimens de Léontine ; il étoit même clair qu'elle vouloit les lui faire connoître : mais quels étoient ses projets et son espoir ? Tout se préparoit pour son mariage avec Melcy ; les dernières lettres d'Angleterre annonçoient que l'oncle de Melcy seroit en France sous un mois, et la noce devoit se faire le lendemain de son arrivée. Cependant Léontine étoit calme, satisfaite et gaie, elle présidoit elle-même aux apprêts de son hymen : Rosenthall l'avoit entendue,

la veille, commander sa robe et sa parure de noce. Comment concevoir une telle conduite, d'une personne remplie de délicatesse, de sensibilité, et qui montroit d'ailleurs des principes si sévères et si purs? Rosenthall se perdoit dans ces réflexions; mais la certitude d'être aimé lui fournissoit un sujet de rêverie bien plus intéressant: Non, se disoit-il, je ne manquerai point aux devoirs sacrés de la reconnoissance et de l'hospitalité. Léontine, qui ne peut que soupçonner mes sentimens, n'en recevra jamais l'aveu; je partirai sans avoir goûté la consolation de lui ouvrir mon cœur: Mais que dis-je? n'a-t-elle pas lu dans ce triste cœur? ne serai-je pas récompensé de mon silence par son estime? Elle m'aime: ne se dira-t-elle pas tout ce que je suis forcé de taire?... Elle m'aime! je suis aimé de Léontine! je puis gémir de mon sort, mais je dois du moins m'en enorgueillir....

Rosenthall étoit encore dans le parc à dix heures, quand on vint l'avertir que l'on servoit le souper.

Il revit Léontine avec une vive émotion qui s'accrut encore, en remarquant qu'elle s'étoit parée de la tubéreuse qu'elle tenoit de sa main. A table, Léontine le fit placer à côté d'elle, et pendant tout le souper, elle ne fut occupée que de lui. Darmond, qui se trouvoit en tiers avec eux, n'aperçut rien d'extraordinaire dans leur maintien et dans leurs discours. Avec de l'esprit et le caractère le plus loyal, Darmond étoit un de ces hommes qui n'ont jamais appliqué qu'aux affaires la faculté de réfléchir et d'observer, et qui, d'ailleurs, spectateurs distraits et nonchalans au milieu de la société, n'y voient bonnement que ce qu'on y veut montrer, n'y comprennent que ce qui s'y dit clairement et sans voile ; manière d'être qui ressemble un peu à l'imbécillité, mais qui, lorsqu'elle est réunie à quelque sorte de mérite, est plus utile que la finesse et la pénétration qui font tant d'ennemis : tout le monde aime ces gens-là, ils sont si peu gênans ! on peut impunément tromper, intriguer en leur présence ; fussent-ils durs et

vicieux, on feroit encore l'éloge de leur *parfaite bonté:* mais les gens qui savent entendre et voir, sont bien *dangereux* et bien *méchans.*

Après le souper, Rosenthall perdit de suite, contre Darmond, trois parties d'échecs: ce qui fit dire à Darmond, qu'il avoit un jeu singulièrement inégal; car il l'avoit vu jouer souvent, ajouta-t-il, d'une manière supérieure.

Le lendemain, Léontine, au déjeûner, portoit encore la tubéreuse qui, cependant, étoit un peu fanée. Melcy revint de Paris, et, suivant l'usage, il présenta à sa future épouse, un superbe bouquet. Léontine reçut cet hommage avec sa grace accoutumée, et après avoir loué la beauté des fleurs: « Je ne suis pas assez parée aujourd'hui, dit-elle, pour mettre ce charmant bouquet, il ornera mon cabinet, et j'en jouirai plus long-temps. — Du moins, reprit Melcy, permettez que j'en détache cette branche de tubéreuse, pour remplacer celle que vous portez, qui est beaucoup moins fraîche. — Non, non, s'écria Léontine

en rougissant, cette tubéreuse a toujours un parfum si doux !.. je veux la garder ». En disant ces mots, elle sonna, et fit porter le bouquet dans son cabinet.

Pendant cet entretien, Rosenthall, aussi troublé qu'attendri, respiroit à peine ; mais ensuite, il éprouva une émotion bien différente, lorsqu'un momoment après il vit Léontine se lever, conduire Melcy dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, s'entretenir tout bas avec lui, pendant plus d'une demi-heure, avec l'air le plus tendre et le plus attentif; à la fin, Rosenthall, impatienté, sortit précipitamment de la chambre; il descendit dans le jardin, et au bout d'une heure, Melcy fut l'y trouver. Rosenthall n'avoit nulle envie de causer avec lui; mais Melcy, plus communicatif et plus affectueux que jamais, se mit à lui parler de sa tendresse pour Léontine, de son bonheur, de l'attachement de Léontine pour lui, de la confiance intime et parfaite qu'elle lui témoignoit; il termina ces longs détails par l'éloge de l'esprit supérieur et du caractère angélique de

Léontine. Tandis que Melcy parloit avec autant de volubilité que de feu, Rosenthall changea plus d'une fois de visage, il garda un morne silence; Melcy ne parut remarquer ni son embarras, ni sa souffrance. Rosenthall aperçut heureusement Darmond au bout du parterre; il se hâta de l'aller rejoindre, afin de se délivrer d'une conversation qu'il n'étoit plus en son pouvoir de supporter. Rosenthall bouda pendant cinq ou six jours, et Léontine, sans avoir l'air de s'en apercevoir, n'en fut que plus aimable pour lui. Cependant, elle l'arrachoit souvent à ses réflexions, par des mots charmans, par des traits naïfs d'une sensibilité touchante; mais bientôt, sa conduite et son intimité avec Melcy ranimoient le dépit de Rosenthall, et lui rendoient tout son chagrin. Darmond et sa fille furent invités à un bal champêtre à Taverny, que donnoit un de leurs voisins; Rosenthall qui en fut prié aussi, déclara qu'il n'iroit point. Le jour où l'on devoit y aller, Melcy ne dîna point à Franconville; en sortant de table, Darmond passa dans

son cabinet pour répondre à un billet qu'il venoit de recevoir, et Rosenthall se trouva seul dans le salon avec Léontine. Son premier mouvement fut de fuir; Léontine l'appela, il revint, et, d'un air glacial, il lui demanda *quel ordre elle avoit à lui donner?* Plusieurs, répondit en riant Léontine, et, premièrement, celui de vous asseoir là, et elle montroit un fauteuil à côté d'elle. Rosenthall s'assit. « Vous viendrez à Taverny? lui dit-elle. — Non, mademoiselle. — Bon, ce refus est une plaisanterie? — Je suis, en effet, si *plaisant!* J'ai une telle gaîté, et tant de sujets d'en avoir! — Mais vous m'aviez dit que vous aimiez la danse? — Ce goût m'a passé. Je hais les bals, les fêtes, la société. — C'est dommage. Cependant vous viendrez à Taverny. — Juste ciel! s'écria Rosenthall avec véhémence, pouvez-vous me proposer une partie de bal, quand je pars dans cinq à six jours, quand je pars pour jamais!..... En disant ces mots, il se lève impétueusement pour sortir; il s'élance vers la porte. Rosenthall!.... dit Léontine d'une

voix douce et pénétrante. Ce seul mot eut un effet magique; jamais Léontine ne l'avoit prononcé sans y joindre la froide épithète de *Monsieur*. Ce ton de sentiment et de familiarité, toucha, enivra Rosenthall; il s'arrêta, avec un tel battement de cœur, qu'il fut obligé de s'appuyer contre une table....... *Rosenthall!*... répéta Léontine avec un accent plaintif; Rosenthall, éperdu, courut se précipiter à ses pieds. Léontine, à son tour, devint tremblante, et une sorte d'effroi se peignit dans ses yeux.... Que signifie ceci? dit-elle. — N'est-ce pas ainsi, répondit Rosenthall, que l'on doit recevoir vos ordres? En prononçant ces paroles avec un trouble inexprimable, il se relève, et tombe sur une chaise. Il y eut un moment de silence. Eh bien! reprit Léontine, n'avez-vous rien à me dire? A cette question pressante et dangereuse, Rosenthall réfléchit un moment. Ensuite, poussant un profond soupir: Si vous desirez, dit-il, savoir tout ce que je pense, tout ce que je sens, chargez celui qui possède votre confiance de m'in-

terroger; je lui répondrai sans déguisement : mais ce n'est qu'à Melcy que je puis déclarer ce que j'éprouve, ou ce n'est qu'en sa présence que je puis satisfaire votre curiosité. Pour toute réponse, Léontine tendit une main à Rosenthall, qui pressa cette main contre son cœur, en la regardant avec étonnement. La physionomie de Léontine avoit la plus douce expression d'amour, de reconnoissance, et en même-temps de sérénité... Quel être inconcevable vous êtes! dit-il. — Eh bien! reprit Léontine avec un sourire enchanteur, vous viendrez à Taverny? — Grand Dieu! s'écria Rosenthall, faut-il vous répéter que je pars dans cinq jours? et ne croyez pas que mon projet soit de m'arrêter à Paris. Non, je n'y passerai même pas; j'irai directement en Allemagne : je ne veux emporter de la France qu'*un seul souvenir*. Eh! que m'importent tous les autres!..... — Vous ne partirez point dans cinq jours; vous m'accorderez tout le temps que je vous demanderai. — Qui, moi! j'attendrois ici le retour de l'oncle

de Melcy?.... — Oui, je l'exige. — Plutôt mourir. — Rosenthall, je le veux : j'ai le droit de vous parler ainsi... — Comment? — Par le pouvoir suprême d'un sentiment aussi vrai qu'il est pur.... — Et cependant, grand Dieu !.... — J'entends mon père; répondez-moi, m'obéirez-vous? — Ah! s'écria Rosenthall, vous me bouleversez, vous me percez le cœur; mais disposez de moi. A ces mots, deux larmes s'échappèrent des beaux yeux de Léontine. Vous savez aimer, dit-elle. En prononçant ces paroles, elle se hâta d'essuyer ses yeux; elle reprit un visage serein : Darmond entroit dans le salon : Mon père, dit gaîment Léontine, M. de Rosenthall s'est ravisé; il viendra à Taverny. — Ah! c'est charmant, répondit Darmond, et j'espère aussi qu'il ne quittera pas Franconville avant ton mariage... Oh! non, mon père, reprit Léontine, il vient de me le promettre. Ces mots firent tressaillir Rosenthall : heureusement que dans ce moment on vint avertir que les chevaux étoient mis. Léontine se leva, prit le bras de son

père, donna l'autre à Rosenthall, et l'on partit. Rosenthall éperdu, plus dérouté que jamais, et se trouvant en voiture à côté de Léontine, ne put articuler que des monosyllabes durant toute la route. On trouva Melcy à Taverny, et Léontine l'aborda avec son amabilité ordinaire, sans que Rosenthall pût démêler en elle la plus légère nuance de contrainte ou d'embarras. Le bal commença; Léontine dansoit dans la perfection; Rosenthall ne l'avoit jamais vue danser: mais elle s'étoit engagée avec Melcy, elle sembloit ne voir que lui; et Rosenthall entendoit répéter dans toute la salle: *Quel couple charmant! ils sont bien faits l'un pour l'autre!*...... Après cette première contre-danse, quelqu'un vint prier Léontine; elle refusa, en disant: *Je suis engagée avec M. de Rosenthall.* Cela n'étoit pas vrai; mais Rosenthall ne put se dispenser d'accepter la main qu'elle lui tendoit. Il dansoit bien aussi; et, malgré son dépit, il dansa de son mieux. Aussitôt que l'anglaise fut finie, Rosenthall s'échappa de la salle du bal,

descendit dans le jardin, et s'enfonçant sous un épais ombrage, il s'assit sur un siége de gazon adossé à une charmille. Après avoir passé plus d'une heure, absorbé dans la plus profonde rêverie, il entendit du bruit de l'autre côté de la charmille : quel fut son trouble en reconnoissant le son de voix de Léontine et celui de Melcy ? Tous les deux rioient aux éclats, et Rosenthall entendit distinctement prononcer son nom... Tremblant de surprise et d'inquiétude, il prête l'oreille, et il entend Léontine dire : *Pauvre Rosenthall!*... Melcy fit un long éclat de rire ; ensuite, continuant de marcher avec Léontine, il s'éloigna, et Rosenthall n'entendit plus rien. Il resta immobile à sa place, pétrifié d'étonnement, et suffoqué par la colère. Quoi donc, s'écria-t-il, je ne suis pour eux qu'un objet de dérision !.... Cette femme que j'adorois, malgré l'extravagance de sa conduite, cette femme qui subjuguoit mon cœur et mon admiration, malgré la duplicité qui devoit me la faire mépriser ; Léontine enfin n'est qu'un monstre

de fausseté, sa noirceur est égale à sa monstrueuse coquetterie !...... Il est clair qu'elle se moque, avec mon rival, des sentimens qu'elle m'inspire ; il est clair qu'elle se fait un jeu de me tourner la tête, qu'elle n'a voulu me séduire que pour me sacrifier, et que son amant n'est qu'un fat insolent qui, sous le masque de l'amitié, se fait un amusement de mon trouble, de mes peines, de ma crédulité !... et je croyois lui devoir de la reconnoissance, j'étois touché des perfides démonstrations de sa fausse amitié ; me croyant aimé, je m'étois imposé la loi rigoureuse de me taire : je voulois partir, et lorsqu'il me retenoit, vingt fois j'ai été tenté de lui confier à lui-même mes sentimens secrets ! Voilà le prix de tant de droiture, de candeur, et d'une conduite si pure !.... Oui, je vais m'arracher de ce séjour détesté ; mais je ne partirai pas sans vengeance, l'odieux Melcy me rendra raison de son insolence !.... Après tout, c'est un bonheur pour moi de pouvoir le haïr et le mépriser. Mais Léontine !...... Grand Dieu ! puis-je le

croire !... Cependant ce n'étoit point une illusion, je l'ai vue pâlir, j'ai vu couler ses larmes, j'ai lu dans ses yeux le sentiment que j'éprouve...... Je l'ai vu !.... Seroit-ce donc Melcy qu'elle abuse ! auroit-elle un projet qui la porte à cet artifice !...... Elle trompe l'un de nous deux... Hélas ! si elle ne mérite point ma haine, elle n'en est pas plus digne de mon estime. Cette dernière réflexion déchira le cœur du malheureux Rosenthall, ses pleurs inondoient son visage ; tout-à-coup il entendit un bruit extraordinaire dans le château, il n'en étoit qu'à cent pas, il leva les yeux, et il vit un mouvement qui annonçoit quelqu'événement ; on couroit, on jetoit les portes avec fracas, on appeloit les domestiques, et les instrumens ne jouoient plus... Le comte inquiet se leva précipitamment, et courut au château. Il arrive, il rentre dans le salon ; quel objet frappe ses regards !.... Il voit, sur un canapé, Léontine évanouie dans les bras de son père.... Elle avoit un bras ensanglanté.... Pénétré, hors de lui, le comte interroge ;

on lui apprend qu'une girandole de bronze s'étant détachée du lambris, est tombée sur l'épaule gauche de Léontine, et qu'on croit qu'elle a le bras cassé. L'accident venoit d'arriver dans l'instant. La maîtresse de la maison à genoux devant Léontine, s'occupoit à couper avec des ciseaux la manche de sa robe. En faisant cette opération, elle découvrit le bras à nu, et l'on vit alors au-dessus du coude un ruban bleu autour du bras, formant une espèce de bracelet; on le dénoua, et on le jeta négligemment sur une petite table qui se trouvoit derrière le canapé. Le bras de Léontine étoit meurtri depuis l'épaule jusqu'au coude, et profondément entamé en plusieurs endroits; la douleur qu'on lui fit éprouver en le touchant, lui rendit l'usage de ses sens; elle r'ouvrit les yeux; ses premières paroles furent pour son père; ensuite ses regards errans parurent chercher quelqu'un dans la chambre, et se fixèrent avec la plus tendre expression sur Rosenthall baigné de larmes; un instant après, elle demanda Melcy; on

répondit qu'il étoit allé chercher un chirurgien qui demeuroit à un quart de lieue de Taverny. Toute la société de danseurs, consternée de cet événement, étoit restée dans une galerie voisine ; Léontine n'étoit entourée que de quatre ou cinq personnes. Elle fit signe au comte de s'approcher plus près d'elle ; il étoit dans un tel état, qu'à l'exception de Darmond, tout le monde fut éclairé sur ses sentimens pour Léontine. Enfin Melcy revint avec un chirurgien qui, après avoir examiné le bras de Léontine, déclara qu'il n'y avoit rien de cassé : à cette heureuse annonce, Melcy embrassa avec transport Rosenthall, qui serra son rival dans ses bras, sans se rappeler en ce moment son ressentiment et sa colère. Cependant tandis qu'on pansoit le bras de la malade, Rosenthall, rassuré sur son état, se ressouvint du mystérieux bracelet de ruban bleu ; et poussé par la plus vive curiosité, il s'en saisit et le mit dans sa poche, sans que personne s'aperçût de ce larcin. La maîtresse de la maison qui l'avoit dénoué, étoit trop

occupée à faire les honneurs de la chambre, pour se rappeler une chose aussi frivole ; ainsi le vol de Rosenthall ne fut ni remarqué, ni réclamé.

On partit de Taverny : en arrivant à Franconville, Léontine se mit au lit, et Rosenthall fut s'enfermer dans sa chambre, afin de s'y recueillir sans distraction, et surtout dans l'intention d'examiner scrupuleusement le bracelet de ruban bleu. Cet inquiétant bracelet n'étoit autre chose qu'un petit sachet parfumé, de satin bleu, cousu avec soin, auquel étoient attachés deux rubans ; mais Léontine avoit porté ce bracelet caché sous la manche de sa robe, c'étoit sans nul doute un gage précieux de sentiment. Par son peu d'épaisseur et par sa souplesse, Rosenthall jugea qu'il ne pouvoit renfermer que des cheveux; mais Léontine portoit depuis long-temps, sans aucun mystère, un anneau, des cheveux de Melcy !.... D'ailleurs, le bracelet paroissoit être neuf, que pouvoit-il contenir ? Rosenthall, pour éclaircir des doutes insupportables, et pour fixer une

espérance vague, fut bien tenté de le découdre; cependant il sut vaincre son ardente curiosité. Il pensa, avec raison, que Léontine réclameroit son bracelet, et que ne le trouvant point, elle soupçonneroit aisément la vérité; cette réflexion fortifiant sa vertu, le détermina à prendre le parti le plus généreux, celui de restituer le bracelet, et par conséquent de le conserver parfaitement intact. Il l'enveloppa dans du papier et le remit en soupirant dans sa poche. Il se coucha de bonne heure, dormit peu, et se leva avec le jour naissant. Personne n'étant éveillé dans le château, il en sortit pour aller se promener dans les champs; à cinq cents pas du village qu'il traversa, se trouvoit une colline parsemée d'arbres, qui dominoit une petite maison isolée; le soleil commençoit à dorer la cîme des arbres, et l'on sait comme les voyageurs, jeunes et vieux de ce siècle, sont passionnés pour le lever du soleil, *contemplé du haut d'une montagne*. Rosenthall, de plus, étoit inquiet, amoureux et jaloux; la matinée étoit superbe;

quelle belle occasion d'enrichir son journal d'une description poétique et d'une intéressante peinture de *sensations !*.... Rosenthall se saisit de ses tablettes, et gravit la colline ; parvenu au sommet, il fut assez heureux pour trouver un tronc d'arbre desséché à côté d'un cyprès; alors il se mit à écrire ses pensées.... ou celles des autres; mais enfin, il est certain qu'il étoit dans le plus beau moment d'extase et d'enthousiasme, lorsqu'un objet très-inattendu vint s'emparer de toute son attention. En jetant machinalement les yeux sur la petite maison isolée, il en vit sortir mademoiselle Victorine, la femme-de-chambre de Léontine ; il étoit placé de manière à n'en pouvoir être aperçu, et Victorine, jeune et leste, disparut comme un éclair, en reprenant le chemin de la maison de Darmond.... La femme-de-chambre, favorite de Léontine, sortant furtivement à cinq heures du matin d'une maison étrangère...Il n'en falloit pas tant pour émouvoir le jaloux Rosenthall, d'autant plus que j'ai oublié de dire qu'il étoit excessivement curieux.

Il descendit précipitamment la colline, dans l'intention de courir après Victorine et de la questionner vivement; il l'aperçut de loin, redoubla de vîtesse, il étoit près de l'atteindre, lorsqu'il remarqua sur sa trace un papier blanc; il s'approche, s'arrête, ramasse le papier, une belle boucle de cheveux blonds y étoit attachée; Rosenthall retourne le papier, et lit ces mots: *A Léontine, la bien-aimée de mon cœur...* Grand Dieu, s'écria Rosenthall, et Melcy a des cheveux noirs!... et ces cheveux sont d'un autre!... Il n'en put dire davantage, la rage le suffoquoit. Il s'appuya contre un arbre et y resta cloué plus de dix minutes; ensuite, sortant de cet état de stupeur, il faut le connoître, dit-il, ce nouveau rival, ce rival préféré!.... En disant ces paroles, il retourna sur ses pas et fut droit à la maison que Victorine venoit de quitter. Quand il en fut près, il vit qu'un grand écriteau collé sur la porte annonçoit que la maison étoit à louer. Il pensa que l'amant inconnu avoit profité de cette circonstance pour se cacher dans cette mai-

son, la seule de Franconville qui ne fût pas habitée, et qu'on laissoit l'écriteau pour mieux déguiser l'intrigue. Rosenthall voit un cordon de sonnette, il sonne; une vieille femme survint, qui se contentant d'entr'ouvrir la porte, et d'avancer un peu la tête, demande ce qu'on veut : louer cette maison, répond Rosenthall. — Si vous avez lu l'écriteau, vous avez vu qu'il faut s'adresser à Paris, rue du Bouloi. A ces mots, la vieille referma brusquement la porte; et Rosenthall eut beau sonner encore, frapper à coups redoublés, on ne répondit plus. Rosenthall, furieux, fut contraint de s'éloigner. En rentrant au château, il rencontra Victorine qui en sortoit : elle avoit l'air triste, et paroissoit chercher quelque chose; il se douta bien du sujet de son inquiétude; il auroit essayé de la faire parler, si Darmond qui survint ne se fût pas emparé de lui, pour lui conter la plus ennuyeuse affaire et la plus embrouillée, tout en se promenant dans le jardin. Darmond s'exprimoit posément et pesamment, son récit dura plus d'une heure. Rosenthall,

enfin, s'en croyoit quitte en le voyant reprendre le chemin de la maison, mais Darmond lui dit : Comme je vois, par l'attention avec laquelle vous m'avez écouté, que cette affaire vous intéresse, venez dans mon cabinet, je vais vous lire un mémoire que j'ai fait là-dessus, et qui vous l'expliquera à fond. Le pauvre Rosenthall fut obligé de suivre Darmond, et, plongé dans la consternation la plus profonde, il entendit la lecture du mémoire, et ne recouvra sa liberté qu'à neuf heures. En descendant l'escalier, il rencontra Victorine, qui lui dit d'un air mystérieux, que Léontine qui venoit de se lever, souffroit peu de son bras, et qu'elle desiroit l'entretenir un moment dans le parterre. Rosenthall, fort troublé, y fut sur-le-champ. Aussitôt que Léontine l'aperçut, elle s'avança vers lui d'un air agité, en disant : J'ai perdu à Taverny un bracelet qui m'est précieux, je ne me le suis rappelé qu'en me couchant, j'ai envoyé le demander chez madame de ***, qui m'a écrit quelle l'avoit cherché vainement; ne l'auriez-vous point? — Oui,

mademoiselle, répondit Rosenthall, d'un ton froid et sévère, calmez-vous, le voici. A ces mots, la physionomie de Léontine devint rayonnante de joie. Elle prit le bracelet, et après l'avoir regardé, elle le rendit à Rosenthall : Gardez-le, lui dit-elle, n'y touchez point, et sous peu de jours je l'ouvrirai en votre présence, vous verrez alors ce qu'il contient. Rosenthall, étonné, hésitoit à le reprendre, mais Léontine l'exigea, il obéit. J'ai encore, reprit-il, une restitution à vous faire, il prononça ces mots avec le sourire le plus amer. — Comment ? dit Léontine. — J'ai trouvé sur le grand chemin, répliqua-t-il, cette boucle de *cheveux blonds*, avec cette inscription : lisez, mademoiselle... Rosenthall articula ces derniers mots d'une voix terrible et menaçante... Léontine jeta les yeux sur le papier, elle devint pâle et tremblante. Sa surprise égaloit son trouble, car Victorine n'avoit encore osé lui avouer son étourderie. Rosenthall, effrayé de l'état où il voyoit Léontine, se hâta de l'assurer qu'il garderoit sur cette aventure un secret inviolable.

Léontine, toujours pâle et chancelante, étoit prête à s'évanouir ; Rosenthall la retint dans ses bras, et la pressant contre son sein : Oh ! pourquoi cet effroi, s'écria-t-il, quels que soient mes sentimens, devez-vous me redouter ?..... En disant ces paroles, il la posa sur un siége de gazon. Léontine fut un moment sans parler, ensuite elle prit la boucle de cheveux et le papier, lut encore ce qu'on y avoit tracé, et regardant fixement Rosenthall avec des yeux remplis de larmes : le croyez-vous, Rosenthall ? demanda-t-elle. O puissance d'un regard!... qui sait aimer, la connoît ! qui sait aimer, comprendra que Rosenthall, malgré sa fureur et sa jalousie, malgré l'évidence, retomba dans le doute, et qu'il s'écria : Je méprise tous ces gages mystérieux, ils sont trompeurs, puisqu'ils vous accusent ; oui, Léontine, je ne veux croire que vous !... Il tenoit la main de Léontine, il sentit serrer la sienne, il vit couler les plus douces larmes... Dans cet instant, on aperçut de loin Melcy, Léontine rougit, et mit promptement

dans sa poche la boucle de cheveux et le papier. Rosenthall se leva et s'éloigna. Dès qu'il ne vit plus Léontine, il reprit tous ses soupçons, et bientôt la conviction que Léontine entretenoit une intrigue criminelle; car comment interpréter autrement son saisissement, son effroi mortel, son silence? Ne se seroit-elle pas justifiée si elle l'avoit pu? ses larmes et sa confusion n'avoient-elles pas été l'aveu le plus complet de son égarement? mais, d'un autre côté, *ce regard*, cette question touchante, faite d'un ton si naïf: *Le croyez-vous?*.... Que penser? Rosenthall se perdoit, s'abîmoit dans ces diverses réflexions, lorsqu'on vint le chercher pour le déjeuner. Il trouva Léontine rêveuse et préoccupée. Melcy annonça qu'il alloit à Paris, qu'il ne reviendroit que le lendemain, et il partit en effet. Léontine parut extrêmement agitée, elle se retira dans sa chambre. Il vint ce jour-là beaucoup de monde à dîner. Léontine reparut dans le salon, mais à chaque minute elle en sortoit, elle appeloit Victorine, rentroit dans sa chambre, et ne

reparoissoit qu'avec un visage triste et abattu. Elle se plaignit beaucoup de son bras, mais Rosenthall l'observoit trop bien pour prendre le change; il vit clairement qu'elle étoit profondément affectée par une cause morale; il résolut d'épier toutes ses démarches, et le soir, il découvrit par son valet-de-chambre, que Victorine sortoit continuellement du château, qu'elle revenoit très-essoufflée, parloit à sa maîtresse, et puis ressortoit encore. La journée s'étoit passée de la sorte. Rosenthall fit suivre Victorine, et il acquit la certitude qu'elle n'alloit qu'à la petite maison isolée. Voulant absolument percer ce mystère, Rosenthall redoubla de vigilance. Tout le monde s'en alla à huit heures du soir. Il remarqua que Léontine, plus agitée que jamais, tâcha de l'engager à se coucher de bonne heure, en lui proposant, ainsi qu'à son père, une partie de promenade pour le lendemain de grand matin. Darmond se couchoit tous les jours à 11 heures. Léontine, pour hâter ce moment, se retira à dix. Rosenthall, persuadé que Léontine

avoit l'intention de recevoir une visite secrète, ou d'en aller faire une, ne se coucha point. Il fut dans la cour sur laquelle donnoient les fenêtres de Léontine; il étoit enveloppé dans un grand manteau, il avoit son épée sous son bras; il s'assit sur un banc de pierre en face des fenêtres. La nuit étoit excessivement obscure. Il vit de la lumière chez Léontine jusqu'à onze heures et demie, ensuite la lumière disparut. Il resta encore plus d'un quart-d'heure, et ne voyant aucun mouvement, il se leva pour s'en aller, mais il entendit ouvrir une porte dans la maison, il s'arrêta, et bientôt il vit entrer dans la cour deux figures portant une lanterne sourde. Ne doutant plus que Léontine et Victorine n'allassent à la maison de la colline, il résolut de les devancer. Il s'échappa doucement de la cour, gagna le jardin, ouvrit une petite porte dont il avoit la clef, et qui donnoit sur la campagne, et il se rendit avec toute la vîtesse possible, à la petite maison: deux colonnes rustiques en formoient de chaque côté la façade; il se cacha der-

rière ces colonnes, et au bout d'un demi-quart-d'heure il vit arriver la lanterne sourde... A dix pas de la maison on s'arrêta, et il entendit ces mots : *A présent, donne-moi la lanterne, va-t-en, et reviens me chercher dans deux heures...* Victorine s'en alla... Léontine s'approche ; elle tire de sa poche une clef, elle ouvre la porte, elle entre ; Rosenthall se glisse derrière elle, et voyant Léontine troublée faire quelques pas sans refermer la porte, il entre avec elle ;.... il étoit dans une espèce de corridor ; en tâtonnant à main droite, il trouve un enfoncement formé par une porte, il s'y cache et s'y tient immobile. Cependant Léontine appeloit *Marianne*, et Marianne arrive et ferme la porte d'entrée. Léontine fit tout bas quelques questions que Rosenthall ne put entendre ; tout-à-coup Léontine s'écrie : *Ah! le voilà!...* Et la surprise de Rosenthall fut extrême, en reconnoissant la voix de Melcy, qui disoit en sanglotant : *O chère Léontine! armez-vous de courage!...* Léontine ne répondit que par des gémissemens... On ordonne à Ma-

rianne de passer devant avec la lanterne, Léontine et Melcy la suivent lentement; Rosenthall confondu se met à leur suite; l'obscurité étoit totale. Au bout de quarante pas, on tourne à gauche, on entre dans un autre corridor aussi obscur; Léontine et Melcy pleuroient toujours; on trouve un escalier, on le monte; Rosenthall, dans la crainte de se trahir, resta au bas; mais il vit Léontine, Melcy et la vieille Marianne, disparoître au haut de l'escalier; il entendit fermer des portes, et puis un grand silence. Alors, malgré les profondes ténèbres, il monte à son tour; et parvenu à la dernière marche, il tâtonne de tous côtés, il sent une porte, se fixe-là, et pose une oreille attentive et curieuse sur le trou de la serrure. Au bout d'un moment, il frémit... Des cris perçans de femmes se font entendre...Rosenthall éperdu, tire son épée, et frappe à coups redoublés, personne ne répond... Les cris cessent un instant; et après quelques minutes, ils recommencent avec une nouvelle force et l'accent de douleur le plus déchirant... Rosenthall, hors de

lui, essaye envain de forcer la porte : épuisé par ses efforts et par l'excès de sa terreur, il tombe à genoux contre le mur; le sang lui portoit violemment à la tête, et lui causoit une douleur qui fut un peu soulagée par un grand saignement de nez... Cependant un silence effrayant venoit de succéder aux cris lamentables. Rosenthall, saisi d'horreur, n'avoit plus la force ni d'appeler, ni de frapper ; une sueur froide inondoit son corps et son visage, et le sang qu'il perdoit en abondance achevoit de l'affoiblir encore. Il étoit dans cet état de défaillance, lorsqu'il entendit marcher de l'autre côté de la porte, il écoute ; que devint-il en reconnoissant la voix de Melcy, en pleurs, qui prononçoit ces terribles paroles entrecoupées de soupirs et de gémissemens: *Eh bien ! est-elle morte?*... Oui, répondit une voix inconnue, *elle est morte*.... Rosenthall s'évanouit. En reprenant l'usage de ses sens, Rosenthall se trouva sur un sopha, dans un appartement inconnu; une personne placée derrière lui, qu'il ne pouvoit voir, soutenoit sa tête ; Melcy

étoit à genoux près de lui.... Léontine! s'écria Rosenthall, d'un air égaré, qu'est devenue Léontine ?... Vous êtes dans ses bras répondit Melcy ; Rosenthall se retourne, il voit en effet le visage adoré de Léontine échevelée, inondée de larmes ; il retrouve dans ses regards l'expression de la plus vive tendresse, et il revient à la vie ; un ruisseau de pleurs s'échappe de ses yeux. Ah ! Rosenthall, dit Melcy, l'effroi mortel que vous nous avez causé, surpasse certainement celui que vous avez pu éprouver ! figurez-vous, s'il est possible, ce que nous avons dû ressentir, lorsqu'en sortant de cet appartement, nous vous avons trouvé étendu à terre, sans connoissance, baigné dans votre sang, et ayant à côté de vous votre épée nue et ensanglantée.... Oh ! dit Léontine, je ne puis concevoir comment j'ai pu soutenir cette vue sans mourir !... A ces mots, Rosenthall, pénétré jusqu'au fond de l'ame, regarda Léontine sans pouvoir articuler une parole ; l'attendrissement et la surprise suspendoient toutes les facultés de son esprit ; enfin se tournant

vers Melcy: Mais où suis-je, dit-il, qu'est-il arrivé? Quel crime s'est commis ici? Quelle est donc cette victime infortunée qui n'existe plus?...Mon cher Rosenthall, répondit Melcy, vous saurez tout sous peu de jours. Il est deux heures après minuit, il faut retourner au château, afin d'y être avant le jour : tout ce que je puis vous dire, c'est que nos mains sont aussi pures que nos ames... Mais venez, ne perdons plus de temps. A ces mots, Rosenthall se leva, Léontine lui donna le bras, il s'appuya sur celui de Melcy, et ils sortirent ainsi tous les trois. Ils trouvèrent au bas de l'escalier Victorine avec une lanterne sourde; Melcy les conduisit jusqu'au-delà du village, et ensuite retourna sur ses pas, en disant qu'il se rendroit le lendemain matin au château. Léontine et Rosenthall rentrèrent sans être aperçus, et Léontine, avant de quitter Rosenthall, lui dit: Dormez bien, Rosenthall, bientôt vous connoîtrez Léontine. Malgré cette assurance, Rosenthall, en pensant aux choses inouïes qui s'étoient passées, à cette *victime* dont il avoit

entendu les cris, et dont on avoit annoncé la mort; enfin, à tout le mystère étonnant de cette aventure, resta persuadé qu'une vengeance atroce avoit immolé son objet dans cette nuit funeste. Il ne croyoit capable d'un crime, ni Léontine, ni Melcy; mais un crime s'étoit commis, il n'en doutoit pas; mais Léontine et Melcy étoit engagés dans une intrigue ténébreuse, et il pensoit qu'on n'avoit différé l'explication de cette scène surprenante, que pour se donner le temps de composer une fable. Dans d'autres mo.mens, se rappelant la boucle de *cheveux blonds*, envoyée de cette maison, il étoit tenté de penser que Melcy avoit tué son rival: mais les cris avoient été ceux *d'une femme*, on avoit dit: *elle est morte....* Léontine étoit entrée en pleurant dans la maison, elle s'attendoit dès-lors à un événement terrible; Melcy, en sanglotant, l'avoit exhortée *à s'armer de courage.* Comment expliquer tant de faits étranges? Après mille réflexions, Rosenthall prit la ferme résolution de partir sous deux jours; il sentit que le souvenir

de Léontine troubleroit long-temps sa vie, et le préserveroit à jamais de tout autre attachement passionné; mais l'idée de la voir s'unir à Melcy sous peu de jours, lui déchiroit l'ame, et les soupçons qu'il ne pouvoit écarter de son esprit, malgré la certitude d'être aimé, achevoient de lui rendre odieux le séjour de Franconville. Le lendemain matin, à dix heures, Melcy entra dans sa chambre; et Rosenthall, sans préambule, lui déclara l'intention où il étoit de partir très-incessamment. Dès les premiers mots que Melcy prononça pour combattre ce dessein, Rosenthall l'interrompant brusquement: « Mon cher Melcy, lui dit-il, avec l'esprit que vous avez, il est impossible que vous n'ayez pas pénétré les raisons qui me font désirer de m'éloigner; mais s'il vous reste à cet égard quelques doutes, si la curiosité qui, cette nuit, m'a fait épier et suivre Léontine, ne vous éclaire pas assez, écoutez-moi; je veux enfin vous parler sans aucun déguisement. Je suis votre rival, j'aime éperdument Léontine, je ne réponds plus de moi: il

faut que je parte ou que je lui déclare mes sentimens avec toute l'ardeur de la passion la plus violente, contenue et concentrée depuis deux mois au fond de mon cœur.... A ces mots, Melcy, pour toute réponse, saute au cou de Rosenthall, l'embrasse à plusieurs reprises, et sort d'un air triomphant. Rosenthall stupéfait, reste debout au milieu de sa chambre. Ils me feront tourner la tête, dit-il.... Léontine, Melcy! quels êtres bizarres, incompréhensibles! Qui pourroit expliquer leur conduite, et comprendre leurs sentimens!.... Melcy revint au bout d'un quart-d'heure : cher Rosenthall, dit-il, Darmond est à Paris, et ne reviendra que pour dîner; Léontine, seule dans le salon, nous attend, nous pourrons causer tout à notre aise, venez. Rosenthall suivit Melcy. On trouva Léontine préparant le thé : elle étoit pâle, on voyoit qu'elle avoit souffert et mal dormi, cependant elle avoit l'air attendri et satisfait; jamais elle ne parut plus charmante aux yeux de Rosenthall. Après le déjeûner, on renvoya les domestiques, on ferma

les portes. Alors ils se regardèrent tous les trois en silence, et Léontine, avec des yeux pleins de larmes, sourit. Eh bien! dit Rosenthall, finirez-vous de me tourmenter, de déjouer mes conjectures, de bouleverser toutes mes idées?.... J'ai dit *mon secret* à Melcy (car je n'en ai qu'un); me confierez-vous enfin les vôtres? Oui, Rosenthall, répondit Léontine, vous allez tout savoir. Avez-vous sur vous mon bracelet de ruban bleu?—Oui, il est dans mon portefeuille, le voici. Ouvrez-le, reprit Léontine.... A ces mots, elle lui présenta des ciseaux en rougissant. Rosenthall, vivement ému, découd d'une main tremblante le petit sachet: mais quel fut son attendrissement, en n'y trouvant que des feuilles desséchées de *tubéreuse*, avec un petit morceau de satin bleu, sur lequel étoient brodés en or ces deux mots: *Rosenthall* et *Léontine!...* Rien ne pouvoit être suspect dans cette découverte, c'étoit à-la-fois l'aveu le plus doux et la preuve la plus convaincante d'un sentiment aussi délicat que tendre et passionné. Rosenthall, transporté,

tomba aux genoux de Léontine, qui se cachoit le visage avec ses deux mains.... Melcy, saisissant une des mains de Léontine, découvrit son aimable visage que rendoit céleste le doux coloris de la pudeur, uni à l'expression d'une profonde sensibilité. Léontine, levant des yeux timides sur l'heureux Rosenthall : ne trouvez-vous pas, lui dit-elle en souriant, que Melcy est un rival d'une espèce un peu singulière ? Mais, poursuivit-elle, c'est lui maintenant que vous devez écouter; asseyez-vous, et connoissez enfin notre situation et tous nos secrets. Rosenthall obéit; et Melcy prenant la parole : Mon cher Rosenthall, dit-il, un seul mot vous expliquera beaucoup de choses; je ne suis point votre rival.... —Vous n'adorez point Léontine, vous à qui l'on accordoit sa main : est-il possible!.... — Non, je ne fus jamais son amant. Mais cette amie incomparable ne m'en est pas moins chère, son bonheur sera toujours l'un des premiers intérêts de ma vie. Vous allez juger si je dois sentir ainsi : écoutez son histoire et la mienne.

« J'ai six ans de plus que Léontine, je l'ai vue naître, et je m'en souviens; nous fûmes élevés dans une terre éloignée de Paris. J'aimai Léontine comme une sœur; et ce premier sentiment de mon cœur, se fortifioit à mesure que je voyois le développement de son heureux caractère. J'avois quinze ans quand mon oncle partit pour les îles; il me confia le projet formé entre Darmond et lui, d'unir un jour mon sort à celui de Léontine; j'y applaudis avec transport, cette idée me rendit Léontine plus chère. Quelques années après, la révolution et la guerre m'obligèrent à me séparer de Léontine, elle n'avoit que douze ans; mais avant de la quitter pour si longtemps, je l'instruisis, en présence de son père, du projet de nos familles; elle reçut cette confidence avec la sensibilité naïve de l'innocence. Quoiqu'elle fût encore trop enfant pour inspirer de l'amour, je l'aimois cependant assez pour trouver un charme inexprimable à m'engager à lui consacrer ma vie. Je la chérissois comme l'enfant le plus aimable, j'entrevoyois

facilement ce qu'elle seroit un jour, et je l'adorois dans l'avenir. Je partis, je fis la guerre. La paix avec la Prusse me rappella dans ma patrie après quatre ans d'absence. J'avois toujours entretenu une correspondance avec Léontine; ses lettres me promettoient et me prouvoient la plus tendre amitié; l'absence, loin de me refroidir, exaltoit au contraire tous mes sentimens pour elle. A son âge, le temps ne pouvoit que l'embellir, je la voyois croître, je la voyois à seize ans!... je brûlois du desir de me retrouver auprès d'elle. Une blessure assez fâcheuse que j'avois reçue à l'épaule se r'ouvrit, et me força de m'arrêter à Châlons; le lendemain, me trouvant un peu mieux, je sortis à pied pour essayer mes forces; je vis une grande rumeur dans la rue, un peuple immense étoit attroupé devant une maison; je perce la foule, je questionne, et l'on me dit que c'est une émigrée qui est imprudemment rentrée, et qu'on va arrêter; en effet, au bout de quelques minutes, je vois sortir de la maison, conduite par de vils satellites, une jeune personne d'une beau-

té ravissante, entraînée indignement par ces scélérats, avec la brutalité la plus révoltante : elle étoit pâle, mais il y avoit dans son maintien, plein de douceur et de modestie, une dignité frappante. Ses regards rencontrèrent les miens, elle tressaillit, sembla m'implorer, et je jurai de la sauver ; je l'avois entendu nommer, je m'avance vers les brigands : « Arrêtez, leur criai-je, arrêtez, je connois mademoiselle de Mauny, et je réponds d'elle ». On ne m'écouta point, on l'entraîna ; l'infortunée me remercia par un tendre regard, et je vis couler ses larmes, son danger n'avoit pu lui en arracher !.... « Soyez tranquille, lui criai-je, oui, je jure de périr ou de vous sauver ». Je volai à la municipalité ; j'étois militaire, et puissamment protégé par mes chefs ; je parlai avec feu, avec audace, en faveur de l'innocente victime. Quel droit as-tu de la réclamer ? me demanda-t-on, elle est donc ta maîtresse ou ta femme ! Je sentis que l'artifice étoit absolument nécessaire pour la sauver, et ne croyant nullement m'engager, je répondis qu'elle

avoit reçu ma parole de l'épouser. On parut douter, on ajouta que cette ruse n'étoit pas nouvelle, je protestai de ma sincérité. Eh bien ! dit l'un des magistrats, tu pars après-demain, va la chercher demain à la pointe du jour dans sa prison; épouse-la en notre présence, et en ta faveur, on lui accordera la vie et la liberté. Je pâlis, je balbutiai, enfin je dis que mes parens avoient d'autres vues sur moi, que je ne pourrois l'épouser que dans quelques années. On me répondit ces terribles paroles : *Si demain tu ne la prends pas pour épouse, elle ira à neuf heures sur l'échafaud.* Elle sera demain ma femme, m'écriai-je. Mais seulement je vous demande le secret, donnez-moi le temps de préparer ma famille. Je sortis éperdu, je ne me couchai point, mais je persistai dans ma résolution. Au point du jour, je retournai à la municipalité, j'obtins l'ordre nécessaire pour entrer dans la prison. Je fais ouvrir la porte du cachot où gémissoit l'innocence, j'y entre, et je me trouve tête-à-tête avec mademoiselle de

Mauny. Elle fit un cri de joie en m'apercevant. « Les momens nous sont chers, lui dis-je, répondez-moi, êtes-vous libre ? —Oui, je le suis.—Vous ne pouvez vous sauver qu'en me donnant la main. On va venir, dites que nous sommes engagés l'un à l'autre depuis long-temps.... —O mon généreux libérateur! il faut cependant que vous sachiez que je ne possède rien au monde; mes parens ont émigré, et tous leurs biens sont vendus.— Tant mieux, mon action aura toute la pureté de mes motifs ». A ces mots, mademoiselle de Mauny, baignée de larmes, se jette à mes pieds, et serrant mes genoux dans ses bras: « O vous! dit-elle, dont j'ignore le nom, ange bienfaisant! vous que je choisirois quand je serois assise sur le trône de l'univers! je vous donne ce qu'on peut offrir de plus précieux à la Divinité même, un cœur pénétré de reconnoissance, un cœur pur que les passions n'ont jamais ni souillé ni troublé; mais vous grand Dieu! ne vous repentirez-vous point un jour du sacrifice sublime que vous faites à la pitié?.... ».

Ces dernières paroles me rappelèrent vivement l'engagement qui m'étoit si cher; je me sentis cruellement oppressé, et je répondis, avec une sorte de dureté : il s'agit de vous et non de moi, il faut vous sauver. Comme je disois ces mots, on entra, on vint nous prendre, on nous conduisit à la municipalité, et là, j'épousai mademoiselle de Mauny qui n'apprit mon nom qu'en me donnant sa main.... Après la cérémonie, je la ramenai chez moi. J'avois à peine ma tête : quand nous fûmes seuls, je tombai dans un fauteuil, et je regardai fixement ma nouvelle épouse d'un air égaré. Elle me considéra avec une espèce d'effroi ; ensuite, poussant un profond soupir : » La religion, dit-elle, n'a point sanctifié cette bizarre union, le caprice de quelques tyrans subalternes n'a pu vous engager. Procurez-moi les moyens de me sauver de France, nous protesterons, l'un et l'autre, contre l'espèce de violence qu'on vient d'exercer contre vous, et vous serez libre. Elle prononça ces paroles avec une fermeté et une dignité qui me

tirèrent de ma léthargie : sa jeunesse, sa beauté m'attendrirent. « Il est vrai, lui dis-je, j'avois un engagement pris dès mon enfance; j'avois promis ma foi, mais je vous l'ai donnée, c'est à vous que j'appartiens. — Aimiez-vous celle que vous deviez épouser? — Elle n'avoit que douze ans quand je la quittai. — Et moi, j'ai dix-sept ans ». Cette réponse, faite avec autant de sentiment que d'ingénuité, acheva de fixer mon sort; je tombai aux genoux de ma femme, nos pleurs se confondirent, et mon cœur ratifia le serment que la seule compassion venoit de m'arracher. Je trouvai dans Bathilde (c'est le nom de ma femme), tout ce qui pouvoit enchaîner une ame telle que la mienne ; l'innocence et la pureté d'un ange, une douceur touchante, un cœur sensible et généreux, l'esprit le plus délicat et le plus juste. Enfin, le sort qui me ravissoit Léontine, ne pouvoit me dédommager qu'en me donnant Bathilde. Je l'instruisis de ma situation, je ne lui cachai point que n'ayant aucune fortune personnelle, j'attendois tout des bontés

de mon oncle ; j'ajoutai qu'il falloit cacher notre mariage, s'il étoit possible, jusqu'au retour de mon oncle, ou du moins jusqu'à ce que j'eusse mûrement réfléchi aux moyens de le préparer à cet événement. Bathilde conçut mes raisons, et promit de se soumettre à tout ce que j'exigeois. Nous partîmes séparément, nous arrivâmes en même-temps à Paris, et Bathilde, sous son nom de fille, fut se loger dans un faubourg écarté, chez une vieille femme qui la prit en pension. Je revis Léontine ; son accueil fut celui de l'innocence et de l'amitié, il me toucha sans m'embarrasser ; mais Darmond me reçut comme un gendre, et le remords le plus pressant déchira mon cœur !..... Enfin, j'ouvris ce cœur profondément affligé à la généreuse Léontine : comment dépeindrai-je la sensibilité sublime qu'elle me montra ! « Cher Melcy, me dit-elle, cette intéressante Bathilde devient ma sœur ; je ne sais quel sentiment j'aurois pu prendre pour vous, si vous ne l'eussiez point connue, mais je n'éprouve encore que celui qui fit le charme de notre

heureuse enfance ; vos nouveaux liens, si respectables à mes yeux, viennent de fixer à jamais ce sentiment si pur. Melcy pour toujours est mon frère, je ne puis voir dans son épouse que mon amie la plus chère. Gardez votre secret, attendez, pour le découvrir, le retour de votre oncle; n'instruisez point mon père, je le connois, cette confidence l'irriteroit; attendons du temps des circonstances plus favorables ». Je suivis les conseils de mon incomparable amie ; elle voulut connoître Bathilde, elle la vit en secret, et ces deux personnes, les modèles de leur sexe, prirent bientôt l'une pour l'autre la plus sincère et la plus vive amitié. Ce fut dans ce temps que l'exécrable Robespierre reçut le juste châtiment de ses forfaits. Cet événement décida mon oncle à revenir sans délai ; peu de mois après, il nous écrivit pour nous annoncer son retour : il partit en effet, fut pris par les Anglois, et précisément à cette époque, Darmond, sur une dénonciation calomnieuse, fut arrêté et conduit au Temple; peu de jours après, vous y fûtes conduit

vous-même, mon cher Rosenthall. J'étois absent alors; à mon retour, Léontine me parla de vous avec un intérêt qui me surprit. Songez, Léontine, lui dis-je en souriant, que ce jeune homme est un étranger; oui, reprit-elle, mais je lui ai entendu dire qu'il est son maître, que nul lien ne l'attache à son pays, et qu'il est décidé à s'établir où son cœur se fixera. D'après cet entretien, je m'adressai à un banquier de mes amis, qui écrivit en Allemagne pour prendre les informations les plus détaillées sur ce jeune comte de Rosenthall, qui intéressoit si vivement Léontine. Vous sortîtes de prison, vous vîntes ici, et bientôt ma chère Léontine m'avoua, sans détour, le secret que j'avois si facilement pénétré. Léontine, faisant elle-même un choix, me tiroit d'un grand embarras; mais son bonheur m'étoit aussi cher que le mien, et je résolus d'employer tout le pouvoir que me donnoit l'amitié, pour l'engager à se conduire avec une parfaite prudence. Je lui demandai instamment de se laisser guider par moi, et de ne rien vous dire

sans me consulter; elle m'en donna sa parole. Je reçus d'Allemagne les réponses qui vous concernoient, et qui toutes faisoient les plus grands éloges de vos mœurs et de votre caractère; je montrai ces lettres à Léontine, qui eut l'air de triompher en les lisant : ces témoignages, dis-je, me font grand plaisir; mais il ne suffit pas que l'époux de Léontine ait des mœurs et de la probité, il faut encore qu'il soit généreux, délicat et sensible : il est amoureux, nous le voyons; ce n'est point encore assez; je veux qu'il puisse soupçonner votre penchant, et qu'il ne balance point à sacrifier l'espérance et l'amour à la reconnoissance, à l'amitié, enfin, à la confiance que Darmond et moi lui témoignons. S'il est véritablement vertueux, bientôt il voudra partir... Mais nous le retiendrons, interrompit vivement Léontine : Eh oui! répondis-je, soyez tranquille; s'il est digne de vous, votre patrie deviendra la sienne. Voilà, mon cher Rosenthall, l'explication des prétendues inconséquences qui vous ont causé tant de surprise. Vous devez con-

noître à présent, que je n'exagérois pas en vous parlant de Léontine avec enthousiasme; vous pouviez facilement vous méprendre sur le sentiment qui m'inspiroit; à nos âges, l'admiration et l'amitié ressemblent tant à l'amour! et pour un cœur sensible, la reconnoissance n'est-elle pas aussi une passion? Léontine me cherchoit pour me parler de vous; je lui parlois de Bathilde; cette double confidence rendoit nos entretiens si doux, si animés, elle joignoit l'intérêt inépuisable de l'amour au charme délicieux de la confiance et de l'amitié. Souvent, en nous observant, vous avez dû voir sur le visage de Léontine, l'expression d'un sentiment passionné, mais c'est qu'alors elle venoit de prononcer votre nom, et vous étiez jaloux de tout ce qui confirmoit votre bonheur. Léontine, de son côté, ne jouissoit qu'en tremblant de votre amour; elle aimoit à l'entrevoir, mais en craignant toujours que vous n'eussiez la foiblesse de le déclarer. Quand elle cherchoit à vous éprouver, quand elle essayoit de vous faire rompre le silence,

c'étoit toujours avec inquiétude et timidité; et lorsqu'elle vous voyoit combattre vos sentimens, quand vous lui parliez avec sécheresse, sévérité, et que vous vouliez partir, vous l'attachiez à vous par tous les liens puissans de l'estime : cependant elle gémissoit souvent avec moi du rôle extravagant qu'elle jouoit à vos yeux; mais je voulois pousser l'épreuve jusqu'au bout, et j'encourageois Léontine, en me moquant de la tendre compassion que vous lui inspiriez, en lui représentant combien sa justification seroit facile, et combien le dénoûment seroit heureux. Nous avons été très-agités ces derniers jours, parce que les lettres de mon oncle nous annonçoient son très-prochain retour, et surtout par l'état de ma femme prête à devenir mère. Je me décidai à l'établir dans la maison à louer qui se trouve à l'extrémité de ce village, ce qui occasionna les messages de Léontine, qui ont fait naître dans votre esprit de si étranges soupçons. Et la boucle de cheveux blonds, interrompit Rosenthall, étoit de Bathilde? Pré-

cisément, répondit Léontine; elle m'avoit écrit la veille qu'elle avoit un pressentiment funeste sur ses couches; ainsi, je reçus avec saisissement ce gage touchant de son amitié : d'ailleurs, je pénétrai facilement le soupçon outrageant que vous inspiroit cet incident; j'avois donné ma parole à Melcy de ne vous instruire qu'avec son consentement, et dans cette occasion, je ne pouvois me justifier qu'en vous dévoilant un secret qui n'étoit pas le mien.... cependant il m'étoit insupportable de paroître vile à vos yeux, ne fût-ce qu'un moment; ces pensées me causèrent la plus cruelle anxiété, et je crois que j'allois parler, lorsque Melcy parut : il venoit m'annoncer que Bathilde éprouvoit de vives douleurs; Melcy feignit de partir pour Paris, et fut s'enfermer dans la petite maison de la colline. Durant toute la journée je ne fus occupée que de Bathilde; les messages que je recevois devenoient inquiétans, Bathilde desiroit me voir, je résolus d'y aller aussitôt que mon père seroit couché; en effet, je me

rendis chez elle à minuit, je la trouvai dans l'état le plus effrayant; mais enfin, au bout d'une heure, elle mit au jour une petite fille qui ne vécut que quelques minutes; ce fut la mort de cet enfant, annoncée à Melcy par le chirurgien, qui produisit l'erreur qui vous causa tant d'effroi. Mais, qui pourroit peindre la terreur (et j'ose l'avouer), le désespoir que j'éprouvai au moment où nous sortîmes de l'appartement de Bathilde!... La vieille Marianne qui tenoit une lumière, nous devançant, ouvrit la porte qui donnoit sur l'escalier; au même instant elle s'écrie: *Un homme assassiné!...* Elle se recule, et la porte étant ouverte, nous vous voyons sanglant, étendu sans mouvement, votre manteau détaché, et votre épée nue à côté de vous!... je tombai à genoux, je soulevai votre tête pour la soutenir; immobile et glacée comme vous, je ne pleurois point, un saisissement affreux suspendoit mes larmes; cependant l'espoir confus de vous rappeler à la vie, me donnoit une force surnaturelle!.... Melcy, d'un air égaré, ordonna

à Marianne d'aller chercher le chirurgien; la servante nous quitte en emportant la lumière, et nous nous trouvons dans une profonde obscurité; nous n'osions appeler, dans la crainte d'effrayer Bathilde... Ce moment fut d'une horreur inexprimable...... Malheureux Rosenthall !.... dit Melcy d'une voix entrecoupée... je frémis en entendant prononcer votre nom... L'accent plaintif de Melcy, me sembloit une confirmation de votre mort, mon cœur se déchira; mais l'idée qu'il me seroit impossible de vous survivre, me donna la morne résignation du désespoir; je me calmai en pensant que tout alloit finir pour moi... et vous adressant la parole : Infortuné, dis-je, c'est mon silence qui t'a perdu, c'est la jalousie qui t'a conduit dans cette funeste maison..... c'est elle qui t'a fait suivre mes pas !..... et moi aussi, je te suivrai !.... Dans ce moment, Melcy s'écria : *Je sens battre son cœur !*... Je tendis les bras à Melcy; celui qui venoit de prononcer ces paroles, étoit pour moi un libérateur; nous vous embrassâmes, un déluge de

pleurs soulagea mon ame oppressée... Le chirurgien survint, et après vous avoir examiné, il déclara que vous n'étiez point blessé.... On vous porta dans le salon, vous savez le reste... Maintenant, si je puis annoncer à mon père que vous promettez de vous fixer en France, je suis certaine d'obtenir son consentement...». A ces mots, Rosenthall, au comble de ses vœux, fit avec transport le serment d'adopter la France pour sa patrie; il dit à Melcy tout ce que la reconnoissance et l'amitié peuvent inspirer de touchant; il étoit ivre de bonheur et de joie, il voyoit l'aimable Léontine parfaitement heureuse. Il fut convenu que Melcy, profitant du malheur qui lui coûtoit son enfant, cacheroit encore son mariage à son oncle; et que Léontine lui déclareroit ses sentimens pour Rosenthall, après en avoir fait l'aveu à son père. Tout s'exécuta de la sorte. Darmond, qui ne desiroit que le bonheur de sa fille, auroit été fort blessé que Melcy eût retiré sa parole; mais Léontine faisant un autre choix, obtint facilement

son consentement, en lui proposant un gendre aimable, riche et d'un rang distingué. Cependant Darmond regretta Melcy, auquel Léontine et Rosenthall firent un mérite du sacrifice de ses prétentions. L'oncle de Melcy bouda Darmond, se fâcha contre Léontine, et plaignit son neveu. La charmante Léontine épousa l'heureux Rosenthall, et peu de mois après, Melcy, chéri de son oncle, et connoissant mieux l'indulgente bonté de son caractère, conduisit la belle Bathilde dans ses bras, et lui conta son histoire : le bon oncle pleura, admira la providence, trouva sa nièce belle comme un ange, et approuva le mariage. Le bonheur de Bathilde et de Melcy, mit le comble à celui de Léontine et de Rosenthall : ces quatre personnes, vivant ensemble dans une agréable retraite, jouissent d'une félicité qui sera sans doute aussi durable qu'elle est pure, puisqu'elle est formée par la vertu, par l'amour et par l'amitié.

LE BONHOMME.

LE BONHOMME.

Il n'y a que les grandes ames qui sachent combien il y a de gloire à être bon. SOPHOCLE.

MADAME de Béville, riche veuve d'un financier, prenoit du thé un matin avec l'aimable Isaure, sa nièce, et l'élégant chevalier d'Osambry, auquel elle destinoit la main d'Isaure. Le chevalier, regardant à peine Isaure, ne paroissoit occupé que de sa tante, qu'il achevoit de subjuguer par tout ce que la flatterie peut avoir de séduisant pour une femme de trente-six ans, coquette encore, et de plus, *philosophe* et bel-esprit. Madame de Béville étoit sérieusement persuadée que le chevalier ne désiroit épouser une riche et charmante héritière de dix-huit ans, que par sentiment pour elle. La conversation étoit extrêmement animée entre le chevalier et madame de Béville, lorsqu'un valet-de-chambre entra, et remit à sa maîtresse une lettre de la grande poste. Madame de Béville prit la lettre, et regardant l'écriture : Ah !

c'est de mon frère, dit-elle négligemment. — De grace, lisez, s'écria vivement Isaure, qui chérissoit son père. — C'est sans doute pour m'annoncer son retour, reprit madame de Béville, qui ne se soucioit pas d'interrompre un entretien qui l'amusoit. Isaure, vous pouvez ouvrir sa lettre et la lire. Isaure obéit; mais au bout d'un moment, elle tressaille, rougit; on la questionne, elle balbutie, se lève, remet la lettre à sa tante et disparoît. Madame de Béville, très-surprise, reprend la lettre, la parcourt des yeux, ensuite elle éclate de rire: C'est, dit-elle, une folie de mon frère qui n'est que risible, et qui ne me paroît point du tout alarmante : écoutez. A ces mots, madame de Béville, se tournant en face du chevalier, lut tout haut la lettre suivante :

De Dôle, ce 15 juin 1788.

« Après trois mois d'ennuyeuses dis-
« cussions, j'ai enfin terminé mes affai-
« res : cette belle terre auprès de Dôle
« est à moi ; le marché est conclu et

« signé. Vous savez, ma chère sœur,
« que depuis la perte irréparable que
« j'ai faite, mon habitation en Bourgo-
« gne m'étoit devenue odieuse : c'est-là
« que j'ai perdu la meilleure des fem-
« mes ; c'est-là que mon Isaure a versé
« les premières larmes d'une véritable
« douleur !... Je n'y retournerai plus, et
« je me fixe, pour jamais, dans la terre
« que je viens d'acheter en Franche-
« Comté.

« J'ai lu, ma chère sœur, avec toute
« l'attention que vous me recommandez,
« l'article de votre lettre qui concerne
« M. le chevalier d'Osambry. Vous devez
« vous rappeler qu'en vous confiant Isau-
« re, il y a huit mois, je vous prévins
« que mon intention n'étoit nullement
« de la marier à un homme de la cour,
« et que le vœu de mon cœur seroit de
« l'établir près de moi, dans la province
« où je veux finir mes jours. Je suis per-
« suadé que M. le chevalier d'Osambry a
« toutes les qualités distinguées que vous
« lui trouvez ; mais c'est, à mon avis, un
« parti beaucoup trop brillant pour nous

« J'ai en vue pour Isaure un autre éta-
« blissement qui me conviendroit infini-
« ment mieux ; c'est un de mes nouveaux
« voisins, M. de Férioles : il a servi avec
« la plus grande valeur en Corse et en
« Amérique ; il a trente ans ; élevé à la
« campagne qu'il n'a quittée que pour
« aller aux armées, il a la candeur et la
« loyauté des anciens temps ; sans aucune
« ambition, il est décidé à fixer, pour
« jamais, sa résidence en province : il a
« de l'esprit naturel, un caractère plein
« de bonhomie et de naïveté, une figure
« agréable, parce que sa belle ame se
« peint toute entière sur sa physiono-
« mie ; enfin, M. de Férioles est un bon
« gentilhomme ; il a douze mille livres
« de rente, des affaires dans un ordre
« parfait, et un beau château à deux
« lieues du mien. Voilà, je vous l'avoue,
« le gendre que je préférerois au plus
« grand seigneur de France : mais c'est
« à ma fille à choisir, et pour qu'elle le
« puisse, il faut qu'elle connoisse M. de
« Férioles. Mes affaires me retiendront à
« Paris quatre ou cinq mois ; ainsi, j'ai

« engagé M. de Férioles à faire ce voyage
« avec moi. J'espère, ma chère sœur, que
« vous l'accueillerez avec bonté, sinon
« comme un neveu futur, du moins
« comme mon ami. Je partirai très-in-
« cessamment, et j'aurai le plaisir de
« vous embrasser dans les premiers
« jours de juillet.

« Le baron DE RISDALE ».

Eh bien! chevalier, dit en souriant madame de Béville, ce redoutable rival vous donne-t-il beaucoup d'inquiétude? — Vous consacrer sa vie, seroit un si grand bonheur, qu'on peut s'alarmer aisément. — Songez-vous qu'Isaure pourra choisir?... — Il me semble que le grand mérite de M. de Férioles est l'*ingénuité*, et je ne suis point du tout *naïf*. — Un amant de trente ans, naïf!....... Comment résister à cette séduction?...... — Si je ne suis pas aussi *candide* que M. de Férioles, je me flatte du moins que vous me croyez sincère. — J'ai tant d'intérêt à n'en pas douter! Cependant, il est impossible d'être parfaitement sin-

cère avec vous. — Comment donc? — Si l'on vous disoit tout ce qu'on pense, tout ce que vous inspirez, vous vous fâcheriez... — Mais vous me dites-là une chose très-désobligeante... — Le croyez-vous? —Assurément.—Combien vous êtes loin d'avoir la *candeur* de M. de Férioles! Revenons à ma nièce. — *Revenons*, cela vous est bien aisé à dire; mais quand on est *à vous*, on s'y tient, on ne *retourne* à nulle autre. — Il ne s'agit pas, dans ce moment, d'avoir de la grace et de la galanterie.... — Ah! vous appelez cela de la galanterie? — Parlons donc sérieusement. Vous pensez bien que je recevrai fraîchement M. de Férioles. — Point du tout, ce n'est pas là mon avis, il faut au contraire l'accueillir et l'attirer; il faut qu'Isaure puisse l'examiner... — A côté de vous, n'est-ce pas? L'idée est bonne, je l'adopte. — Quel est le caractère de monsieur votre frère? — Sa lettre le peint assez bien, vous pouvez en juger.—Mais est-il possible que votre frère soit absolument dépourvu d'esprit? — Je fus mariée à quinze ans, et j'ai

toujours habité Paris. Mon frère a passé sa vie en province; il avoit une femme d'un esprit très-borné, dévote et *bonne ménagère*, voilà tout. Mon frère est un excellent homme, d'une probité parfaite, mais sans *tact*, sans usage du monde, sans *philosophie*..... — Point d'idées libérales? — Oh! tous les préjugés ridicules du siècle dernier : au reste, quoiqu'il ne soit pas en état de vous apprécier, je suis sûre que vous lui tournerez la tête... — Mais si M. de Férioles alloit tourner celle d'Isaure?...... — Cela est vraisemblable! Isaure vous aime; et d'ailleurs, après avoir passé huit mois à Paris, croyez qu'elle seroit désolée d'aller s'ensevelir au fond d'une province. Il est étonnant combien son esprit s'est formé depuis qu'elle est avec moi; si vous l'aviez vue, quand son père me l'amena!... — Elle est aussi aimable qu'on peut le paroître à côté de vous. — Nous devons la rassurer sur le projet de son père : je lui parlerai là-dessus; vous viendrez dîner avec nous. A ces mots le chevalier se leva, prit la main de ma-

dame de Béville, la baisa deux ou trois fois, et sortit après avoir promis de revenir.

Isaure, en effet, étoit fort affligée; elle avoit confié son chagrin à mademoiselle Cléry, une femme-de-chambre qu'elle tenoit de sa tante, et mademoiselle Cléry, grande admiratrice de M. le chevalier d'Osambry, partageoit toutes ses inquiétudes. Cependant, disoit-elle, il est impossible que M. le baron puisse hésiter entre un campagnard et M. le chevalier d'Osambry : d'ailleurs, mademoiselle, ne dit-il pas qu'il vous laissera la liberté de choisir? — Sans doute, mais j'aime tant mon père! il me seroit si douloureux de le fâcher! — Mais vous aimez aussi M. le chevalier d'Osambry. — Sûrement; et je serois bien ingrate si je n'étois pas touchée de ses sentimens; ce n'est pas pour ma fortune qu'il me recherche, il ne tiendroit qu'à lui d'épouser une personne bien plus riche que moi... — Oh! il a l'ame si grande!... — Oui, grande, délicate et sensible; si j'épousois cet inconnu, je suis certaine

qu'il en mourroit de désespoir. — C'est ce que me disoit Rossignol, son coureur : Si ce mariage ne se fait pas, dit-il, M. le chevalier se tuera... — O ciel ! il en seroit capable ! cela fait frémir. — Un coup de pistolet est bientôt lâché.... — Quelle horreur ! Pauvre chevalier ! Ah ! l'on doit se conduire avec courage, quand on est si passionnément aimée !

Cet entretien fut interrompu, et repris par madame de Béville. Une demi-heure après, le chevalier survint. On tint conseil, et après une longue discussion, il fut décidé qu'Isaure, afin de ne pas aigrir le baron, ne rejeteroit point la proposition d'épouser M. de Férioles, mais qu'elle demanderoit le temps de le connoître, en promettant une réponse au bout de trois ou quatre mois : on convint encore qu'Isaure, ainsi que dans la comédie de la *Fausse Agnès*, mettroit tous ses soins à déplaire au *Provincial*, cependant avec mesure et finesse. Ce plan, inventé par le chevalier, répugnoit un peu à la franchise naturelle d'Isaure ; mais ce scrupule parut si bizarre, on en

fit tant de moqueries, qu'elle finit par le trouver ridicule.

Isaure avoit reçu en province la plus parfaite éducation : née avec de l'esprit et une belle ame, elle avoit véritablement profité des soins de ses vertueux parens ; mais à seize ans, elle perdit la mère la plus tendre et la plus éclairée. La douleur d'Isaure fut si vive et si profonde, qu'au bout de quelques mois, le baron voyant que sa santé dépérissoit chaque jour, la mena à Lyon pour y consulter d'habiles médecins. Isaure eut dans cette ville une longue et dangereuse maladie, elle passa trois mois à Lyon ; ensuite le baron voulant faire un voyage en Franche-Comté, conduisit Isaure à Paris, et la remit entre les mains de sa sœur, madame de Béville, croyant pouvoir terminer ses affaires en six semaines; mais comme nous l'avons vu, Isaure habitoit déjà Paris depuis huit mois. Ce long séjour n'avoit que trop altéré son caractère : Isaure étoit toujours pure, mais ses principes commençoient à s'ébranler ; la vanité et la frivolité, en sé-

duisant son cœur et son esprit, étouffoient sa sensibilité naturelle ; ses goûts même étoient changés. Le brillant spectacle offert par les arts, ternissoit dans son imagination tout le charme des amusemens et des occupations champêtres qui jusqu'alors avoient fait ses délices ; enfin, elle préféroit au bonheur d'être aimée, le plaisir nouveau pour elle d'être remarquée et de briller. Elle n'avoit ni passion ni penchant pour le chevalier d'Osambry : quoiqu'il eût une très-belle figure, elle avoit d'abord senti pour lui de l'éloignement, parce qu'alors elle jugeoit sainement, et qu'un heureux instinct lui donnoit de l'aversion pour la fausseté et la fatuité ; mais le chevalier, par la flatterie la plus adroite, étoit parvenu peu à peu, sinon à toucher son cœur, du moins à le subjuguer. Persuadée que le chevalier l'adoroit, et qu'il lui sacrifioit les plus brillantes conquêtes, Isaure prenoit l'enivrement de la vanité pour les plus tendres sentimens de la reconnoissance et de l'amour ; d'ailleurs, on vantoit tant le chevalier ! il possédoit

si bien l'art de se faire valoir et de se louer lui-même ! il étoit si recherché, si magnifique, si brillant ! il avoit *tant d'amis*, qu'Isaure étonnée, éblouie, avoit pour lui, non-seulement une haute estime, mais une profonde admiration.

Madame de Béville contribuoit beaucoup à exalter la tête de sa nièce ; elle desiroit, avec passion, un mariage qui lui procuroit l'alliance et l'amitié d'une famille illustre, puissante et en faveur à la cour ; elle avoit même une inclination secrète pour le chevalier, quoiqu'elle ne se l'avouât pas à elle-même ; mais elle avoit pris trop formellement l'engagement de lui donner sa nièce, pour ne pas combattre ce sentiment naissant : elle sentoit que la veuve d'un financier, âgée de trente-six ans, conviendroit beaucoup moins à la famille du chevalier, qu'une jeune personne de qualité. Le chevalier n'avoit que vingt-sept ans ; ainsi madame de Béville, dominée surtout par la vanité, n'étoit pas capable de surmonter la crainte de se donner un ridicule. Le chevalier, qui la menoit à

son gré par la flatterie la plus artificieuse, trouvoit le moyen de lui persuader qu'il avoit au fond de la passion pour elle, et qu'il n'épousoit la nièce que pour s'attacher à la tante. En même-temps, pour se mettre à l'abri d'une déclaration, il montroit une vive reconnoissance des sentimens d'Isaure; il paroissoit persuadé que madame de Béville aimoit passionnément cette jeune personne; il louoit à l'excès sa sensibilité à cet égard, et madame de Béville, charmée de jouer le beau rôle d'une généreuse bienfaitrice, se consoloit, par l'amour-propre, du sacrifice de son penchant. Cependant, comme le baron de Risdale l'avoit annoncé, il arriva dans les premiers jours de juillet. Isaure, malgré ses craintes, éprouva la joie la plus vive et l'attendrissement le plus vrai en revoyant son père. Le baron la serra dans ses bras avec transport; il la trouva embellie, et il ne pouvoit se lasser de la regarder. Après les premières effusions de la tendresse, se tournant vers madame de Béville: « Que de remercîmens je vous dois, ma

chère sœur, lui dit-il, de tous les soins que vous avez prodigués à mon Isaure, dont la santé est si parfaitement rétablie! Je lui amène un mari de mon choix, poursuivit-il en souriant; je ne vous demande à toutes les deux que de voir sans prévention M. de Férioles....— *Des préventions!* reprit madame de Béville; croyez, mon cher frère, que je suis incapable d'en prendre : je ne desire que votre bonheur et celui d'Isaure; je recevrai avec joie M. de Férioles, puisqu'il est votre ami.... — C'est tout ce que je demande, interrompit le baron; avec la raison et les goûts que je connois à mon Isaure, je suis certain que M. de Férioles est l'homme du monde qui lui convient le mieux ».

« Le verrons-nous ce soir? demanda madame de Béville.—Non, je l'ai remis à notre auberge; et demain je vous le présenterai... — Mais mon frère, pourquoi ne venez-vous pas loger chez moi? — Je vous remercie; permettez que je reste avec ce bon Férioles qui ne connoît personne à Paris.... — C'est donc

son premier voyage? — Non; il vint passer à Paris dix ou douze jours, il y a sept ou huit ans. — Je vous prie de l'inviter, de ma part, à venir dîner et souper chez moi tous les jours ». A ces mots, le baron renouvela des remercîmens sincères; madame de Béville se leva et sortit. Quand le baron fut seul avec sa fille: « Écoute, mon Isaure, lui dit-il, je ne veux point te faire de cachotteries; il faut que tu saches que ma sœur a grande envie de te marier à un homme de la cour, nommé M. le chevalier d'Osambry: elle m'a mandé que tu ne t'en doutois pas; mais je ne dissimulerai jamais avec toi, bien assuré que tu ne te laisseras pas éblouir par de vains titres, et que tu choisiras, non le plus *élégant*, mais le plus sensible et le plus vertueux. Ta pauvre mère, comme tu le sais, étoit une riche héritière, élevée à Panthemont; il ne tenoit qu'à elle de se marier à la cour: elle me préféra, parce qu'elle estimoit mon caractère; elle ne s'en est jamais repentie.... Tu as sa raison et son excellent cœur, tu te conduiras comme

elle; tu penseras que, pour être heureuse, il faut épouser un bonhomme. »

Pendant ce discours, Isaure éprouva la confusion la plus pénible; la franchise et la bonhomie de son père ranimoient, au fond de son ame, tous les sentimens généreux, étouffés par la vanité. Attendrie et troublée, elle se pencha sur l'épaule du baron, et ses larmes coulèrent. Il crut que le seul souvenir de sa mère lui causoit cette vive émotion; il l'embrassa tendrement, et changeant de discours : « Parlons, dit-il, de ce chevalier d'Osambry; il a un très-beau nom, une famille puissante et respectable : mais quoiqu'en dise ma sœur, c'est un mauvais sujet.—Comment, mon père dit Isaure, excessivement surprise de cette expression ?—Oui, mon enfant, reprit le baron, j'appelle ainsi un fat et un joueur. J'ai un ancien ami à Paris, auquel j'ai écrit pour avoir quelques informations à cet égard, et voilà ce qu'il m'a mandé. — Et quel est cet ami ? — Le vieux Maillan ». A ce nom, Isaure sourit. Ce Maillan étoit un banquier re-

tiré du commerce ; Isaure pensa que le témoignage d'un homme qui ne vivoit point avec les gens de la cour, n'avoit aucune espèce de poids : d'ailleurs, elle avoit une trop haute opinion du caractère du chevalier, pour que cette accusation pût faire la moindre impression sur son esprit ; mais ne voulant pas contrarier son père, elle se contenta de répondre que le chevalier d'Osambry jouissoit, parmi les gens du monde, de la *réputation la plus désirable.* « Cependant, reprit le baron, le vieux Maillan n'est ni malicieux, ni léger, et il prétend que M. d'Osambry est un homme à bonnes fortunes ; qu'il a perdu deux ou trois femmes ; qu'il est joueur, et que ses affaires sont fort dérangées. Au reste, nous examinerons tout cela à loisir ; je t'amènerai demain mon Férioles, et je parie qu'il te plaira ». Isaure sourit encore ; son père l'embrassa, et la quitta pour retourner à son auberge.

Le lendemain, Isaure se réveilla de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; elle étoit agitée, inquiète : son père devoit

amener à dîner M. de Férioles, qu'elle se représentoit comme le personnage le plus gauche et le plus ridicule. « Oh ! que je voudrois lui déplaire, disoit-elle à sa femme-de-chambre ; et sans la présence de mon père, comme je me moquerois de lui !..... — Mais monsieur le baron ne sera pas toujours avec lui... — Oh! alors je ne me gênerai pas, je tâcherai d'être bien impertinente... ». A deux heures, Isaure se rendit dans le salon ; elle y trouva sa tante, le chevalier d'Osambry et la duchesse d'Osambry, cousine du chevalier, coquette surannée, amie intime de madame de Béville et du chevalier, et, par conséquent, dans la confidence de tous les secrets. On ne parla que de M. de Férioles, et pour s'en moquer impitoyablement. On ne le connoissoit point, on ne l'avoit jamais vu ; mais ne suffisoit-il pas de savoir qu'il n'avoit fait dans toute sa vie qu'un seul voyage de dix ou douze jours à Paris, et que jamais un homme du nom de Férioles n'avoit paru à la cour ? Le chevalier ne tarissoit point en plaisanteries

excellentes, qui faisoient rire aux éclats la duchesse et madame de Béville; Isaure rioit aussi, mais de moins bon cœur: plus l'instant de revoir son père approchoit, plus elle perdoit de sa gaîté et de son intrépidité; elle repoussoit en vain une importune idée de devoir qui lui faisoit sentir combien il étoit peu convenable de tourner ainsi en ridicule un homme annoncé comme l'ami de son père. Enfin, à deux heures et demie, on entendit une voiture entrer sous la voûte; la duchesse courut à une fenêtre, et vit à travers la jalousie le baron et M. de Férioles, descendre de voiture. Je vous annonce, dit-elle en éclatant de rire, que M. de Férioles a un habit de *lustrine*, et une veste bordée de *graines d'épinards*... De *lustrine!* répéta madame de Béville en riant; eh bien! je m'y attendois, car on portoit encore des habits de lustrine il y a huit ans: c'est l'habit qu'il avoit à son premier voyage. — Ce qui prouve, ajouta le chevalier, une économie très-louable. — Paix! dit madame de Béville, j'entends entrer dans l'anti-

chambre; les voilà. En disant ces mots, elle changea totalement de physionomie, ainsi que le chevalier; l'une et l'autre prirent tout-à-coup un air doux et bienveillant, et un maintien sérieux. Ce changement subit frappa Isaure et lui déplut. La porte du salon s'ouvrit, et le baron parut, tenant par la main M. de Férioles, qu'il présenta d'abord à sa sœur et ensuite à sa fille. M. de Férioles, en effet, étoit mis ridiculement; son habit, d'une étoffe que les hommes ne portoient plus, étoit d'une couleur voyante et passée, et d'une forme devenue *gothique* (peu d'années, à Paris, suffisent pour opérer ce changement). Son habillement antique frappoit d'autant plus, qu'il formoit un contraste singulier avec sa taille élégante, la jeunesse de sa figure et la grace naturelle de son maintien; car dans tous les pays, le privilége des militaires qui sont modestes et réservés, est de n'avoir jamais l'air gauche et provincial. Sans être beau, M. de Férioles avoit une de ces physionomies qu'il est impossible de ne pas remarquer, et qu'ensuite on n'ou-

blie jamais, parce qu'elles offrent l'empreinte et l'expression de tous les sentimens qui attachent, et de toutes les vertus qu'on révère. La douceur et la sérénité de son regard annonçoient le calme et la bonté de son ame; on voyoit que les passions violentes n'avoient jamais altéré la pureté de son cœur, mais que la sensibilité pouvoit en troubler la paix: enfin, l'extrême simplicité de ses manières, et en même-temps la noble assurance de son maintien, achevoient de rendre toute sa personne aussi agréable qu'intéressante. Isaure, qui s'attendoit à lui trouver une tournure bien différente, le regardoit avec étonnement, et le résultat de cet examen fut de se dire en secret: Quel dommage que cet homme ait un habit de lustrine!....

On causa de choses indifférentes. M. de Férioles parla peu; il regarda beaucoup Isaure. On servit le dîner, Isaure se trouva placée entre son père et M. de Férioles. Au bout d'un moment, elle remarqua que le chevalier et la duchesse se regardoient avec l'expression de la

moquerie ; elle en fut blessée, et voyant que leurs yeux se portoient sur M. de Férioles, elle se retourna, et vit derrière ce dernier la plus étrange figure : c'étoit un domestique d'une tournure grotesque, d'une très-petite stature, d'un embonpoint remarquable, d'une mine très-effarée, et dont tous les mouvemens avoient la niaiserie la plus risible. Cependant Isaure n'eut aucune envie de rire ; elle trouvoit tant de bonhomie et de candeur à M. de Férioles, que plus elle le regardoit et l'écoutoit, plus elle souffroit de le voir tourner en ridicule. Dans ce moment, ses yeux se portèrent sur l'élégant coureur du chevalier ; et pour la première fois, loin d'admirer son éblouissante parure, elle fit quelques réflexions confuses sur ce luxe extravagant....

En sortant de table, le baron mena sa fille à l'écart dans une embrasure de fenêtre : « Eh bien ! mon enfant, lui dit-il, comment le trouves-tu ? — Il a l'air d'un bien bonhomme, répondit Isaure ; mais, dites-lui donc, mon père, qu'on

ne porte plus d'habits de lustrine, et qu'il se fasse habiller d'une manière un peu moins extraordinaire. — Tu me charmes de me dire cela, reprit le baron, cela prouve qu'il t'intéresse; il n'avoit que ce vieil habit de ville, il en a commandé un qu'il aura demain ». Cette assurance fit plaisir à Isaure. On repassa dans le salon, et au bout d'une heure, le baron et son ami prirent congé de madame de Béville, et sortirent. A peine eurent-ils quitté la chambre, que la duchesse recommença les moqueries sur l'habillement de M. de Férioles; et le chevalier s'adressant à Isaure, lui demanda si elle avoit remarqué l'étonnante figure du laquais de M. de Férioles. — Non, répondit-elle; mais j'ai cru voir que, de son côté, M. de Férioles considéroit avec surprise votre coureur, et, au vrai, il seroit assez simple qu'aux yeux d'un provincial, un valet paré de fleurs, de clinquant et de plumes, enfin, avec un ajustement si coquet et si efféminé, parût infiniment plus étrange plus ridicule, qu'un laquais habillé sans

prétention, ne peut l'être pour nous. Cette réponse faite en souriant, avec l'air de la plaisanterie, mais d'un ton aigre-doux, renfermoit une critique très-fine qui n'échappa point au chevalier; il en fut excessivement choqué; mais avec sa fausseté ordinaire, dissimulant ce qu'il pensoit: « Ce que vous dites-là, reprit-il, est d'un très-grand sens, et je disois à table à la duchesse quelque chose approchant. Nous nous moquons des provinciaux qui pourroient fort bien nous le rendre, si au lieu de nous juger philosophiquement, ils n'étoient pas éblouis et émerveillés de notre supériorité de convention. Au reste, mademoiselle, je vous prie de croire que ce n'est point par goût que j'ai un coureur. Vous savez, continua-t-il, en s'adressant à la duchesse, que Rossignol a servi ce pauvre vicomte de Limeuil. — Ah! oui, reprit la duchesse, c'est un trait charmant du chevalier: à la mort de ce malheureux vicomte, il prit, par sentiment pour lui, ce coureur... — Oui, dit le chevalier, Rossignol vint chez moi; vous savez dans

quel état j'étois!... Ce domestique pleuroit son maître, je lui dis : Reste chez moi, nous le pleurerons ensemble!.... Voilà comme j'ai un coureur... — Cela est sublime, s'écria madame de Béville. — Oh! cela est fort simple, reprit le chevalier d'un air modeste et sentimental ». Isaure fut touchée de ce détail, et se reprocha l'intention piquante qu'elle avoit eue en parlant du coureur. La conversation prit une tournure sérieuse qui l'intéressa : on disserta sur l'amitié, et le chevalier montra des sentimens héroïques qui reveillèrent pour lui toute l'admiration d'Isaure.

Le lendemain au soir, M. de Férioles vint à huit heures; il avoit un habit neuf, très-simple, mais à la mode et de bon goût. Isaure fut charmée de la réforme de l'habit de lustrine, et dans ce nouveau costume, elle trouva que M. de Férioles avoit l'extérieur le plus noble et le plus agréable. Il y avoit beaucoup de monde chez madame de Béville : elle donnoit un grand souper; elle engagea M. de Férioles à rester; il y consentit. Comme

on ne le connoissoit point, il attira tous les yeux, et tout le monde s'accorda à louer sa figure et ses manières. Ayant trop peu de vanité pour s'apercevoir qu'il fixoit l'attention, il n'éprouva pas le moindre embarras; il conserva cet air simple, tranquille et naturel qui donne toujours un si bon maintien; ses yeux suivoient souvent Isaure, et rencontrèrent plus d'une fois ses regards. En allant, pour souper, dans la salle à manger, Isaure se ressouvint avec inquiétude du laquais de M. de Férioles.

Le chevalier étoit à Versailles, mais Isaure imaginoit que tout le monde se moqueroit de cette figure, et cette idée lui faisoit de la peine. En effet, Jacquot (c'étoit le nom de ce domestique) vint se mettre derrière son maître qui s'étoit placé à côté d'Isaure. Jacquot avoit une mine encore plus comique que la veille, parce qu'il étoit en complète distraction, uniquement occupé à considérer toute la compagnie, et le surtout de table rempli de petites figures mouvantes. Cependant on ne prit garde à lui que vers le milieu

du souper, dans un moment où recevant sans y regarder, une assiette que lui donnoit son maître, il la laissa tomber. Cette assiette étoit d'argent, et fit un bruit qui fixa tous les regards sur Jacquot : Isaure rougit, M. de Férioles le remarqua, et en fut vivement touché ; il gronda doucement Jacquot, mais sans s'émouvoir, car ne supposant jamais dans les autres la moquerie et la malignité, rien de ce qui déconcerte si facilement les gens du monde, ne pouvoit l'embarrasser. Toutes les minuties qui prêtent au ridicule, n'étoient pour lui que ce qu'elles sont véritablement, des bagatelles qu'il remarquoit à peine. Une raison saine, et l'heureuse ignorance des usages et de la frivolité du monde, lui donnoient, à cet égard, comme à beaucoup d'autres, un calme parfait qui n'étoit le résultat ni de ses principes ni de ses réflexions. Il n'avoit point à surmonter la crainte d'un ridicule ; il n'imaginoit pas que des personnes raisonnables et spirituelles pussent attacher la moindre importance à des choses absolument indifférentes en

elles-mêmes : cependant il avoit trente ans, de l'esprit et de la pénétration, mais il ne s'appliquoit à observer que ce qui l'intéressoit, ou ce qui lui paroissoit digne d'être remarqué; toutes les misères et les futilités lui échappoient; il ne les regardoit pas, ou les voyoit avec distraction. Il avoit passé sa vie aux armées ou dans sa terre; une grande ardeur pour le service militaire, un extrême éloignement pour la licence, des sentimens religieux, fortifiés par de profondes réflexions, l'avoient toujours préservé de toute espèce de liaison avec ses camarades qui l'appeloient le *philosophe*, non par dérision, mais par un sentiment d'estime qu'on ne pouvoit refuser à son caractère. Il ne faisoit point de parties avec eux, mais il rendoit des services; il ne censuroit personne, il prêtoit de l'argent, et malgré l'austérité de ses mœurs, il étoit aimé. Ayant passé le reste de sa vie dans la solitude au fond d'une terre, à quatre-vingts lieues de Paris, avec une famille vertueuse, il n'avoit pu que se confirmer dans les idées favorables que

son propre cœur lui donnoit des hommes en général.

Au milieu de tous les souris malins et de tous les chuchotages que produisirent la figure et l'étourderie de Jacquot, M. de Férioles n'avoit remarqué que la vive rougeur d'Isaure, et lorsqu'on eut repris la conversation générale que cet accident venoit de suspendre : « Je n'oublierai point, mademoiselle, lui dit-il, ce mouvement de bonté qui vous a fait rougir de la maladresse de mon domestique. —Je crois, monsieur, répondit Isaure, que vous feriez bien de prendre un laquais de louage durant votre séjour à Paris. — C'est ce que j'ai fait ; j'en ai un. — Il faudrait vous en faire servir à table, car celui-ci a l'air si novice !..... — Oh oui ! il s'étonne de tout, il est curieux et distrait... — Je vous conseillerois de le laisser à l'auberge... — Cela est impossible. — Pourquoi donc ? — Il s'y ennuieroit ». Isaure trouva cette réponse si singulière, qu'elle regarda M. de Férioles, croyant qu'il plaisantoit ; mais son air naturel lui fit connoître qu'il ne disoit

que ce qu'il pensoit. Cette bonté si rare qui se manifestoit avec tant de simplicité, surprit Isaure et l'attendrit... Après quelques minutes de silence : « Sûrement, dit-elle, ce domestique vous est bien attaché. — C'est le frère cadet d'un excellent paysan que j'emmenai en Amérique où j'ai eu le malheur de le perdre. — Celui-ci feroit mieux de rester à la campagne. — Il a voulu me servir et me suivre. — Je lui sais gré de savoir apprécier un tel maître. — C'est un honnête et bon garçon ». Cet entretien fut interrompu par l'arrivée du chevalier d'Osambry qui revenoit de Versailles... On se leva de table ; tout le monde s'empressa d'accueillir le chevalier : on faisoit foule autour de lui. Il s'empara de la conversation, en débitant toutes les nouvelles de Versailles. On fut bientôt instruit de tout ce que le roi, la reine et les princes lui avoient dit ; mais il mettoit beaucoup d'art dans cette partie de son récit ; il ne parloit de ce qui le regardoit que d'une manière légère, sans paroître y attacher le moindre prix, et n'ayant l'air

de citer les marques de faveur dont il étoit l'objet, que pour conter quelqu'autre trait singulier ou plaisant; car un courtisan ne laisse jamais ignorer que le roi *lui a parlé*, mais il ne *s'en vante* point, et il n'en parle qu'épisodiquement. Isaure, après avoir écouté cette conversation, se répéta qu'il étoit bien flatteur d'être aimée d'un homme qui jouissoit d'une si grande considération, et qui avoit une si brillante existence. Toute occupée de celui qui fixoit l'attention générale, non-seulement, elle ne regarda plus M. de Férioles, retiré modestement dans un coin, mais elle oublia qu'il fût dans la chambre.

Cependant, lorsqu'Isaure se retrouva seule, elle se rappela ce mot au sujet de Jacquot, *il s'ennuieroit*; elle se rappela le regard plein de douceur et de sentiment de cet homme si simple, si naturel; et sans savoir pourquoi, tous ces souvenirs l'attristèrent.

Le surlendemain madame de Béville fut à la comédie avec sa nièce; elle avoit permis à M. de Férioles de venir dans sa

loge et elle l'y trouva : il avoit voulu voir commencer la pièce, et madame de Béville n'arriva qu'au second acte. On jouoit Iphigénie ; et tandis que madame de Béville causoit comme dans un salon, avec tous les hommes qui venoient successivement la voir, M. de Férioles, profondément ému et touché écoutoit avec une attention provinciale dont rien ne pouvoit le distraire. Cette attention paroissoit quelque chose de si étrange, que tout le monde demandoit à l'oreille de madame de Béville, quel étoit ce singulier personnage. Isaure le regardoit avec intérêt, quoiqu'elle souffrît de lui voir, dans cette occasion, un maintien qui montroit si peu d'usage du monde ; mais elle trouvoit un plaisir attachant à considérer l'expression touchante de son visage ; elle voyoit son ame entière se peindre sur sa physionomie, et cette ame sympathisoit avec la sienne. Le chevalier arriva sur la fin du cinquième acte ; il alloit le soir à Choisi (*a*), et il avoit

(*a*) Une des maisons de plaisance du roi.

l'habit particulier que les seigneurs de la cour portoient à ces petits voyages. M. de Férioles, qui ne voyoit qu'Achille, Clitemnestre et Iphigénie, n'aperçut pas le chevalier, et par conséquent ne le salua point. Le chevalier, dans l'intention d'amuser à ses dépens Isaure et madame de Béville, lui fit une demi-douzaine de révérences. M. de Férioles, les yeux fixés sur le théâtre, restoit toujours immobile, et le chevalier continuoit à s'égayer sur son compte par les moqueries les plus mordantes. Encouragé par les rires étouffés de madame de Béville et de deux ou trois autres personnes, il ne garda plus de mesures et son persifflage devint si insultant, qu'Isaure en éprouva autant d'indignation que d'impatience. Entre les deux pièces, M. de Férioles, rendu à lui-même, essuya ses yeux pleins de larmes, et se tournant enfin, il aperçut le chevalier et le salua avec un air de bienveillance, qui, en touchant Isaure, l'irrita davantage encore contre le chevalier. M. de Férioles prit le vêtement vert et galonné du chevalier pour

un nouvel habit militaire, et le questionnant là-dessus, n'obtint pour toute réponse que le sourire le plus dédaigneux; mais Isaure prenant la parole : « Non, monsieur, dit-elle, ce n'est point un uniforme, c'est une livrée. Ce mot piquant confondit le chevalier, et fut pour lui un trait rapide de lumière, qui lui fit sentir que ce provincial, pour lequel il affectoit tant de mépris, pourroit devenir un rival dangereux; mais, suivant sa coutume, cachant avec soin son dépit, il parut n'avoir ni compris, ni même entendu la réponse d'Isaure : car dans le monde, alors, on ne se fâchoit jamais, à moins qu'on ne pût répondre sur-le-champ par un trait plus saillant que celui dont on étoit blessé. Si l'on manquoit de présence d'esprit, on prenoit le prudent parti de dissimuler l'offense. Dans les grandes et dans les petites choses, nul courtisan ne montroit le ressentiment qu'avec la vengeance; et tous ces dépits concentrés, formoient à la longue ces haines profondes, envenimées, dont tout le monde ignoroit la cause, et qui finis-

soient par se manifester avec éclat, à la première occasion favorable de nuire, de noircir, ou de perdre celui contre lequel, depuis long-temps, on nourrissoit en secret une implacable rancune.

Le baron vint à la petite pièce, et le chevalier sortit pour aller à Choisi. Après le spectacle, madame de Béville, son frère, sa nièce et M. de Férioles montèrent dans la même voiture, pour se rendre à Auteuil, dans une maison de campagne de madame de Béville, où l'on devoit passer trois ou quatre jours. Madame de Béville n'ayant aucun objet qui pût exciter en elle le desir de plaire, s'ennuya, parla très-peu et bâilla beaucoup. Isaure et M. de Férioles rêvoient; le baron seul fit tous les frais de la conversation. Lorsqu'on fut arrivé, madame de Béville s'établit sur un canapé, en se plaignant de la migraine. La soirée se passa assez tristement; Isaure étoit silencieuse et soupiroit. A onze heures, on fut se coucher. Isaure fut si distraite en se déshabillant, qu'elle n'entendoit pas ce que lui disoit mademoiselle Cléry. Cette dernière, pour

égayer sa maîtresse, voulut lui conter des traits de balourdise du domestique de M. de Férioles ; mais au nom de Jacquot, Isaure sortant de sa distraction, devint attentive, et tout-à-coup, interrompant mademoiselle Cléry, elle lui imposa silence avec colère, en lui disant sèchement, et d'un ton fort animé, que les moqueries et les méchancetés lui déplaisoient souverainement.

Mademoiselle Cléry fut fort surprise de ce violent accès de bonté, dans une personne qu'elle avoit si souvent fait rire avec de semblables plaisanteries. Isaure, émue et de mauvaise humeur, se hâta de se coucher; elle dormit peu; et se réveillant de bonne heure, elle se leva sans appeler mademoiselle Cléry, et elle descendit dans le jardin. Elle s'arrêta dans une petite enceinte remplie de tombes, et à côté d'une fabrique représentant une église gothique. Elle s'assit sur un banc. Au bout d'une demi-heure, elle entendit siffler derrière elle, et se retournant, elle aperçut Jacquot qui tenoit une petite cruche remplie de crême, et qui s'étoit

arrêté pour considérer les tombeaux dont Isaure étoit entourée. « Que regardez-vous, Jacquot ? lui dit-elle. — Mademoiselle, répondit-il en s'approchant, je voudrois bien savoir si c'est-là un vrai cimetière. — Non, ce ne sont que des ornemens... — Singulier ornement ! ça donne des idées si tristes ! Et dit-on la messe dans cette église ? — Non, elle n'est point consacrée. — Eh bien ! je m'en doutois que c'étoit une église pour rire : tout ce jardin est en attrapes ; y n'y a seulement pas un goujon dans les étangs, ni un paysan dans les chaumières : les montagnes, je gage sont faites exprès, car les rochers sont peinturlurés... — Voilà une description bien pittoresque des jardins à l'angloise !.. Ainsi donc, Jacquot, vous préférez le parc du château de votre maître ?... — Oh ! oui, mademoiselle ; n'y a pas de tromperies, là.... — Je le crois !... Et votre maître !... il est si sincère !... — Et si bon !... — Vous l'aimez bien ? — Pardi, qu'est-ce qui ne l'aimeroit pas ? — Je suis sûre que ses vassaux sont heureux.... — Oh ! mademoiselle !... Ici Jacquot, pour

parler plus à son aise, posa sur le banc son pot de crême, et reprenant la parole : Mademoiselle, dit-il, chez Monsieur, y n'y a ni pauvres, ni orphelins, ni malades....— Ni orphelins, ni malades !.... — Monsieur est le père des orphelins, et il guérit tous les malades ; il donne de l'argent et de l'ouvrage aux pauvres, il a soin des enfans et des vieillards, oh ! les vieillards »!... Jacquot, ne trouvant point de termes pour peindre l'affection de son maître pour les vieillards, s'arrêta en faisant une mine à-la-fois expressive et comique, qui attendrit et fit sourire Isaure. Dans ce moment parut M. de Férioles : Ah mon Dieu ! s'écria Jacquot en le voyant, j'avois oublié son déjeuner ; j'ai été le chercher à la laiterie, et puis je ne me suis plus souvenu que monsieur l'attendoit... En disant ces mots, il reprit le pot de crême d'un air consterné ; et M. de Férioles s'approchant, il lui demanda pardon de son oubli. M. de Férioles l'interrompit, en disant simplement : Il n'y a pas grand mal à cela, tu auras plus de mémoire une autre fois. Jacquot s'en alla

avec le maintien de la tristesse et de la confusion. « En vérité, dit Isaure, quand vous l'auriez bien grondé, il ne seroit pas plus affligé. — Il le seroit beaucoup moins. — Cependant se peut-il qu'un domestique ait assez de générosité naturelle, pour n'abuser jamais de cet excès de douceur et d'indulgence? — Peut-on avoir *trop d'indulgence* pour des fautes involontaires, qui ne sont, par elles-mêmes, que des minuties? Peut-on se fâcher sérieusement, peut-on maltraiter, humilier son semblable, pour l'oubli d'une bagatelle?... — Mais le devoir de son état est d'être exact.... — Son devoir principal est d'être fidèle, sincère, affectionné; il le remplit. — J'admire vos sentimens, mais je pense avec peine qu'il en résulte que vous êtes plus mal servi qu'un maître impérieux ou sévère ne le seroit. — Je ne le crois pas: le maître sévère ne gronde-t-il pas souvent? — Assurément. — Il en a donc sujet; on a donc avec lui, ainsi qu'avec moi, des oublis, des distractions, et tous ces petits torts inévitables. Il se fâche, il s'agite, il se fait haïr; on le trompe: voilà tout ce

qu'on gagne à être sévère dans les petites choses. — Mais, comment acquérir le sang-froid nécessaire pour devenir si tolérant? — Par une réflexion bien simple : c'est qu'il est impossible d'être bon, si on se livre à l'impatience et à la vivacité. — Je profiterai de cette réflexion.... Je sens qu'il y a dans la bonté un tel charme !.... — La bonté n'est que la justice; c'est l'attribut naturel d'un être raisonnable et sensible ; la sévérité qui n'est pas absolument nécessaire, et que ne commande pas une raison importante, n'est qu'une odieuse et puérile dureté : cependant je sais que souvent la sévérité n'est qu'apparente; et qu'en général elle vient moins de la dureté du cœur, que d'une mauvaise habitude ou du manque de réflexion. Mais, poursuivit M. de Férioles en souriant, voyez où nous a conduits le pot de crême oublié par Jacquot? — Je vous écoute avec plaisir, reprit Isaure. — Autorisé par M. votre père à saisir la première occasion de vous parler en particulier, je n'aurois pas imaginé que notre entretien seroit une dissertation sur la

bonté. — Vous ne m'avez parlé que de vous.... Définir la bonté, c'est vous dépeindre... — Soyez aussi sincère qu'obligeante; dites-moi, mademoiselle, si je puis espérer..... — Voilà mon père, interrompit Isaure en rougissant; allons le rejoindre ». A ces mots, elle se leva, et M. de Férioles la suivit en silence. Le baron les rejoignit, et leur proposa une promenade dans les champs. On regagna la maison, que l'on traversa; on entra dans la cour. Jacquot y étoit spectateur d'une partie de quilles, et voyant sortir son maître, il le suivit sans qu'on s'en aperçut. Isaure craignant beaucoup une explication, s'efforçoit de soutenir la conversation, en parlant de mille choses indifférentes. Le baron essayoit en vain de ramener au sujet qui l'intéressoit: les femmes ont un art particulier pour éluder de répondre, et pour rompre un entretien qu'elles redoutent.

En sortant du village, ils entrèrent dans un chemin creux, bordé, des deux côtés, par des haies d'épines; ils aperçurent un gros chien, de fort mauvaise mine, qui ve-

noit à eux; et au même instant, ils virent courir plusieurs paysans, armés de fourches et de bâtons, qui sans les voir, passèrent rapidement au bout du chemin, et disparurent; mais ils crioient, et ces mots effrayans se firent entendre distinctement : *Le chien enragé*... Juste ciel ! s'écria Isaure, en se précipitant dans les bras de son père qu'elle serroit fortement... Le chien étoit à vingt pas. M. de Férioles n'avoit, pour toute arme, qu'une grosse canne; il s'élance vers le chien, et d'un coup le terrasse; mais le chien se relevant alloit se jeter sur lui, lorsque Jacquot, son couteau à la main, se précipitant entre son maître et l'animal, saisit le chien qui se débat et mord Jacquot, au moment où ce pauvre garçon lui enfonçoit son couteau dans la gorge. Tout cela se fit en un clin-d'œil. M. de Férioles prit le chien par les oreilles pour l'arracher des mains de Jacquot; l'animal étoit mort. Le baron s'étant débarrassé des bras d'Isaure, accourt, et voit le chien jeté par terre, et M. de Férioles, baigné de larmes, pressant Jacquot contre son sein, en répé-

tant d'un air égaré, *il est blessé, il est mordu!*... Isaure éperdue s'approche.... Dans ce moment, on entend tirer un coup de fusil, et plusieurs voix répètent, *il est tué*. Un paysan paroît; le baron l'appelle : « Qu'a-t-on tué? dit-il.... — Le chien enragé.... — Nous venons d'en tuer un. — Eh! c'est celui de maître Pierre. — N'avoit-il pas été mordu par l'autre? — Eh non! le chien enragé s'est échappé là-bas, de la ferme où l'on s'apprêtoit à le tuer, après l'avoir tenu renfermé deux jours, pour s'assurer de son mal; il a été fusillé à trente pas de la grange dont un enfant avoit ouvert la porte. — Vous êtes sûr qu'il n'a pas rencontré ce chien? — Eh pardinne! on l'a vu sortir, on l'a, tout de suite, poursuivi sans le perdre de vue, et il n'a point passé de ce côté. — O mon bon, mon brave Jacquot! s'écria M. de Férioles en sanglotant, le chien qui t'a mordu n'étoit point enragé!... — Ma foi, monsieur, dit Jacquot, j'en ai eu toute la peur... — Ce chien n'étoit point enragé! répéta M. de Férioles avec transport : ah! mon cher baron, prenez part à ma joie »!

et il embrassa le baron et la tremblante Isaure, dont les pleurs se confondirent avec les siens. Aussitôt il se retourna vers Jacquot qui s'étoit assis sur une pierre, la main tendue, afin de laisser couler le sang de la blessure.... M. de Férioles se mit à genoux pour panser sa main. Isaure dans la même attitude, se plaça à côté de lui; tirant des ciseaux de sa poche, elle coupa des mouchoirs; elle aidoit à poser les bandes...Le baron, debout et immobile vis-à-vis d'eux, contemploit ce tableau touchant.... Quelques larmes coulèrent doucement sur son visage vénérable : Couple chéri !... dit-il. Ces mots firent tressaillir M. de Férioles, que rien, jusqu'à ce moment, n'avoit pu distraire de Jacquot : ses regards rencontrèrent ceux d'Isaure, et après avoir fixé ses yeux un moment sur son visage, il lui dit, avec l'expression de la reconnoissance : « Ah! mademoiselle!... — Embrassez-là s'écria le baron.—Il faut qu'elle le permette...— Et tout-à-l'heure, ne l'avez-vous pas embrassée sans façon? — Ah! je n'étois pas à moi-même, je n'étois pas tout à elle! —

Eh bien Isaure »? reprit le baron. Isaure baissa les yeux ; M. de Férioles saisit sa main, et la pressa contre son cœur... On entendit du bruit ; plusieurs paysans s'approchèrent, entr'autres maître Pierre, fort irrité qu'on eût tué son chien. On l'appaisa facilement, en lui donnant quelques louis. Il conta qu'étant près du chemin creux, il avoit entendu crier que l'animal enragé s'étoit sauvé, et qu'alors, pour que son chien ne le rencontrât pas, il l'avoit forcé à coups de fouet à entrer dans le chemin creux. Après avoir écouté ce récit, M. de Férioles desira rentrer à la maison, afin d'envoyer chercher un chirurgien pour Jacquot. On se remit en route; on ne parla que de Jacquot, qui ne songeant nullement à faire valoir son action, trouvoit fort singulier qu'on en fût si surpris. En entrant dans la cour on vit le cabriolet du chevalier et une autre voiture: Tant mieux dit le baron, je leur conterai notre aventure. M. de Férioles remonta avec Jacquot dans son appartement; Isaure fut s'enfermer dans sa chambre. Le baron entra dans le salon d'un air

triomphant; on prenoit le thé. Le baron commença sur-le-champ sa narration, qui fut écoutée avec plus de sérieux que d'intérêt, tant que l'on put croire que le chien du chemin creux étoit enragé; mais au dénoûment, le chevalier éclatant de rire d'un air moqueur, fit quelques plaisanteries sur l'effroi qu'avoit causé un *pacifique animal*, *innocente victime d'une terreur panique*. Le baron qui n'avoit jamais vécu à la cour, ne cherchoit pas un bon mot lorsqu'il étoit en colère, mais il savoit exprimer très-énergiquement son indignation. Le chevalier reprit le ton sentimental; le baron ne daigna plus lui répondre. Madame de Béville changea d'entretien. Au bout d'une demi-heure, elle fit appeler sa nièce. Isaure vint: elle étoit pâle, elle avoit l'air embarrassé. On lui parla légèrement de son aventure; madame de Béville la traita sèchement. Le baron se promenoit dans la chambre; Isaure se mit à causer avec deux ou trois autres personnes de la société: elle étoit distraite; elle parloit seulement pour avoir un maintien, et surtout un prétexte

de tourner, à moitié, le dos à sa tante et au chevalier, qu'elle n'osoit regarder. On entendit le bruit d'une voiture; madame de Béville sonne pour demander ce que c'est. Le valet-de-chambre répond que c'est M. de Férioles qui part précipitamment avec son domestique qui s'est trouvé fort mal, et qu'il le mène à Paris. Le baron sort. M. de Férioles, dit dédaigneusement madame de Béville, nous épargne la douleur des adieux..... c'est d'une politesse parfaite.... — *La liberté de la campagne !* reprit négligemment le chevalier en achevant sa tasse de thé; d'ailleurs, madame, c'est peut être l'usage à *Dôle* et à *Besançon*... —Conçoit-on cette folie, dit madame de Béville, de mener son laquais à Paris pour une morsure à la main? — N'a-t-on pas dit que Jacquot venoit d'avoir une attaque de nerfs?... — Jacquot, *une attaque de nerfs !* c'est charmant »! Dans cet endroit de la conversation, la petite chienne de madame de Béville, repoussée par sa maîtresse, montra les dents en grognant: Mon dieu, madame, dit le cheva-

lier, Folette n'est-elle pas *enragée* ? Madame de Béville se mit à rire ; et le chevalier saisissant un couteau : Prenez garde à Folette, dit-il, car je meurs d'envie de faire *une action héroïque*..... Les rires redoublèrent ; Isaure se leva. « Où allez-vous, Isaure ? — Dans le jardin, ma tante. — Dans le jardin ! je vous prie de rester avec nous. — Pardonnez-moi, ma tante, je ne le puis dans ce moment ». Isaure fit cette réponse d'un ton ferme, et elle sortit brusquement, d'un air très-dégagé. La personne la plus timide devient intrépide, du moins pendant quelques instans, dès qu'elle a eu le courage de faire une impertinence bien marquée.

En toutes choses, c'est le premier pas seul qui nous coûte.... L'action d'Isaure surprit beaucoup toute la société. Les gens du monde ont tant de finesse, que rien ne leur échappe ; parmi eux, tout se remarque ou se devine : une mine, un geste, un mot, y trahissent souvent d'importans secrets ; et ce qu'on y appelle *des scènes*, ne sont jamais formées par de grands mouvemens. C'est un jeu delicat

dont l'expression, adoucie ou contrainte, ne peut être sentie que par des spectateurs très-exercés.

Tout le monde fut se promener, à l'exception du chevalier et de madame de Béville, qui restèrent tête-à-tête. « Eh bien, chevalier? dit madame de Béville d'un ton mystérieux et d'un air consterné.—Eh bien, madame? répondit le chevalier avec le sourire ironique de la fatuité.—Ne nous abusons point : *les rares vertus* de M. de Férioles ont subjugué le cœur d'Isaure.—*Le cœur d'Isaure!*... ne croyez donc pas cela! — Ne seroit-il pas beaucoup plus étrange qu'un homme de cette tournure eût séduit son esprit? — Elle n'est ni *subjuguée*, ni *séduite*.... un moment d'enfantillage, et voilà tout.—Elle montre pour lui le plus vif intérêt.—Par enfantillage; et puis on veut savoir si l'on pourroit m'inquiéter : ce projet est toujours amusant pour une femme, et c'est aussi toujours le premier essai d'une coquetterie naissante.—Vous devez lui demander une explication. — Point du tout..... — Que faut-il donc

faire? — Montrer du calme, de la confiance, et la mener demain à la course : la duchesse l'y conduira ».

On interrompit cet entretien ; le chevalier sortit et fut dans le parc. Il y cherchoit Isaure qu'il trouva seule, et qui, en l'apercevant, parut vouloir le fuir ; mais le chevalier la rejoignit, et sans avoir l'air de remarquer son embarras, il lui parla comme à son ordinaire, avec un ton passionné qu'il prenoit toujours avec elle, quand madame de Béville ne pouvoit l'entendre ; car en présence de cette dernière, il n'avoit jamais l'air occupé que d'elle seule. Il est plus difficile de feindre la sensibilité que la passion ; c'est pourquoi, de nos jours, *les amans* et *les acteurs* sont si bouillans, et montrent tant de feu. Isaure, persuadée que le chevalier l'adoroit, ne pouvoit l'écouter qu'avec un vif attendrissement ; d'ailleurs elle se voyoit engagée avec lui, et de plus, elle pensoit que si elle se décidoit à rompre, le chevalier se porteroit aux plus funestes extrémités. Comment pourroit-il exister sans elle? et

que ne devoit-elle pas craindre d'un caractère si impétueux et d'une passion si violente ? Cet amant désespéré, ne seroit-il pas capable, avant de se donner la mort, d'immoler M. de Férioles, et même d'attenter à la vie du baron ? ..... Voilà comme on juge à dix-huit ans, quand on est capable d'aimer, qu'on a lu beaucoup de romans, et lorsqu'en même-temps, l'exagération et la flatterie ont exalté la vanité. La crainte et la compassion ont perdu plus de femmes que l'amour. On admet sans beaucoup d'efforts des suppositions extravagantes, qui flattent en secret l'amour-propre; croire qu'un amant déçu deviendra frénétique, ou qu'il mourra lentement de la consomption, c'est se diviniser soi-même : il n'en faut pas tant à la jeunesse pour être crédule.

Isaure soupiroit en écoutant le chevalier; elle ne répondoit que par monosyllabes; mais, tout en se promenant avec lui, elle tâchoit de se rapprocher de la maison, et lorsqu'elle en fut près,

elle le quitta, et rentra dans son appartement.

Isaure étoit fort à plaindre, quoiqu'elle fût dans la situation du monde la moins embarrassante et la plus heureuse, car ses sentimens s'accordoient avec ses devoirs; son cœur préféroit en secret celui que sa raison auroit dû choisir; la sensibilité vraie, les principes et la bonté parfaite de M. de Férioles, avoient fait sur son ame la plus profonde impression; mais, après avoir éprouvé pour le chevalier toutes les vives émotions que peut faire naître la vanité, le sentiment tranquille et doux que lui inspiroit M. de Férioles, n'étoit à ses yeux que de l'estime. On a peine à reconnoître l'amour, lorsqu'il est parfaitement d'accord avec la raison: quand rien ne le combat, la femme la plus sensible est celle qui peut le moins le distinguer de l'amitié. Cependant, Isaure ne se dissimuloit pas que le caractère de M. de Férioles lui convenoit infiniment mieux que celui du chevalier, et le penchant qui lui parloit en sa faveur, lui faisoit sentir, mieux

que jamais, combien elle aimoit son père, et combien elle devoit de déférence à ses conseils; mais, d'un autre côté, elle se représentoit, avec émotion, la gloire d'une alliance illustre, celle de fixer l'homme de la société le plus à la mode et le plus brillant, le plaisir de paroître à la cour..... Après avoir contemplé ce tableau si séduisant en perspective, comment penser sans dégoût à la vie obscure et monotone d'une provinciale ou d'une campagnarde?..... Enfin, elle avoit autorisé les espérances du chevalier, elle connoissoit la violence de sa passion, elle devoit craindre ses emportemens, ses fureurs, ses vengeances; que de raisons puissantes pour sacrifier M. de Férioles!.. Cependant, elle avoit beau s'étourdir, s'aveugler, son cœur souffroit, et après toutes ces réflexions, elle répétoit tristement: *Pauvre M. de Férioles!*... et elle pleuroit avec amertume. On vint la chercher pour dîner, elle descendit, et trouva rassemblée une nombreuse compagnie: la duchesse d'Osambry venoit d'arriver. Elle parloit de la course de chevaux qui

devoit avoir lieu le lendemain matin à la plaine des Sablons; et s'adressant à Isaure, qui n'avoit jamais vu de course, elle lui proposa de l'y mener. Isaure hésitoit à répondre, madame de Béville la décida, et la partie fut arrangée. En effet, le lendemain, madame d'Osambry, qui avoit couché à Auteuil, s'occupa dès le matin de la toilette d'Isaure, et partit seule avec elle à onze heures. On arriva dans la plaine des Sablons; il y avoit un monde énorme, la duchesse conduisit Isaure dans le pavillon de la reine, qui vint un quart-d'heure après. Isaure mise avec élégance, et d'une figure charmante, Isaure enfin, qu'on n'avoit jamais vue, fixa tous les regards; la reine lui adressa plus d'une fois la parole avec grace, et l'on sait quel enthousiasme inspire la grace d'une souveraine! Le chevalier d'Osambry étoit dans le pavillon; la *reine lui parla*.... La reine paria pour les chevaux du chevalier.. La course commença. L'émotion d'Isaure fut extrême, en apercevant le jockei à la livrée du chevalier; elle rougit, son trouble fut remar-

qué, et la reine sourit en regardant la duchesse d'un air d'intelligence. Isaure voit que la reine est dans son secret; la reine sait qu'elle aime le chevalier, la reine s'intéresse à cette union!... Isaure enivrée n'a plus sa tête!..... Elle est si fière du sentiment qu'elle éprouve, que loin de songer à le cacher, elle l'affiche autant que le permet la bienséance; loin de dissimuler son trouble, elle l'exagère. Pendant la course, tout le monde la regarde, elle s'en aperçoit, et elle en est charmée; elle a les yeux attachés sur le superbe coursier de son amant, elle alonge la tête avec affectation pour suivre tous ses mouvemens; elle a la bouche entr'ouverte, elle paroît respirer à peine.. Comme son émotion semble naïve et naturelle! comme elle a l'air d'oublier qu'elle est dans une assemblée imposante!.... Isaure n'a jamais rien affecté, voilà son coup d'essai; qui le croiroit en la voyant! mais rien n'instruit et ne forme dans ce genre comme quelques minutes d'enivrement éprouvé à la cour.

Cependant, les chevaux approchent

du but, et suivant le vœu de toutes les femmes du pavillon, le cheval du chevalier gagne la course. Si le destin de l'état eût dépendu de cette victoire, Isaure n'en seroit ni plus heureuse, ni plus enorgueillie: une exclamation lui échappe; la duchesse l'en reprend doucement, la reine sourit avec bonté, en disant: *Ne la grondez pas ; c'est charmant!* Le chevalier s'approche d'elle, et lui dit tout bas: Ah! qu'il est doux d'être aimé ainsi!.... *Aimé!* c'est peu dire; dans cet instant, il est *adoré;* Isaure le croit du moins.

Le chevalier triomphe avec ce maintien froid et insouciant, qui dans un fat est cent fois plus haïssable que la vanterie; mais Isaure qui, dans ce moment surtout, voyoit tout en beau, trouva que la *modestie* et la *simplicité* du chevalier mettoient le comble à sa gloire.

De retour à Auteuil, la duchesse conta, avec emphase, tous ces détails à madame de Béville, qui fut extasiée de ce récit. Elle eut à ce sujet un entretien particulier avec sa nièce: « Maintenant, ma chère

Isaure, lui dit-elle, vous voilà engagée de manière à ne pouvoir plus vous dédire : vous avez montré publiquement, avec une touchante ingénuité, *votre sentiment* pour le chevalier : l'honneur même, à présent, ne vous permet plus (je ne dis pas de balancer, vous en êtes incapable), mais de laisser à M. de Férioles l'ombre d'une espérance. On ne parle à la cour que de votre mariage avec le chevalier d'Osambry; la reine a demandé à la duchesse si vous seriez présentée tout de suite; elle a daigné ajouter : *Il faut qu'elle puisse être du voyage de Fontainebleau;* cela est rempli de grace et de bonté. Vous avez trop d'élévation d'ame pour ne pas sentir vivement le prix d'une *telle distinction;* jamais personne n'aura débuté dans le monde d'une manière plus agréable et plus brillante. La reine *distingue* extrêmement le chevalier, vous lui avez plu, vous êtes aimable; assurément, il ne tiendra qu'à vous de jouer un grand rôle..... mais, plus d'enfantillage, ayez assez de caractère pour éclairer promptement M. de Férioles sur vos vrais sen-

timens!.... Oui, ma tante, je sens que je le dois; mais nous étions convenus que pour ne point irriter mon père, je ne m'expliquerois nettement qu'au bout de quelques mois : je ne connois M. de Férioles que depuis quinze jours....— Fort bien, mais nous étions convenus aussi que, par vos manières, vos discours et vos entretiens, vous tâcheriez d'éloigner de vous M. de Férioles; l'avez-vous fait?.. — Je vous avoue, ma tante, que sa bonhomie m'ôte absolument le courage de le traiter sèchement.—On ne vous demande pas de l'impertinence et de la brusquerie, il y a une manière si polie de repousser!.. Au lieu de cela, vous l'encouragez, vous l'attirez...— Moi, ma tante! — Sans dessein, j'en suis sûre; mais M. de Férioles n'ayant nul usage du monde, et manquant absolument d'esprit.....— M. de Férioles!... il n'est pas du tout dépourvu d'esprit...— Je ne prétends pas qu'il soit un imbécille, il peut avoir du bon sens; je vous dis seulement qu'avec aussi peu de finesse et de tact, il seroit très-possible qu'il prît votre douceur pour du

sentiment; et s'il avoit une autre tournure, on pourroit véritablement vous soupçonner quelquefois d'avoir avec lui de la coquetterie. — Oh! non ma tante, ce n'est pas de la coquetterie, je vous le jure... — J'en suis persuadée ; comment pourroit-il entrer dans la tête que M. de Férioles excitât le desir de plaire d'une personne aimée du chevalier d'Osambry?.... — Que dois-je donc faire pour l'éloigner de moi sans éclat et sans scène ? — Rien de plus aisé. Laissez-lui voir l'aversion de la vie champêtre, le desir d'être présentée à la cour, et de vous fixer à Paris. Je ne vous propose là que d'être franche avec lui. — Je n'ai point d'aversion pour la vie champêtre; au contraire, j'aime la campagne. — Cependant, c'est à la cour et à Paris que vous voulez vivre ? — Oh ! certainement. — Eh bien ! ne le cachez donc pas. — J'en conviens, c'est un devoir : je lui parlerai sans détour là-dessus, aussitôt que j'en trouverai l'occasion.

Isaure parloit de bonne foi. Eblouie de la scène passée aux courses, convain-

cue qu'elle étoit irrévocablement engagée au chevalier; enfin, séduite par l'avenir brillant qu'on lui faisoit envisager, elle se décida à ôter sans délai tout espoir à M. de Férioles. Il revint ce jour même de Paris, avec le baron qui avoit été le rejoindre; on ramenoit aussi Jacquot en parfaite santé, quoique la plaie de sa main ne fût pas encore guérie. Madame de Béville, qui se croyoit sûre que M. de Férioles recevroit bientôt d'Isaure un congé absolu, le reçut avec plus d'aménité que jamais. Le chevalier, qui survint au moment où l'on alloit se mettre à table, fut particulièrement accueillant pour M. de Férioles qu'il ne craignoit plus.

Ses succès l'avoient mis de bonne humeur; il étoit dans un de ses jours de bienveillance et d'*affabilité*, ayant, non le desir, mais la prétention de faire valoir les autres, c'est-à-dire, de les protéger; relevant, avec une insolente surprise, une saillie, une réponse spirituelle, trouvant même de la finesse où l'on n'avoit mis que de la simplicité, et créant ainsi

des bons mots, sous prétexte d'*interpréter ;* enfin, toujours et uniquement occupé de lui-même et de lui seul, en paroissant s'oublier. La duchesse et madame de Béville ne se lassoient point de répéter qu'il n'avoit jamais eu autant de *grace*, qu'il n'avoit jamais été aussi aimable. La foible tête de madame de Béville étoit tout-à-fait tournée. La duchesse d'Osambry, qui s'entendoit parfaitement avec le chevalier, avoit dit à madame de Béville, dans une conversation particulière, que *vraisemblablement* le chevalier auroit par le crédit de la reine, une place éminente sous un an. Ceci fut confié comme un secret de la plus haute importance, et dit du ton à persuader, que, non-seulement on avoit des espérances, mais que la place étoit promise ; et comme les personnes qui approchent les princes, peuvent, sans inconvénient, leur faire dire ce qu'elles veulent, en recommandant la discrétion, la duchesse prétendit que la reine lui avoit parlé de madame de Béville, en ajoutant : *On dit que c'est une personne d'un mérite supé-*

rieur. Enfin, madame d'Osambry conta que le maréchal de*** venoit de lui dire à la course que la veille, au *petit coucher* du roi, il avoit été question du mariage du chevalier, et que le roi avoit loué la générosité de madame de Béville, qui, en faveur de cette union, assuroit à sa nièce sept cent mille francs. Toutes ces petites anecdotes, avidement recueillies par madame de Béville, firent tout l'effet qu'on en attendoit. Madame de Béville eut besoin de rassembler toute sa force d'a-me pour ne montrer qu'une joie modé-rée, car elle avoit assez de goût pour sen-tir qu'il eût été ridicule d'en laisser voir tout l'excès; mais la satisfaction intérieu-re qu'elle éprouvoit, lui donna, durant la journée entière, l'humeur la plus agréa-ble; elle n'eut pas l'apparence d'un capri-ce, et c'étoit en elle une chose très-remar-quable. Le dîner fut extrêmement gai : chacun étoit satisfait, et l'étranger qui eût été admis dans cette société, n'y auroit trouvé que l'image de la confiance, de l'amitié, et d'une parfaite harmonie. La seule Isaure n'étoit pas à son aise; on lui

reprocha plus d'une fois son silence et *la gravité* de son maintien. Après le dîner, monsieur de Férioles, qui aimoit la musique, témoigna le desir d'entendre Isaure; mais malheureusement il se servit d'une expression provinciale, en priant Isaure *de pincer de la harpe*; sur quoi le chevalier, d'un ton très-simple, ajouta : Et mademoiselle voudra bien ensuite nous faire *le cadeau de toucher* du clavecin. Cette moquerie échappa totalement au baron et à M. de Férioles. Isaure rougit; la duchesse et madame de Béville se mordirent les lèvres pour s'empêcher de rire. Isaure joua de la harpe; elle vit, à la manière dont M. de Férioles l'écoutoit, qu'il avoit le sentiment de la musique, et c'est pour une musicienne, une sorte de sympathie dont on sait plus de gré que d'un éloge. Isaure jouoit de son mieux et comme un ange; le chevalier, avec une mine impertinente d'approbation protectrice, tenoit l'éventail de la duchesse, avec lequel nonchalamment, il battoit la mesure à faux : tout-à-coup Isaure s'interrompant, en s'adressant au che-

lier : Battez-la donc juste, lui dit-elle. A cette apostrophe inattendue, le baron fit un grand éclat de rire... Le chevalier, mortellement piqué, se mit à rire aussi, et tout de suite (car l'art inconcevable de jouer *les premiers mouvemens* est très-commun dans la bonne compagnie). Le chevalier n'en resta pas là : il fit mille plaisanteries sur son ignorance en musique et tout cela si cavalièrement, si gaîment, que le baron en fut attristé : il avoit espéré que l'espèce d'incartade d'Isaure offenseroit le chevalier ; mais, trompé dans son attente, il fut toujours charmé qu'Isaure eût osé publiquement interpeller le chevalier d'une manière désobligeante.

Lorsqu'Isaure eut cessé de jouer de la harpe, elle passa avec la duchesse sur un balcon qui donnoit sur la cour ; le chevalier vint les y trouver, et en voyant Jacquot en veste qui se promenoit dans la cour, et qui, dans ce vêtement léger, ressembloit beaucoup à Sancho Pança : Voilà, dit-il, le *jockei* de M. de Férioles. La duchesse éclata de rire d'une manière

bruyante qui lui étoit particulière ; Isaure par complaisance pour la duchesse qu'elle aimoit assez, et qui surtout lui en imposoit, fit un sourire forcé : Réellement mademoiselle, continua le chevalier, vous devriez conseiller à M. de Férioles de faire de Jacquot un jokei.—Ce conseil seroit inutile.—Pourquoi donc ? —Pour faire *courir* Jacquot, ne faudroit-il pas, suivant l'usage, le faire jeûner et suer ? — Eh bien ?—Eh bien ! jamais M. de Férioles, pour son amusement, ne mettra à la diète et ne fera *maigrir* un de ses gens.

Malgré tout son empire sur lui-même, le chevalier ne put s'empêcher de rougir de colère : Nous sommes donc *des barbares*, ainsi que les Anglois ? répondit-il avec un ton rempli d'aigreur et d'ironie. — Mais, reprit Isaure, vous ne montrez pas beaucoup d'humanité, lorsqu'au milieu de l'été, vous enveloppez un pauvre enfant de quatorze ans dans des couvertures de laine, et qu'ainsi affublé, vous le mettez auprès d'un grand brasier, afin de *le réduire au poids convena-*

ble (*a*). Comment se peut-il, s'écria le chevalier, que vous ayez pu voir une course *sans horreur*, et que même vous ayez eu l'air de vous y intéresser ? — C'est, repartit Isaure, que je ne pensois point du tout à cela. Ici, la duchesse, se mêlant de la conversation, tourna la querelle en plaisanterie ; Isaure s'adoucit : le chevalier reprit ses graces et sa gaîté, il baisa la main d'Isaure, et l'on retourna dans le salon, après un tendre raccommodement qui laissa à Isaure un extrême refroidissement, et au chevalier beaucoup de rancune.

Le chevalier et la duchesse retournèrent à Paris. Le baron jouoit aux échecs avec le curé. Madame de Béville rentra dans sa chambre pour écrire des lettres. Isaure fut se promener dans le jardin ; M. de Férioles la suivit. Isaure, décidée

(*a*) Presque tous les jokeis qui doivent courir, subissent cette opération, pendant laquelle on leur fait prendre des boissons chaudes. Personne que je sache, ne s'est élevé contre cette inhumanité, qui est cependant bien révoltante.

à rompre avec M. de Férioles, ne le vit pas approcher sans trouble. Il la rejoignit d'un air serein, et lui offrant son bras : Ah! mademoiselle, lui dit-il, combien je desirois, depuis l'aventure du chien enragé, de trouver l'occasion de vous parler sans témoins !..... Ce début redoubla l'embarras d'Isaure ; elle le regarda avec timidité, et elle vit dans ses yeux la plus tendre expression du bonheur, de la confiance et de l'amour... Cet homme si bon, si sincère, comment se résoudre à lui ravir brusquement une espérance qui le rendoit si heureux !.... Et si, en lui montrant les goûts et les projets qui devoient naturellement l'éloigner d'elle, il persistoit à l'aimer, il faudroit donc lui déclarer qu'elle préféroit son rival, et qu'elle avoit promis de l'épouser !..... Mais en sacrifiant M. de Férioles, étoit-elle bien sûre de trouver le bonheur avec le chevalier ?... Toutes ces idées s'offrirent à-la-fois à l'imagination de l'incertaine Isaure, et tremblante autant qu'attendrie, elle se taisoit en regardant tristement M. de Férioles. Il étoit lui-même très-ému. Après

un moment de silence : Pourquoi ce modeste embarras, lui dit-il ; je n'ai rien à vous demander, je suis satisfait... Hier, dans ce chemin creux, lorsque nous pansions la plaie de Jacquot, ne m'avez-vous pas entendu, n'avez-vous pas daigné me répondre ?... A ces mots, Isaure tressaille ; elle se rappelle vivement ce moment plein de trouble et de charme ; elle se rappelle en même temps, qu'elle vient d'afficher et de jouer, en présence de toute la cour, le *plus grand sentiment* pour le chevalier !... Je n'ai qu'une inquiétude, reprit M. de Férioles ; on vous a fait connoître Paris et ses brillans amusemens ; je crains (non que vous ne puissiez vous en passer), mais que vous ne les regrettiez quelquefois. — Je dois vous dire... je dois vous avouer..... qu'accoutumée maintenant à vivre dans le grand monde... je ne pourrois me trouver heureuse en province. A cette déclaration, faite en bégayant, et avec le plus mortel embarras, M. de Férioles sourit : Ce discours, lui dit-il, n'est pas de vous ; voilà des phrases que vous avez entendu dire dans la so-

ciété, et que vous répétez sans réflexion. Vous, Isaure! vous ne seriez pas *heureuse* dans une habitation charmante, au milieu de tous les trésors de la nature, et entre le meilleur des pères et l'époux que vous auriez choisi!.... Et qu'a de commun avec le bonheur, le tumulte du grand monde?.... Ah! loin que cette étonnante dissipation puisse faire le bonheur, loin même qu'elle puisse contribuer à l'augmenter, elle anéantiroit la félicité la plus parfaite; elle distrait sans cesse de la bonté et de l'amitié.... Ici, M. de Férioles sentit le bras d'Isaure presser le sien; il la regarda; elle étoit pâle, et deux larmes échappées de ses yeux baissés, couloient doucement sur ses joues.... Intéressante et sensible Isaure! reprit-il avec un profond attendrissement, sans doute il m'est permis de craindre que, dans quelques momens de loisir, le souvenir de Paris ne vienne vous causer un regret involontaire: comment, à votre âge, ne pas regretter, par exemple, ce spectacle enchanteur où l'on verse de si douces larmes, où l'on voit re-

présenter tout ce qui peut charmer l'esprit et toucher le cœur!.... Mais, attentif à étudier les moindres mouvemens de votre ame, quand je verrai quelque altération dans votre humeur, je vous dirai : Ne regrettez point ces fictions ingénieuses ; les plus douces émotions qu'elles produisent sont excitées ici par des objets réels ! Voulez vous éprouver la pitié ? suivez-moi sous le toit du pauvre, et les pleurs que vous y verserez ne seront point stériles ; ils consoleront l'infortuné. Voulez-vous voir l'intéressant tableau de la paix et de l'innocence ? venez dans les chaumières qui nous entourent. Voulez - vous contempler la ravissante image du bonheur ? regardez votre père et votre époux , et jouissez de votre ouvrage. A ces mots , Isaure fondant en larmes , s'arrêta près d'un banc et s'assit. Ah ! s'écria-t-elle , vous connoissez mieux mon cœur que je ne le connois moi-même ! M. de Férioles se mit à ses genoux , et serrant ses deux mains dans les siennes : Oui , dit-il , je ne connois ici que vous, car je n'y ai vu que vous seule !... Mais, reprit Isaure, se peut-il que vous

n'ayiez pas remarqué que ma tante..... n'est pas favorablement disposée pour vous ? — Vous m'étonnez ; elle me traite avec tant de bienveillance !..... — Quoi ! vous ne voyez pas que c'est le chevalier qu'elle aime ?—Pardonnez-moi, je m'en suis aperçu : mais que nous importe ? — Comment ? — Eh bien ! qu'elle l'épouse. — Vous imaginez qu'elle a de la passion pour lui ? — Assurément, et le chevalier est amoureux d'elle. Il me paroît honnête, il me montre de l'amitié, je prendrai part à son bonheur.—Mon père ne vous a donc pas instruit.... des projets de ma tante ? — Il m'a dit que madame de Béville desiroit pour vous l'alliance du chevalier ; il se trompe : madame de Béville a du penchant pour ce jeune homme qui ne vous aime point, et qui n'est occupé que de votre tante.

Isaure sourit et alloit répondre, lorsqu'elle entendit marcher ; elle se leva, et reprenant le chemin de la maison, elle rencontra madame de Béville et son père ; elle ne s'arrêta qu'un moment avec eux, et elle courut s'enfermer dans son

cabinet. Là, tombant dans un fauteuil : Grand, Dieu s'écria-t-elle, qu'ai-je fait !... et à quel point ma conduite est inexcusable !... Il ne m'est plus possible de m'abuser sur mes vrais sentimens... c'est lui, c'est M. de Férioles que j'aime; il m'a fait rougir d'une frivolité que je méprise maintenant : oui, c'est cette ame si pure et si sensible qui seule répond à la mienne; et cependant, aujourd'hui même, j'ai pris l'engagement public de me donner à un autre! Un moment d'enivrement m'a rendue coquette et fausse?... Et quelle fut la cause de ce funeste enthousiasme? la plus futile vanité! Quoi! dans le même jour j'autorise les espérances de deux amans! j'ai pu jouer un rôle si méprisable et si contraire à mon caractère! Voilà donc où peuvent conduire l'orgueil et la séduction du monde?..... Ah! fuyons-le, ce monde corrupteur, fuyons-le pour toujours !... Mais comment annoncer cette résolution! quelle sera l'indignation de ma tante et la fureur du chevalier! Dans quel abîme m'ont précipitée mon imprudence et ma ridicule

vanité !... Je ne puis retourner à la vertu sans perdre ma réputation !... Je ne puis suivre les mouvemens de mon cœur sans trahir mes sermens !...... O mon père, pourquoi m'avez-vous quittée ? pourquoi m'avez-vous conduite dans ce dangereux séjour ! Hélas ! vous comptiez sur ma raison ; mais en est-il sans l'expérience ? Dans cet instant Isaure entendit frapper à sa porte ; elle essuya ses yeux baignés de pleurs, elle fut ouvrir : on la demandoit pour faire une promenade en voiture. Elle descendit, et elle monta dans une calèche avec sa tante, deux autres femmes, le baron et M. de Férioles. On fut à un quart de lieue, dans une ferme où l'on alloit souvent manger de la crême et des fruits. La fille du fermier, âgée de seize ans et nommée Marthe, étoit extrêmement jolie ; Isaure l'aimoit beaucoup, et Marthe, presque tous les matins, lorsqu'Isaure étoit à Auteuil, lui portoit un panier de fruits. En quittant la la ferme, Isaure, comme à l'ordinaire, embrassa Marthe, et l'invita à venir chez madame de Béville, le surlendemain

dans l'après-midi, parce qu'on devoit y danser; car ajouta-t-elle, ce sera le jour de ma fête. — Comment! reprit la jeune fille, nous avons donc la même patrone? — Oui, répondit Isaure, Marthe est aussi mon nom de baptême. Cette découverte fit le plus grand plaisir à la jeune paysanne, qui promit bien d'être exacte à se trouver au rendez-vous. En rentrant à la maison, madame de Béville, emmenant Isaure dans un cabinet, lui demanda si elle avoit parlé à M. de Ferioles. Isaure, interdite, fut un moment sans répondre; mais l'idée d'expier sa conduite passée par une franchise courageuse, la ranima tout-à-coup: Oui, ma tante, répondit-elle.—Eh bien! renonce-t-il à ses prétentions? — Non, ma tante, il les conserve. — Et qui peut les autoriser? — Mon aveu; j'aime M. de Férioles; je sens toute l'inconséquence de ma conduite..... Avant d'avoir connu M. de Férioles, je me suis engagée légèrement, c'est un grand tort; ma jeunesse peut-être l'excuse. La crainte, la honte, et surtout la vanité, m'ont fait depuis commettre beaucoup d'imprudences; mais je connois en-

fin mon cœur, et son choix est fixé sans retour.

Ce choix est de bon goût, reprit madame de Béville avec le sourire le plus méprisant.... mais avez-vous songé que vous ne pouvez rompre vos engagemens avec le chevalier d'Osambry, sans vous déshonorer? — M. d'Osambry, répondit Isaure, ne peut me croire véritablement engagée, puisqu'il n'a pas reçu la parole de celui qui seul a le droit de disposer de moi; et je m'honore de préférer M. de Férioles, puisqu'il est l'ami de mon père.

La colère qui suffoquoit madame de Béville, la rendit muette pendant quelques instans; mais diverses réflexions, faites rapidement, l'engageant à montrer plus de modération: Du moins reprit-elle d'un ton radouci, vous me donnerez le temps de préparer le chevalier à cet étonnant changement; je n'imagine pas que votre projet soit de joindre l'insulte et le mépris à l'inconstance.... — Ah! ma tante, j'estime M. d'Osambry et j'admire ses excellentes qualités; je suis touchée comme je dois l'être de ses senti-

mens, et je desire mettre à mon refus toutes les formes de la reconnoissance et de l'amitié. Daignez me guider à cet égard; je ferai tout ce que vous me prescrirez, d'autant plus que je crains mortellement la violence et les emportemens du chevalier. — Rassurez-vous, reprit madame de Béville avec un sourire dédaigneux, le chevalier vous préféroit aux plus grands partis de la cour, mais il n'a point de passion pour vous; il n'a été décidé que par son attachement pour moi, et les sentimens qu'il vous supposoit.—Vous me charmez, ma tante, reprit Isaure; c'est assurément tout ce que je pouvois desirer.—Oui, dit madame de Béville, il éprouvera beaucoup d'étonnement, ce qui est assez simple; mais d'ailleurs il sera fort calme, soyez-en sûre. Avez-vous parlé à votre père? — Non, ma tante. —Eh bien! ne vous pressez point de l'instruire; accordez-moi seulement quinze jours, je vous promets qu'au bout de ce temps vous serez libre, sans éclat et sans scènes. Cette assurance enchanta Isaure; elle baisa mille fois les mains de sa tante, en la remerciant et

en lui demandant pardon avec autant de sentiment que d'ingénuité. La naïve Isaure ne savoit pas qu'une coquette de trente-huit ans ne pardonne jamais lorsqu'on lui fait ombrage, ou qu'on a déjoué ses prétentions et blessé sa vanité. Madame de Béville fit de profondes réflexions sur cet événement. En demandant du temps, elle n'avoit songé qu'à s'assurer de celui qui lui seroit nécessaire pour combiner sa conduite. Elle avoit toujours été jalouse des agrémens et de la jeunesse de sa nièce, par conséquent elle ne l'avoit jamais aimée; mais l'orgueil et l'ambition lui donnèrent l'idée de lui faire faire un grand mariage; ensuite, les flatteries du chevalier, en lui persuadant qu'il éprouvoit pour elle un sentiment plus tendre que l'amitié, avoient exalté sa tête, naturellement très-vive. Elle croyoit jouer un rôle héroïque; et quoiqu'elle se repentît de n'avoir pas songé d'abord à se proposer elle-même, on l'avoit tellement enivrée de louanges et d'espérances ambitieuses, elle étoit si persuadée que seule elle gouverneroit à

son gré le chevalier, et qu'Isaure n'auroit aucun ascendant sur lui, qu'elle avoit, de bonne foi, regardé ce mariage comme nécessaire au bonheur de sa vie; mais il falloit renoncer à ce projet, puisqu'Isaure déclaroit enfin, avec fermeté, son inclination pour M. de Férioles. Madame de Béville sentit qu'elle pouvoit tirer un grand parti des imprudences d'Isaure, pour lui donner des torts et pour motiver le nouveau dessein qu'elle méditoit. Elle se décida donc à se plaindre hautement d'Isaure et du baron, à se brouiller avec tous les deux, et à épouser le chevalier, si ce dernier, comme elle n'en doutoit pas, lui déclaroit ses vrais sentimens; car elle ne craignoit plus de se donner un ridicule, la rupture n'étant causée que par la seule volonté d'Isaure. D'ailleurs, madame de Béville, autorisée à montrer du ressentiment contre sa nièce, n'étoit plus retenue par cette tendresse touchante qu'on lui supposoit pour elle, et qui seule, disoit-elle, eût suffi pour l'empêcher de se remarier; enfin, son enthousiasme pour le chevalier étant

à son comble, la disproportion d'âge et toutes les considérations qui l'avoient effrayée peu de jours auparavant, ne pouvoient plus l'arrêter. Avant de parler au chevalier, elle voulut sonder les dispositions de sa famille; et elle se décida à confier d'abord le secret d'Isaure à la duchesse d'Osambry.

Toute la société passa le jour suivant à Paris. Madame de Béville ne vit ni la duchesse ni le chevalier, qui étoient à Versailles pour quelques jours. M. de Férioles, en arrivant à son auberge, y trouva une lettre par laquelle une dame qui lui étoit inconnue, et qui logeoit dans son quartier, le prioit instamment de passer chez elle dans le cours de la journée. La lettre étoit d'un ton très-honnête, et signée *la marquise de Melsange*. M de Férioles se rendit sur-le-champ chez elle. Il trouva, dans un hôtel garni, une jeune dame fort jolie, d'un extérieur très-décent, qui commença par lui faire beaucoup d'excuses, et qui ensuite lui conta qu'elle étoit la femme d'un gentilhomme, capitaine de cavalerie, qu'un oncle riche et puissant

persécutoit pour avoir fait un mariage d'inclination. Je n'avois, il est vrai, continua la belle affligée, ni naissance, ni fortune; mais du moins mes ennemis même ne peuvent s'empêcher de rendre justice à ma conduite et à la pureté de mes mœurs. J'épousai secrètement M. de Melsange, il y a quatre ans; nous déclarâmes enfin notre mariage au mois de mai dernier, et presqu'aussitôt une lettre de cachet a privé mon mari de sa liberté; il est enfermé à Saumur... — Oh ciel! s'écria M. de Férioles. La jeune dame mit son mouchoir sur ses yeux, et resta quelques minutes dans cette attitude; ensuite, reprenant la parole: Oui, monsieur, dit-elle, et l'on veut faire casser mon mariage, parce que mon mari qui est officier, n'a point demandé l'agrément du roi. Ayant passé ma vie en province, je n'ai ni amis, ni protection. J'ai appris, par hasard, que vous étiez parent du ministre de la guerre, et votre réputation de bonté m'a fait espérer que vous voudriez bien vous charger de présenter mon placet au ministre.... N'en doutez

pas, madame, interrompit vivement M. de Férioles; disposez de moi en toutes choses... J'aurai l'honneur de vous conduire chez le ministre.—Non, monsieur, reprit la marquise, je crains trop le crédit et la violence de l'oncle de mon mari, pour oser faire des démarches publiques; il pourroit aussi me faire enfermer.... — Quelle horreur! — Il en est capable; je ne veux donc point me montrer à Versailles; tout ce que je vous demande, c'est de vous charger de mon placet.

M. de Férioles promit, non-seulement de présenter le placet, mais de suivre l'affaire avec toute l'activité possible. La marquise lui dit qu'elle attendoit quelques papiers importans qu'elle vouloit joindre au placet, et qu'elle lui remettroit le tout sous peu de jours. Il fut convenu qu'elle le feroit avertir, et qu'il reviendroit chez elle au jour qu'elle indiqueroit, pour recevoir, de ses mains, le placet et les autres papiers. La jeune dame s'épuisa en remercîmens, et M. de Férioles la quitta, pénétré de sa situation, et charmé de sa personne.

Madame de Béville retourna le soir à Auteuil, avec sa nièce. Le lendemain étoit le jour de la fête d'Isaure. Mademoiselle Cléry lui conta qu'elle savoit, par Jacquot, que son maître rapporteroit de Paris un superbe rosier de roses mousseuses, fleur très-rare alors, et qu'il l'offriroit à Isaure qui avoit paru en desirer un. M. de Férioles revint à neuf heures; Isaure s'attendoit à recevoir le beau rosier, mais M. de Férioles ne lui présenta qu'une anémone cueillie dans le jardin. Elle imagina qu'il ne lui donneroit les roses qu'à l'heure où toute la maison et les paysans viendroient lui présenter des bouquets; et voulant lui laisser croire qu'elle ne s'attendoit pas à cette attention, elle se garda bien de lui parler du rosier. Après le dîner, on offrit à Isaure une grande quantité de fleurs, et M. de Férioles ne lui donna rien. Un moment après, on annonce la jolie Marthe qui, à la tête des jeunes filles du village, apportoit aussi son offrande. Marthe donna une corbeille de fleurs qu'Isaure reçut avec une extrême distraction. Un seul

objet fixoit son attention et ses regards; c'étoit une superbe branche de roses mousseuses, attachée au corset de Marthe.... Un moment après, elle remarqua que M. de Férioles regardoit la rose mousseuse, en souriant d'un air de complaisance, et qu'il fit à Marthe plusieurs signes d'intelligence. On passa dans le jardin, où l'on devoit danser sur la pelouse, avec les paysans et toute la maison. Lorsqu'on y fut, Isaure voyant Marthe toute seule, à quelques pas des villageoises, s'approcha d'elle, en lui demandant d'où lui venoit cette belle branche de roses. A cette question, Marthe pâlit, rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien; Isaure s'éloigna d'elle, avec un violent battement de cœur. Elle ne voulut point danser, se plaignit d'un grand mal de tête, et fut s'asseoir auprès de sa tante. Au bout d'une heure, Isaure vit M. de Férioles, Marthe et quelques autres quitter la pelouse, pour se promener dans un bosquet voisin. Isaure se leva, et fut aussi dans cette espèce de petit bois. Le jour étoit tout-à-fait à son déclin, Isaure marchoit au hasard, elle en-

tendit parler derrière un énorme buisson de lilas ; elle reconnut la voix de M. de Férioles, elle s'arrêta, et elle recueillit ces paroles : *Un plus long entretien paroîtroit singulier, mais soyez tranquille, ma chère Marthe, et allez rejoindre vos compagnes. A demain matin, à six heures.* On cessa de parler, Isaure sortit précipitamment du bois ; elle rencontra sur la pelouse, mademoiselle Cléry à laquelle elle demanda la clef de sa chambre. Mademoiselle Cléry ne put s'empêcher de lui parler de la rose mousseuse que portoit Marthe : Je vous ordonne là-dessus, dit Isaure, un silence absolu ; si vous en dites un seul mot à Jacquot, je vous renverrai. En prononçant ces paroles, elle quitta précipitamment mademoiselle Cléry, elle rentra dans la maison, s'enferma dans son appartement, fit dire qu'elle étoit malade, et qu'elle alloit se mettre au lit. L'indignation d'Isaure égaloit sa surprise : Quoi ! disoit-elle, c'est donc là cet homme que j'ai préféré, cet homme que je croyois si vertueux, auquel je supposois, pour moi, un sentiment si tendre, et que j'aimois de si

bonne foi !.... Il n'a ni mœurs, ni probité ; c'est un vil séducteur, un hypocrite !.... Ah ! je renonce au mariage, je reprends ma liberté, je ne la sacrifierai jamais.... En se plaignant ainsi, Isaure pleuroit ; son cœur étoit profondément blessé, et devoit l'être : que ne doit pas ressentir une jeune personne fière et sensible, en acquérant la preuve d'une semblable infidélité, à l'époque même où elle a fait l'aveu de son penchant ?....

Isaure passa la nuit entière à s'affliger, et chaque réflexion augmentoit son dépit et sa douleur.

Le lendemain, à son réveil, on lui dit que le père de Marthe demandoit à lui parler. Isaure, au nom de Marthe, éprouva la plus vive émotion ; elle se leva précipitamment, et descendant sur-le-champ dans le salon, elle y reçut le bon fermier. Mademoiselle, lui dit-il, comme vous avez beaucoup de bonté pour ma famille, je viens vous informer d'un événement.... Avant tout, interrompit Isaure, dites-moi si, dans le récit que vous voulez me faire, il est question de M. de Férioles ?....

— Oui, mademoiselle, répondit le fermier, car c'est lui seul.... — Il suffit, interrompit Isaure, il ne me convient pas d'en entendre davantage ; tout ce que je puis vous dire, c'est que vous m'obligerez sensiblement, si vous avez la sagesse de ne point ébruiter cette histoire. — Mais, mademoiselle, c'est impossible, quand l'amour tourne la tête d'une jeune fille...—Elle l'aime donc passionnément? —Oh! comme une folle, et pour lui, c'est tout de même. Je me suis d'abord bien fâché, mais M. de Férioles est si généreux, il lui donne tant d'argent!.... A ces mots, Isaure, indignée, se leva brusquement pour sortir; elle ouvrit la porte du salon, et recula deux pas, en voyant M. de Férioles qui, dès qu'il aperçut le paysan qui sortoit, sourit, et entra dans le salon, en disant à Isaure : Eh bien! il vous a conté tout ce joli petit roman? Isaure confondue, resta immobile. Ces paroles, et l'air calme et serein de M. de Férioles, furent, pour elle, une justification presque complète. Elle étoit si tremblante, qu'elle fut obligée de s'as-

seoir. — Vous auriez su tout cela hier au soir, poursuivit M. de Férioles, si j'avois pu vous parler un moment en particulier.... Isaure interrompit M. de Férioles pour lui demander un récit détaillé, et M. de Férioles s'asseyant auprès d'elle : « Il faut d'abord que vous sachiez, dit-il, que je voulois vous donner un rosier de roses mousseuses....—Ah! cher M. de Férioles! s'écria Isaure que ce mot achevoit de désabuser ». M. de Férioles, aussi surpris que touché de ce transport, s'arrêta, Isaure le conjura de continuer; il baisa sa main qu'il retint dans les siennes, et reprenant sa narration : « J'allai donc hier matin, poursuivit-il, chez plusieurs fleuristes, et aucun ne voulut me vendre un rosier; tout ce que je pus obtenir, fut une branche. Je partis en cabriolet avec Jacquot, tenant la rose que je vous destinois; il étoit huit heures et demie du matin lorsque nous passâmes devant la petite terrasse de la maison du maître d'école, qui est, comme vous savez, à cinq cents pas du village : le pavé, brisé à cet endroit, nous obligeoit à n'aller qu'au

pas, j'entendis pleurer et gémir; j'arrêtai le cheval, et jetant les yeux sur la terrasse, je vis un jeune garçon qui fondoit en larmes. Sa figure et sa douleur m'intéressèrent; je dis à Jacquot d'aller avec mon cabriolet, chez madame de Béville, et que je m'y rendrois à pied. Je descendis de la voiture, Jacquot partit; je montai sur le talus au haut duquel se trouve la palissade de la terrasse, et j'appelai le jeune homme; il vint: « Qu'avez-vous, mon ami? lui dis-je, vous a-t-on battu? — Non, monsieur. — Pourquoi pleurez-vous si amèrement? — Oh! monsieur, je ne veux pas dire cela». A ces mots, je le pressai si vivement, qu'il me conta qu'il s'affligeoit de ce qu'on avoit coupé et pris toutes les fleurs d'un rosier qu'il cultivoit. — Mais, lui dis-je, vous trouverez d'autres rosiers dans le village, et voilà un louis pour en acheter. — Ah! monsieur, si vous étiez venu une heure plutôt! à présent, il n'est plus temps!.... — Pourquoi donc? — Monsieur, je voulois donner ces roses..... à quelqu'un qui va passer.... — Une jeune fille? — Oui,

monsieur, et c'est aujourd'ui le jour de sa fête.—Elle s'appelle Marthe?—Oui, monsieur, la fille de Jarson le fermier. Tous les matins, avec son âne, elle passe par ici pour aller vendre, au village, de la crême et des herbes..... elle chante de loin, je l'entends, et...— Et toutes vos roses sont cueillies? — On n'a pas seulement laissé un bouton, et je n'ai vu cela que tout-à-l'heure: ..... hier, il y en avoit six! et du moins, s'il en restoit une, je serois content; mais le jour de sa fête, n'avoir pas une fleur à lui donner!.... En prononçant ces paroles, le jeune garçon se remit à sangloter. J'étois placé de manière que, caché par la palissade qui nous séparoit, il ne voyoit que mon visage, et n'avoit pas aperçu la belle branche de roses mousseuses que je tenois. Allons, dis-je en moi-même, il faut faire un heureux; Isaure ne s'attend point à recevoir cette branche, et si elle étoit ici, elle m'ordonneroit d'en faire le sacrifice: ce sera toujours une offrande à l'Amour..... Comme je faisois cette réflexion, le jeune homme tressaillit, en s'é-

criant : Ah ! bon Dieu, la voilà ! écoutez. En effet, j'entendis une voix jeune et claire qui chantoit de loin, mais avec tant de force, que je distinguai ces paroles :

C'est la fille à Simonette
Qui vend un panier d'œufs frais....

« Alors, élevant la main au-dessus de la palissade, je montrai ma superbe rose... Le jeune homme fit un cri de surprise et d'admiration, et se jetant à genoux : O monsieur ! cher monsieur ! dit-il en joignant les mains. — Je vous la donne, interrompis-je en la lui présentant. Il la reçut avec transport, en me comblant de bénédictions ; et comme la jeune fille approchoit, je m'éloignai bien vîte. Le soir de votre fête, continua M. de Fériolles, j'eus dans le petit bois un entretien avec Marthe, sur son jeune amoureux qui n'a que dix-sept ans. Le fermier, le trouvant trop jeune et trop pauvre, avoit défendu à Marthe d'y penser ; mais c'est un ordre plus facile à donner qu'à exécuter : Marthe *pensoit* toujours à Sylvain (c'est le nom de son amant), et elle

m'assuroit en pleurant que *c'est plus fort qu'elle* : enfin j'ai été ce matin à six heures à la ferme, j'ai parlé à Jarson, et j'ai obtenu son consentement; j'ai vu le maître d'école et Sylvain, les paroles sont données, tout est daccord, et la noce se fera dans six semaines ».

On peut juger de l'effet que produisit ce récit sur le cœur d'Isaure; il augmenta tellement son estime et sa tendresse pour M. de Férioles, que dès le jour même, déclarant sans aucun détour, ses sentimens au baron, et lui confiant tout ce qui s'étoit passé entr'elle et madame de Béville, elle consentit à épouser M. de Férioles aussitôt que madame de Béville auroit prévenu le chevalier.

Deux jours après, M. de Férioles reçut un billet de madame de Melsange, qui lui donnoit un rendez-vous pour le lendemain à six heures du soir. Quoiqu'il fût le plus heureux des hommes entre Isaure et le baron, il s'arracha d'Auteuil pour faire une bonne action, et au jour et à l'heure indiqués, il se trouva à la porte de la marquise.

Le chevalier d'Osambry arriva à Auteuil une heure après le départ de M. de Férioles, il étoit venu dans un élégant phaéton, et il proposa à madame de Béville une promenade aux Champs-Elysées. Il faisoit un temps superbe, on y consentit; le phaéton n'avoit que trois places; qui furent remplies par madame de Béville, sa nièce et le chevalier. Isaure, très-froide et très-sérieuse, gardoit le silence; le chevalier, suivant sa coutume, ne paroissoit occupé que de madame de Béville, et cette dernière, plus animée que jamais du desir de plaire, déployoit tous ses moyens de séduction. Au milieu de l'entretien le plus animé, le chevalier s'interrompant tout-à-coup: Eh! mon Dieu, dit-il, ne vois-je pas M. de Férioles là-bas, dans une voiture de remise noire et jaune? Isaure l'avoit déjà aperçu, car une femme voit de bien loin celui qu'elle aime; c'étoit en effet M. de Férioles avec madame de Melsange, qui, prête à monter en voiture au moment où il étoit arrivé chez elle, pour aller, disoit-elle, se promener pour sa santé, l'a-

voit engagé à faire cette promenade avec elle. M. de Férioles, dit madame de Béville, est là avec une jolie femme.—C'est incroyable ! s'écria le chevalier, je me trompe sûrement... Dans cet instant, la voiture de remise approchant du phaéton, madame de Melsange dit vivement à M. de Férioles en s'enfonçant dans la voiture, comme si elle eût voulu se cacher: De grace, baissez le stor de votre côté; dépêchez-vous, je crois voir un de mes persécuteurs, je ne veux pas en être aperçue. M. de Férioles obéit précipitamment, mais avec chagrin, car il venoit d'entrevoir Isaure. Cette action surprit infiniment Isaure; et le chevalier, répétant toujours *c'est incroyable* ! madame de Béville lui demanda quelle étoit donc la chose dont il paroissoit si étonné? C'est répondit-il, une ressemblance inouïe de la femme qui est avec M. de Férioles; si l'on pouvoit imaginer qu'un honnête homme pût se promener aux Champs-Elysées avec une courtisane, je croirois que cette femme est la petite Cécile...—Quoi! dit madame de Béville,

cette Cécile qui étoit danseuse à l'Opéra il y a deux ans? — Oui, elle-même. —Oh! vous vous trompez certainement, s'écria vivement Isaure.— J'en suis persuadé, reprit le chevalier, sans avoir l'air de remarquer le trouble d'Isaure; mais poursuivit - il j'aperçois Vilmère qui connoît Cécile beaucoup mieux que moi, je vais l'appeler, il vous éclaircira ce fait. Vilmère fut appelé; il étoit à cheval; il vint aussitôt, on le questionna, il répondit sans hésiter que la jeune femme de la voiture jaune et noire étoit Cécile, et il ajouta: Je lui ai parlé, elle est avec un homme que je ne connois pas. Après cet éclaircissement, Vilmère parla d'autre chose, et ensuite s'éloigna. Le chevalier triomphoit, Isaure gardoit un morne silence, madame de Béville tomba dans une profonde rêverie; avec ses nouveaux projets, elle ne pouvoit plus desirer qu'Isaure changeât encore de résolution; au contraire, elle craignoit beaucoup que le dépit ne la ramenât au chevalier. Ainsi cet incident, loin de lui plaire, l'inquiétoit ex-

trêmement. On quitta les Champs - Elysées, et en arrivant à Auteuil on entra dans le salon, où l'on trouva la duchesse d'Osambry, qui depuis une heure, étoit à Auteuil. Isaure sortit pour remonter un moment dans sa chambre; le chevalier la suivit, et la rejoignant dans une petite galerie, il l'arrêta en lui demandant un moment d'entretien. Il commença par lui dire qu'il vouloit, avant d'en parler à madame de Béville, lui faire part d'une chose très-importante pour lui : c'étoit qu'ayant obtenu à Versailles une audience particulière de la reine, il en avoit reçu la promesse positive de la place qu'il sollicitoit, et de plus, ajouta-t-il, la reine s'est engagée à demander pour moi la survivance de la charge de mon père, ce qui me donnera tout de suite *les grandes et les petites entrées*, enfin ce qui assurera *les honneurs* de la cour à celle dont je recevrai la main; et voilà, de tant de graces inattendues, celle qui me touche le plus... Il prit un air attendri en disant ces dernières paroles.... Isaure le regarda fixe-

ment et froidement; il fut un peu déconcerté....

Les intrigans peuvent, en beaucoup d'occasions, éblouir et jouer les gens droits et sensibles; mais ils ne connoissent du cœur humain que ses petitesses; ils comptent trop sur la vanité, ou, pour mieux dire, ils ne comptent que sur elle, et souvent ils se trompent. Isaure avoit eu un moment d'enivrement qui s'étoit dissipé sans retour. Rien n'éclaire comme un sentiment vrai, rien ne perfectionne un caractère comme l'amour, quand c'est l'estime et la vertu qui l'ont fait naître. Isaure ne méprisoit pas le chevalier, mais depuis qu'elle aimoit M. de Férioles, elle ne l'admiroit plus. Comment auroit-elle admiré celui qui ressembloit si peu à son amant ! le modèle de la perfection est l'objet qu'on aime: tout ce qui s'écarte de cette ressemblance, cesse de plaire, tout ce qui s'y montre opposé devient antipathique; Isaure, enfin, sans aucun raisonnement, commençoit à bien juger le chevalier, en le comparant à son amant. Le préambule du chevalier

lui déplut ; elle y trouva peu de délicatesse ; elle y vit clairement le dessein de séduire son amour-propre ; elle répondit d'un ton glacial. Le chevalier, très-surpris, ne se rebuta point. Je voulois encore vous parler, lui dit-il, sur M. de Férioles. Après les espérances que vous m'avez données, et que vous avez confirmées publiquement d'une manière si touchante pour moi, j'aurois eu le droit d'exiger de vous moins de condescendance pour un homme qui prétend à votre main ; cependant, j'ai respecté vos ménagemens pour le desir de votre père : mais maintenant qu'il est prouvé que M. de Férioles n'est fait, par ses mœurs et le scandale de sa conduite, ni pour devenir votre mari, ni pour être mon rival, je crois que vos engagemens et l'honneur vous prescrivent de déclarer, sans délai et sans détour, la préférence que vous daignez m'accorder. La pudeur, et sans doute la prudence, vous défendent de révéler à M. de Risdale ce que nous avons vu aux Champs-Elysées ; d'ailleurs, alléguer cette raison, pourroit paroître une plain-

te, et votre préférence pour moi, n'auroit plus l'air que d'une vengeance : je veux vous obtenir d'une manière plus digne de vous, et plus flatteuse pour moi. Ainsi, contentez-vous de montrer avec fermeté dès ce soir, vos vrais sentimens, ou bien, autorisez-moi à parler de votre part à M. de Risdale... —Non, monsieur, dit enfin Isaure, toutes vos démarches auprès de mon père seroient inutiles; votre alliance l'honoreroit sans doute, mais elle me sépareroit de lui ; j'ai ouvert les yeux sur mes devoirs, et j'ai promis à mon père de ne le point quitter.—Et vos engagemens avec moi...—Je n'en ai pu former sans l'aveu de mon père. —Ainsi donc, vous me préférez un provincial ridicule, sans principes et sans mœurs?— La volonté de mon père réglera la mienne, qui ne peut que m'égarer sans ses conseils. En disant ces mots, Isaure quitta le chevalier qu'elle laissa pétrifié d'étonnement. Quoiqu'il sût bien qu'elle ne l'avoit jamais aimé, et qu'il eût remarqué son inclination pour M. de Férioles, il n'avoit pas imaginé, depuis la scène des

courses, qu'elle pût être capable de préférer un campagnard à l'homme de la cour le plus brillant, et qu'elle croyoit le plus en faveur. Ses affaires étoient dans le plus grand délabrement, et il avoit fort exagéré ses espérances d'ambition; la reine l'avoit assuré vaguement de sa protection, et voilà, comme tant d'autres, ce qu'il appeloit des promesses positives. Il descendit dans le salon; madame de Béville l'attendoit avec autant d'impatience que d'inquiétude. Elle vit avec joie à son air consterné, qu'Isaure lui avoit ôté toute espérance. Le chevalier, qui n'étoit point gêné par la présence de la duchesse, conta ce qui venoit de se passer entre Isaure et lui; il osa dire nettement qu'il n'étoit point amoureux d'Isaure, et que cependant il étoit inconsolable. A cette assurance, madame de Béville s'attendrit et s'anima; la duchesse, déja prévenue par elle, lui dit: En vérité, vous vous aimez tous deux, je m'en suis aperçue depuis long-temps; vous êtes libres... Comme elle prononçoit ces paroles, le chevalier tomba aux pieds

de madame de Béville; la scène fut très-bien jouée : le dénoûment se devine. Le chevalier se vengea d'Isaure en la privant d'un riche héritage; il reçut les sermens de madame de Béville, et il fut décidé qu'il l'épouseroit sous huit jours. Il partit le soir même, afin d'aller demander l'agrément du roi, et de tout préparer pour cette union si brusquement formée. Madame de Béville, triomphante, se livra à tout l'enivrement d'une joie immodérée. En se regardant le soir dans son miroir, il lui sembla qu'elle avoit quinze ans de moins; on la préféroit à la jeune et charmante Isaure : le beau d'Osambry mouroit d'amour pour elle. Que diroit-on à Paris, quelle surprise et quelle jalousie pour toutes les femmes de trente-huit ans! enfin, elle alloit peut-être à la cour, elle alloit mettre un grand habit!.... elle auroit *un tabouret* chez la reine!.... avec son esprit et son adresse, elle parviendroit facilement à devenir favorite!..... Toutes ces idées délicieuses l'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, elle passa quatre heures à sa toilette; elle re-

prit des rubans couleur de rose, et la coiffure et l'habillement d'une jeune personne de vingt ans : lorsqu'on a tourné la tête d'un homme de vingt-six, n'est-on pas véritablement rajeunie ? Le baron qui avoit couché à Paris, revint pour dîner. Madame de Béville, trop fière de sa gloire pour éprouver le moindre embarras, le prit en particulier pour lui conter que le chevalier n'avoit jamais aimé qu'elle ; qu'enfin, il avoit avoué sa passion.... elle ajouta qu'elle n'avoit pu résister à tant d'amour, et qu'elle lui avoit promis sa main. Eh bien ! tant mieux, ma sœur, dit le baron, vous verrez sans peine ma fille épouser mon bon Férioles, nous serons tous satisfaits, et je vous assure que Férioles ne regrettera nullement la fortune que vous assuriez à mon Isaure ; j'ai trente mille livres de rente, il en a douze : c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour être heureux. Madame de Béville, charmée de cette modération, embrassa son frère et voulut lui persuader que ce brillant mariage seroit très-utile à sa famille ; le baron lui

répondit qu'il n'avoit aucune ambition, et il la quitta pour aller retrouver sa fille.

Isaure, depuis l'aventure des roses mousseuses, avoit appris à suspendre son jugement, et à se défier des apparences; son cœur, et même sa raison, l'assuroient qu'il étoit impossible que M. de Férioles fût un homme sans mœurs et sans décence : elle concevoit bien, d'après sa bonhomie même, qu'il pût se trouver avec une courtisane, sans la connoître; mais ce store baissé précipitamment par lui, au moment même où il aperçut le phaéton du chevalier, et ce long séjour à Paris!.... Comment expliquer tout cela? C'en étoit bien assez pour agiter et pour troubler Isaure.... Le baron la trouva si rêveuse et si préoccupée, qu'elle fit à peine attention à la grande nouvelle du mariage de sa tante; elle se garda bien de conter à son père l'étrange rencontre des Champs-Elysées; mais à tout moment, croyant entendre une voiture, elle alloit regarder à la fenêtre qui donnoit sur la cour, et ensuite elle revenoit tristement se rasseoir en soupirant. Enfin, elle en-

tendit distinctement le bruit d'un cabriolet ; elle se précipite vers la fenêtre : c'étoit en effet M. de Férioles, qui, un moment après, entra dans la chambre. Le baron s'empressa de l'instruire du mariage de sa sœur. Cela ne me surprend pas, dit M. de Férioles, j'avois bien vu qu'il l'aimoit ; il la loue tant! — C'est-à-dire, reprit le baron, qu'il la flatte d'une manière très-suspecte : une femme qui a tout-à-l'heure quarante ans, n'inspire pas tout cela. Dieu veuille que ma sœur ne se repente jamais de cette folie ! — Je crois qu'elle sera heureuse, repartit M. de Férioles, car le chevalier me paroît, au fond, un très-bonhomme. Mais, poursuivit-il en se tournant vers le baron, je suis chargé d'une commission pour vous ; tenez, lisez ce billet. Le baron prit le billet, l'ouvrit, et lut ces mots : « On auroit la chose « du monde la plus importante à com- « muniquer à M. le baron de Risdale. « Cette affaire ne souffre aucun retard ; « on conjure M. le baron de Risdale de « se rendre sur-le-champ au lieu qu'on « lui indiquera ».

Cette écriture m'est inconnue, dit le baron, et le billet n'a point de signature; savez-vous de quoi il s'agit? — Non, je l'ignore, mais je connois la personne qui vous écrit; c'est une jeune femme de province, très-intéressante, et qui se nomme la marquise de Melsange : elle m'a conjuré de vous engager à l'aller voir; elle n'a qu'un mot à vous dire..... — Ce n'est pas une aventurière, vous en êtes sûr? — Je vous le répète, c'est une femme très-vertueuse... Prenez mon cabriolet, allez-y sur-le-champ, vous pourrez facilement revenir pour dîner....... Le baron fit encore plusieurs questions, ensuite il se décida à partir. Alors M. de Férioles, pour satisfaire la vive curiosité que lui montroit Isaure sur *la vertueuse* marquise de Melsange, lui conta de quelle manière il avoit fait connoissance avec elle, et comment il s'étoit trouvé aux Champs-Elisées dans sa voiture; la circonstance du store baissé ne fut pas oubliée. A ce détail, Isaure, transportée, ne put se contenir davantage : O le meilleur des hommes! s'écria-

t-elle, le vice effronté se sert de votre bonté même pour vous abuser; cette prétendue marquise de Melsange est une vile courtisane, et j'en ai la parfaite certitude...— Est-il possible? reprit M. de Férioles. — Oui, plusieurs peronnes qui la connoissent nous l'ont nommée; elle a été danseuse dans les chœurs de l'opéra. — Eh bien! dit M. de Férioles, ceci ne me surprend pas autant que vous pourriez le croire; il faut que vous sachiez que j'ai le défaut, lorsqu'on a commencé par m'intéresser, de repousser naturellement toutes les réflexions raisonnables qui pourroient me faire changer d'opinion: ceci est une foiblesse qui m'a quelquefois rendu le jouet et la dupe des fripons. — Ah! n'en rougissez point, repartit Isaure, cette espèce de crédulité volontaire est le caractère le plus touchant et le plus vrai de la bonté. — Je vous avoue, reprit M. de Férioles, que j'ai, malgré moi, remarqué dans cette jeune femme tant de petites inconséquences, et quelquefois un ton si singulier, que je ne balance point à croire

qu'en effet on vous a dit la vérité. Mais écoutez le reste de cette aventure. En me promenant aux Champs-Elysées, elle m'entretenoit toujours de ses affaires ; elle m'avoit fait revenir, disoit-elle, pour me remettre tous ses papiers : il en manquoit un seul qu'on devoit lui envoyer dans la soirée, et que nous trouverions sûrement chez elle en rentrant. Elle avoit avec elle, dans la voiture, son enfant, jolie petite fille de quatre ans. Au déclin du jour, madame de Melsange me proposa de descendre, et de faire un tour de promenade à pied; j'y consentis; mais au bout d'un quart-d'heure il survint un orage subit, une pluie à verse : tout le monde se culbutoit pour se sauver, soit dans les voitures, soit dans les cafés. Dans ce mouvement, Madame de Melsange s'aperçut que sa petite fille lui manquoit ; je n'ai jamais vu un désespoir plus vrai ; ses larmes me percèrent le cœur. Je lui promis d'aller chercher sa fille, et de ne revenir qu'après l'avoir trouvée ; je lui conseillai de m'attendre dans sa voiture, ce qu'elle fit. La pluie,

la grêle et le vent continuoient avec violence, ce qui ne m'empêcha pas de chercher dans tous les coins de la promenade, mais en vain ; enfin, après avoir parcouru les Champs-Elysées pendant plus d'une heure, je m'avisai d'entrer dans un café, et le premier objet qui frappa mes regards, fut la petite fille assise sur le comptoir, et mangeant un biscuit. Je sentis presque, en la voyant, ce que j'aurois éprouvé si elle eût été mon enfant ; car je me représentai toute la joie de sa pauvre mère dont les cris douloureux retentissoient encore à mon oreille... Je pris l'enfant dans mes bras, et je volai à la voiture ; je criai de loin : La voilà, la voilà, et bien portante !... La mère (car cette femme, quelle qu'elle soit, est mère, et sous ce rapport elle est si touchante !) la mère ouvre la portière, s'élance vers moi en disant : *Le ciel vous récompensera.* Nous remontons dans la voiture ; je la reconduisis chez elle. Lorsque nous fûmes dans son salon, elle fit allumer du feu pour sécher un peu mes habits ; car j'étois crotté et

mouillé de la plus étrange manière : elle tenoit son enfant dans ses bras, et elle me regardoit avec un attendrissement qui me parut extraordinaire. Tout-à-coup elle prit une écritoire, écrivit un billet, le cacheta, et me le remit, en me demandant, en grace, de le porter au baron, et d'obtenir de lui qu'il vînt la voir le lendemain. En me parlant, elle avoit les larmes aux yeux, et l'air de la plus grande agitation; je ne savois que penser, et j'eus beau la questionner, elle refusa constamment de s'expliquer. Je ne sortis de chez elle qu'à onze heures; il étoit trop tard pour retourner à Auteuil, je couchai à mon auberge... Mais, ma bonne et charmante Isaure, vous pleurez !..
— Oui, je pleure de joie et de reconnoissance; oui, je remercie le ciel de m'avoir donné toutes les occasions de vous connoître... Je ne dirai point que je trouve en vous l'objet que je cherchois, puisque jamais mon imagination ne m'offrit l'idée d'une si touchante perfection; mais est-il étonnant qu'un tel caractère ait acquis tant d'empire sur mon

cœur, puisque je vois, d'après votre récit, que par le seul ascendant de cette incomparable bonté, vous avez subjugué la femme artificieuse qui ne vous attiroit que pour vous tromper? et je ne doute point que le desir de parler à mon père, ne lui ait été inspiré par un motif honnête pour vous. Peut-être que, renonçant au projet de vous séduire, et sachant vos liaisons avec moi, elle veut vous justifier d'avoir paru en public avec elle. Mais, poursuivit Isaure, je ne veux plus vous rien cacher; il faut que vous connoissiez des foiblesses dont je suis guérie sans détour; il faut que vous sachiez que cette femme m'a donné de l'inquiétude, et qu'avant cette aventure la jeune Marthe m'a causé la plus violente jalousie. Alors, Isaure conta naïvement tout ce qu'elle avoit éprouvé; on conte bien longuement quand on parle de soi à ce qu'on aime: l'air attentif et touché de celui qui écoute, prouve si bien qu'on ne dit rien de trop! Isaure n'avoit pas encore fini son récit, lorsque la cloche du dîner l'avertit qu'on alloit se mettre

à table. Elle se hâta de descendre, et sachant que madame de Béville étoit encore dans sa chambre, elle y fut avec M. de Férioles. Madame de Béville, rayonnante de joie et de fierté, et dans la plus élégante parure, étoit debout devant un miroir, elle renvoya ses femmes : alors, les deux amans, de la meilleure grace du monde, la félicitèrent sur son mariage ; complimens auxquels le bon Férioles ajouta un éloge sincère du chevalier, ce qui surprit et toucha tellement madame de Béville, qu'elle l'embrassa, et lui dit avec attendrissement les choses les plus aimables ; ensuite elle ouvrit son écrin, elle en tira de superbes bracelets de diamans, et des boucles d'oreille qu'elle donna à sa nièce avec beaucoup de grace. On vint avertir que le dîner étoit servi. On trouva dans le salon trois ou quatre personnes qui arrivoient de Paris. Madame de Béville les prit à part pour leur confier son mariage : enfin, on se mit à table. Le baron n'arriva que sur la fin du dîner. Il se plaça à côté d'Isaure, et lui dit tout bas

qu'il avoit la chose du monde la plus singulière à lui apprendre, mais qu'il falloit, ajouta-t-il, cacher au bon Férioles. En sortant de table, le baron emmena sa sœur dans un cabinet, et là, sans préambule : « Je viens, dit-il, vous donner un avertissement salutaire : le chevalier d'Osambry est un fourbe, et l'homme le plus noir et le plus méchant ». A ce début de conversation, madame de Béville n'éprouva que de la colère et de l'indignation : « Cet avertissement, dit-elle, vient un peu tard; mais vous n'imaginez pas que je puisse croire légèrement que l'homme du monde que j'estime et que j'aime le plus, soit un malhonnête homme? — J'ai prévu votre incrédulité, répondit le baron; mais il faudra bien vous rendre à l'évidence. Ecoutez moi avec un peu de calme, s'il est possible. Cette courtisane, jadis danseuse à l'opéra, cette Cécile avec laquelle vous avez vu M. de Férioles aux Champs-Elysées, a été, pendant un an, maîtresse du chevalier, qui la quitta il y a six mois, et la céda à son ami Vilmère :

mais comme cette fille a de l'esprit et des talens agréables, le chevalier la voyoit toujours de temps en temps, et voulant perdre M. de Férioles dans l'esprit d'Isaure, il imagina d'engager Cécile à l'attirer chez elle, en se donnant pour une dame de province, intéressante par de grands malheurs. Vilmère, ne voyant dans cette méchanceté qu'un tour ingénieux et plaisant pour duper une espèce de *Pourceaugnac*, approuva fort cette invention, d'autant mieux qu'il n'est plus amoureux de Cécile, qui a pris un engagement dans la troupe de comédie de Bordeaux, et qui doit partir sous deux jours; circonstance qui mettoit le chevalier à l'abri de l'indiscrétion de cette fille. D'ailleurs il ne s'agissoit que d'exciter dans l'ame d'Isaure un moment de dépit assez violent pour la décider à me déclarer positivement qu'elle préféroit et qu'elle aimoit le chevalier. Enfin, Cécile partant demain, comment Férioles auroit-il pu se disculper, s'il eût découvert la fourberie? L'aveu même de Cécile n'eût pas été une justification com-

plète ; ne pouvoit - il pas l'avoir gagnée pour débiter une histoire composée par lui ? et comment prouver que le chevalier étoit l'auteur de tout ce complot ?... —Eh bien ? interrompit madame de Béville, comment me prouverez - vous donc ?...— Ecoutez jusqu'au bout, reprit le baron. Tout a réussi au gré des desirs du chevalier ; Cécile a fort bien joué son rôle, Férioles a été sa dupe ; mais un incident auquel ne pouvoient s'attendre des méchans, a rompu toutes ces mesures : Cécile est née sensible, son cœur est excellent, il n'a pu résister à la bonté de Férioles; elle a eu des remords pressans, elle m'a écrit : j'ai été la voir, et elle m'a tout avoué. Voici maintenant ce que je vous propose. Vous savez que l'ambassadeur d'Angleterre donne ce soir un bal masqué : Cécile a des billets pour y aller ; elle doit y voir, pour la dernière fois, le chevalier et Vilmère, auxquels elle y a donné rendez-vous par écrit : ils pensent qu'elle a quelque chose de nouveau à leur conter sur Férioles ; et ne manqueront pas de s'y

trouver. Je vous propose donc d'y aller avec elle ; vous êtes de la taille de sa femme-de-chambre, vous donnerez le bras à Cécile, et vous entendrez tout ce qu'on lui dira. Je me charge de vous conduire et de vous ramener ; j'ai des billets pour le bal ».

Madame de Béville qui commençoit à s'inquiéter, hésitoit à répondre : le baron la pressa vivement, et elle consentit à ce qu'il desiroit. A minuit, le baron et madame de Béville partirent d'Auteuil, et se rendirent dans une boutique de dominos ; ils renvoyèrent la voiture et les domestiques. Cécile les attendoit dans cette boutique ; ils se masquèrent, et ensuite ils furent au bal. Cécile, en entrant, prit le bras de madame de Béville ; le baron les quitta mais il resta derrière elles et les suivit toujours. Au bout d'une heure, on aperçut le chevalier d'Osambry et Vilmère, sans masques, qui se promenoient ensemble. Madame de Béville se troubla, et devint tremblante..... Cécile s'approchant du chevalier, l'appela ; il vint aussitôt avec son

ami : il commença par lui dire, en montrant madame de Béville, *c'est Marianne* ? Cécile répondit qu'oui, et aussitôt il entra gaîment en conversation, de manière à ne point laisser de doute à madame de Béville sur sa fourberie ; car il fit plusieurs plaisanteries sur la simplicité de M. de Férioles. Mais lui dit Cécile, à quoi bon tous ces stratagêmes ; puisque la jeune personne vous échappe, et que vous ne l'épouserez point? — Oui, dit Vilmère en riant ; mais il a *saisi* les sept cent mille francs et toute la fortune de la tante. — En vérité, reprit le chevalier d'un air indolent, je ne sais pas comment tout cela s'est fait... — Etes-vous amoureux de madame de Béville ? dit Cécile. Assurément, répondit le chevalier en bâillant, *amoureux comme un fou*. — Je parie que vous lui avez persuadé cela ? — Oh ! je te jure qu'elle se l'est bien persuadé toute seule ; mais au vrai, j'ai pour elle un amour... filial. Ah ça ! ma charmante Cécile, continua le chevalier, tu pars toujours demain pour Bordeaux? Cécile assura qu'elle

partiroit. Le chevalier l'exhorta beaucoup à ne pas différer davantage; ensuite il fit quelques pas pour s'éloigner. Cécile le rappela, il revint seul; Vilmère s'arrêtoit auprès d'un autre masque. Ecoutez, dit Cécile au chevalier, vous m'avez fait un présent aujourd'hui pour avoir mystifié ce bon M. de Férioles; je veux vous le rendre.—Quelle folie !...—Il me prend un scrupule. — C'est effrayant, la tête te tourne donc ? — Tout ce que j'ai fait n'a pu vous être utile ; au lieu d'épouser cette jeune personne... — J'en épouse une *vieille*; après...— Je ne vous ai point servi ; tenez voilà votre présent. En disant ces mots, Cécile lui présente une fort belle épingle de diamans : il refuse de la reprendre : Cécile l'attache à la manche de son habit, et aussitôt le quitte précipitamment. Le chevalier se retourne pour la suivre, et lui rendre son épingle ; il se trouve entr'elle et madame de Béville. Cette dernière quittant le bras de Cécile, prend celui du chevalier ; Cécile s'échappe et se perd dans la foule. « Eh bien ! Marianne,

dit le chevalier, vous lui rendrez son épingle !... Mais Marianne, êtes-vous sourde, ou muette ?...—Du moins, je ne suis plus aveugle, répondit madame de Béville, en se démasquant. Le chevalier confondu, perdit un moment toute son audace ; ensuite, s'efforçant de sourire : « En vérité, madame, dit-il, vous étiez-là en bien bonne compagnie ! — Il n'en est point de plus méprisable, reprit madame de Béville, que celle où je me trouve maintenant ». En disant ces paroles, madame de Béville remet son masque, et va rejoindre son frère. Il est inutile de rendre compte de ses réflexions, on peut les deviner. Mais il faut dire qu'elle envoya, le lendemain, un magnifique présent à Cécile, que cette fille eut la générosité de refuser, en disant : Si je l'acceptois, l'action que j'ai faite ne seroit plus qu'une trahison.

Madame de Béville ne porta plus de rubans couleur de rose ; elle renonça, sans retour, à des prétentions ridicules, et devint une femme estimable. Le bon Férioles épousa l'aimable Isaure ; ils

furent l'un et l'autre le modèle des époux; et lorsqu'Isaure vantoit au baron son bonheur, cet heureux père lui répondoit: Tu reçois la juste récompense d'avoir su apprécier et préférer *un bonhomme.*

M.lle DE CLERMONT.

Mlle DE CLERMONT.

NOUVELLE HISTORIQUE (*a*).

NON, quoi qu'en disent les amans et les poëtes, ce n'est point loin des cités fastueuses, ce n'est point dans la solitude et sous le chaume, que l'amour règne

(*a*) Le fond de cette histoire, et presque tous les détails qu'elle contient, sont vrais; l'auteur les tient d'une personne (feu madame la marquise de Puisieulx-Sillery) qui fut aussi recommandable par la sincérité de son caractère que par la supériorité de son esprit, et que mademoiselle de Clermont honora pendant vingt ans, et jusqu'à sa mort, de son amitié la plus intime.

Ce fut à Chantilly même, et dans la fatale allée qui porte encore le nom de *Melun*, que cette histoire fut contée pour la première fois à l'auteur qui l'écrivit alors, et ensuite oublia ce petit manuscrit pendant trente ans. Il n'étoit pas entièrement achevé, on n'a fait que supprimer plusieurs détails et ajouter le dénoûment.

R 2

avec le plus d'empire. Il aime l'éclat et le bruit, il s'exalte de tout ce qui satisfait l'ambition, la louange, la pompe et la grandeur. C'est au milieu des passions factices, produites par l'orgueil et par l'imagination, c'est dans les palais, c'est entouré des plus brillantes illusions de la vie, qu'il naît avec promptitude et qu'il s'accroît avec violence ; c'est là que la délicatesse et tous les raffinemens du goût embellissent ses offrandes, président à ses fêtes, et donnent à son langage passionné, des graces inimitables, et une séduction trop souvent irrésistible !

J'ai vécu sur les bords heureux que la Loire baigne et fertilise ; dans ces belles campagnes, dans ces bocages formés par la nature, l'amour n'a laissé que des traces légères, des monumens fragiles comme lui ; quelques chiffres grossièrement ébauchés sur l'écorce des ormeaux, et pour traditions, quelques romances rustiques, plus naïves que touchantes. L'amour seulement a plané sur ces champs solitaires mais c'est dans les jardins d'Armide ou de Chantilly qu'il s'arrête, c'est là qu'il

choisit ses adorateurs, qu'il marque ses victimes, et qu'il signale son funeste pouvoir par des faits éclatans, recueillis par l'histoire et transmis d'âge en âge. J'entreprends d'en retracer un, dont le souvenir touchant poursuit par-tout à Chantilly, et répand sur ces beaux lieux un charme mélancolique. C'est dans *les bois de Silvie* (*a*), c'est dans l'allée fatale de *Melun*, c'est sur la trace de deux amans infortunés que j'ai médité le triste récit de leurs amours... Je laisse à d'autres la gloire de briller par des fictions ingénieuses, je ne veux intéresser que par la vérité; si j'y parviens, je m'en applaudirai : plaire en n'offrant que des tableaux touchans et fidèles, c'est instruire.

Mademoiselle de Clermont reçut de la nature et de la fortune tous les dons et tous les biens qu'on envie; une naissance royale, une beauté parfaite, un esprit fin et délicat, une ame sensible; et cette douceur, cette égalité de caractère si pré-

(*a*) Nom donné à l'une des plus charmantes parties des jardins.

cieuse et si rare, surtout dans les personnes de son rang. Simple, naturelle, parlant peu, elle s'exprimoit toujours avec agrément et justesse: on trouvoit dans son entretien autant de raison que de charme. Le son de sa voix s'insinuoit jusqu'au fond du cœur, et un air de sentiment, répandu sur toute sa personne, donnoit de l'intérêt à ses moindres actions. Telle étoit mademoiselle de Clermont à vingt ans. Paisible, admirée, sans passions, sans foiblesse, heureuse alors... Monsieur le duc, son frère (*a*), la chérissoit; mais naturellement imposant et sévère, il avoit sur elle la supériorité et tout l'ascendant que devoient lui donner son caractère, l'âge, l'expérience et le rôle qu'il jouoit dans le monde; aussi n'eut-elle jamais pour lui qu'une tendresse craintive et réservée, qui ressembloit moins à l'amitié d'une sœur, qu'à l'attachement d'une fille ti-

---

(*a*) Prince du sang, et premier ministre dans la jeunesse de Louis XV. On l'appeloit *Monsieur le Duc*, sans ajouter son nom, comme on avoit désigné le grand Condé par le titre de *Monsieur le Prince*.

mide et soumise. Ce fut à-peu-près dans ce temps que mademoiselle de Clermont parut à Chantilly pour la première fois. Jusqu'alors, sa grande jeunesse l'avoit empêchée d'y suivre monsieur le Duc. Elle y arriva sur la fin du printemps; elle y fixa tous les yeux, et sut bientôt obtenir tous les suffrages. Les princesses ont l'avantage d'inspirer moins d'envie par leurs agrémens, que les femmes d'une condition ordinaire. Leur élévation semble éloigner les idées de rivalité; d'ailleurs, avec de la grace et de la bonté, elles peuvent, sinon gagner tous les cœurs, du moins flatter la vanité des femmes de la société; leurs préférences sont des faveurs, et la coquetterie qui n'est elle-même qu'une ambition, leur pardonne leurs succès, si elles sont affables et constamment obligeantes.

Chantilly est le plus beau lieu de la nature; il offre à-la-fois tout ce que la vanité peut desirer de magnificence, et tout ce qu'une ame sensible peut aimer de champêtre et de solitaire. L'ambitieux y voit par-tout l'empreinte de la grandeur,

le guerrier s'y rappelle les exploits d'un héros ; où peut-on mieux rêver à la gloire que dans les bosquets de Chantilly ? Le sage y trouve des réduits retirés et paisibles, et l'amant s'y peut égarer dans une vaste forêt, ou dans l'*île d'Amour* (*a*). Il est difficile de se défendre de l'émotion qu'inspire si naturellement la première vue de ce séjour enchanté, mademoiselle de Clermont l'éprouva ; elle sentit au fond de son cœur des mouvemens d'autant plus dangereux qu'ils étoient nouveaux pour elle. Le plaisir secret de fixer l'attention, et d'exciter l'admiration de la société la plus brillante, la première jouissance des hommages et de toutes les prérogatives attachés au plus haut rang ; l'éclat des fêtes les plus somptueuses et les plus ingénieuses ; le doux poison de la louange si bien préparé là ! des louanges qui ne sont offertes qu'avec un tour délicat et neuf, et qui sont toujours si imprévues et si concises, qu'on n'a le temps ni de s'armer contre

(*a*) Nom d'un île ravissante près du château.

elles, ni de les repousser; des louanges que le respect et le bon goût prescrivent de ne donner jamais qu'indirectement: (eh! comment refuser celles-là?) que de séductions réunies! est-il possible, à vingt ans, de se défendre de l'espèce d'enivrement qu'elles doivent inspirer!

Mademoiselle de Clermont avoit toujours aimé la lecture; ce goût devint une passion à Chantilly. Tous les jours, après dîner jusqu'à l'heure de la promenade, on faisoit dans un petit cabinet séparé, une lecture tout haut des romans les plus intéressans, et communément, c'étoit mademoiselle de Clermont qui vouloit se charger de cet emploi. Souvent l'excès d'un attendrissement qu'elle ne pouvoit modérer, la forçoit de s'interrompre; on ne manquoit jamais, dans ces occasions, de louer sa manière de lire et sa sensibilité. Les femmes pleuroient, les hommes écoutoient avec l'expression de l'admiration et du sentiment; ils parloient tout bas entr'eux, on les devinoit; quelquefois on les entendoit; (la vanité a l'oreille si fine!) On recueilloit les mots *ravis-*

sant! enchanteur!... Un seul homme, toujours présent à ces lectures, gardoit un morne et froid silence, et mademoiselle de Clermont le remarqua. Cet homme étoit le duc de Melun, dernier rejeton d'une maison illustre. Son caractère, ses vertus lui donnoient une considération personnelle, indépendante de sa fortune et de sa naissance. Quoique sa figure fût noble et sa physionomie douce et spirituelle, son extérieur n'offroit rien de brillant; il étoit froid et distrait dans la société; avec un esprit supérieur, il n'étoit point ce qu'on appelle un homme aimable, parce qu'il n'éprouvoit aucun desir de plaire, non par dédain ou par orgueil, mais par une indifférence qu'il avoit constamment conservée jusqu'à cette époque. Trop austère, trop éloigné de toute espèce de dissimulation pour plaire, il étoit cependant généralement aimé dans le monde: on ne trouve pas que les gens vertueux soient amusans; mais lorsqu'on les croit sincères, on pense qu'ils sont les amis les plus solides et les rivaux les moins dangereux, surtout à la

cour ; on a sur eux tant d'avantages ! il est tant de moyens puissans de réussir qu'ils rejettent ou qu'ils dédaignent !.... On ne craint d'eux que leur réputation, et cette espèce de crainte ne sauroit inspirer la haine ; l'intrigue l'emporte si facilement sur les droits que peut donner le mérite le mieux reconnu ! Enfin le duc de Melun, avec la politesse la plus noble, n'avoit aucune galanterie, sa sensibilité même et une extrême délicatesse l'avoient préservé, jusqu'alors, d'un engagement formé par le caprice ; à peine âgé de trente ans, il n'étoit encore que trop susceptible d'éprouver une grande passion ; mais par son caractère et par ses mœurs, il étoit à l'abri de toutes les séductions de la coquetterie. Monsieur le Duc l'estimoit profondément, et l'honoroit de sa confiance ; mademoiselle de Clermont le savoit, et elle vit, avec une sorte de peine, qu'il fût le seul à lui refuser le tribut de louanges qu'elle recevoit d'ailleurs de toutes les personnes de la société. Cependant, en réfléchissant à son assiduité, elle pensa que ces lectures n'étoient pas

sans quelqu'intérêt pour lui ; elle eut la curiosité de questionner, à cet égard, la marquise de G***, parente et amie de M. de Melun, et elle apprit avec un dépit mêlé de chagrin, que M. de Melun avoit toujours eu l'habitude, non d'écouter ces lectures, dit madame de G*** en riant, mais d'y assister. Il préfère notre cabinet, continua la marquise, à la bruyante salle de billard, et au salon qui, à cette époque de la journée, n'est occupé que par les joueuses de cavagnole ; il trouve qu'on peut rêver plus agréablement parmi nous ; il nous apporte toute sa distraction, et du moins, nous ne pouvons lui reprocher de nous en causer, car il est impossible d'avoir un auditeur plus silencieux et plus immobile.

Mademoiselle de Clermont, vivement piquée, eut ce jour-là, pendant la lecture, plus d'une distraction ; souvent ses yeux se tournèrent vers le duc de Melun, plus d'une fois ses regards rencontrèrent les siens ; en sortant du cabinet elle résolut de lui parler.

Le soir à la promenade, elle feignit d'être fatiguée, et pria le duc de Melun de

lui donner le bras ; cette distinction parut le surprendre, et mademoiselle de Clermont s'éloignant de quelques pas du reste de la compagnie : J'ai une question à vous faire, dit-elle avec un sourire plein de charmes, et je me flatte que vous y répondrez avec votre sincérité accoutumée. Vous ne manquez pas une de nos lectures, cependant j'ai cru m'apercevoir qu'elles vous causoient du dégoût et de l'ennui ; sans doute que le choix vous en déplaît, et que vous le trouvez trop frivole, je voudrois savoir là-dessus votre manière de penser ; l'opinion de l'ami de mon frère ne peut m'être indifférente. A ces mots, le duc, étonné, resta un instant interdit, et se remettant de son trouble : je vois sans peine, reprit-il, des gens d'un esprit médiocre et d'une condition ordinaire, faire du temps précieux de la jeunesse un usage inutile et vain ; mais cet abus m'afflige vivement dans les personnes que leur rang et leur supériorité élèvent au-dessus des autres. Mademoiselle m'ordonne de lui ouvrir mon cœur, et elle vient d'y lire. Le duc prononça

ces dernières paroles avec émotion. Mademoiselle de Clermont rougit, baissa les yeux, garda le silence quelques momens, ensuite elle appela une des dames qui la suivoient, ce qui termina cette conversation.

Le lendemain, à l'heure de la lecture, on présenta à mademoiselle de Clermont un roman commencé la veille, elle le prit, et le posant sur une table : je suis ennuyée des romans, dit-elle en regardant le duc de Melun, ne pourrions-nous pas faire une lecture plus utile et plus solide ? On ne manqua pas d'applaudir à cette idée, qui cependant déplut beaucoup en secret à plus d'une femme. On fut chercher un livre d'histoire que mademoiselle de Clermont commença avec un air d'application et d'intérêt qui n'échappa point à M. de Melun. Le soir, à souper, mademoiselle de Clermont le fit placer à côté d'elle. Ils gardèrent l'un et l'autre le silence, jusqu'au moment où la conversation générale devint assez bruyante pour favoriser un entretien particulier. « Vous avez vu tantôt, dit

mademoiselle de Clermont, que je sais profiter des conseils qu'on me donne, j'espère que cet exemple vous encouragera ». La crainte de vous déplaire, répondit le duc, pouvoit seule réprimer mon zèle; autorisé par vous, je sens qu'il n'aura plus de bornes. Ces paroles prononcées avec effusion, attendrirent mademoiselle de Clermont; un regard plein de sentiment fut sa seule réponse. Elle n'avoit jamais éprouvé autant de desir de plaire : elle déploya dans cette soirée tous les charmes de son esprit, et de son côté, le duc l'étonna par une vivacité qu'on ne lui voyoit jamais, par le choix et la délicatesse de ses expressions.

Les jours suivans, mademoiselle de Clermont n'osa donner au duc de Melun des préférences qu'on auroit fini par remarquer, mais elle les prodigua à la marquise de G***, cousine du duc, et intimement liée avec lui depuis son enfance. En amitié ainsi qu'en amour, les princesses sont condamnées à faire tous les premiers frais. Le respect défend de les prévenir ou de s'approcher d'elles sans

leur invitation. Il résulte de ces lois trop sévères, inventées par l'orgueil, que la princesse la plus fière fait souvent des démarches et des avances que très-peu de femmes d'un rang inférieur oseroient se permettre.

La subite amitié de mademoiselle de Clermont pour madame de G***, parut extraordinaire à tout le monde. La marquise n'étoit plus de la première jeunesse, et elle avoit plus de mérite que d'agrémens; cependant, personne alors ne devina le motif de mademoiselle de Clermont. On imagina que monsieur le Duc lui avoit recommandé de se lier avec madame de G***, dont la réputation étoit parfaite à tous égards. M. de Melun n'osa s'arrêter aux idées que lui inspiroit confusément cette intimité; mais la marquise parut lui devenir plus chère encore : dès qu'elle étoit un moment éloignée de mademoiselle de Clermont, il se rapprochoit d'elle; il avoit avec elle dans ses manières, quelque chose de plus affectueux qu'à l'ordinaire. Il se plaçoit toujours à table, à côté d'elle, et alors il n'étoit sé-

paré de mademoiselle de Clermont que par elle, car la princesse, à dîner et à souper, ne manquoit jamais d'appeler madame de G***, dont elle devint absolument inséparable.

Monsieur le Duc fut obligé de faire une course à Paris. Au jour fixé pour son retour, mademoiselle de Clermont imagina de lui préparer une espèce de fête terminée par un bal. Elle dansoit parfaitement; M. de Melun ne l'avoit jamais vue danser.... elle savoit que malgré son austérité il aimoit assez la danse, et qu'il étoit cité comme l'un des meilleurs danseurs de la cour.

Le soir, étant à sa fenêtre, elle vit passer dans une des cours madame de G*** et M. de Melun qui alloient se promener. Elle descendit seule précipitamment, elle fut les joindre, elle prit le bras du Duc, et elle dirigea ses pas vers l'*île d'Amour*. Débarrassée pour quelques instans des entraves de l'étiquette, sans suite, presque tête-à-tête avec M. de Melun, il lui sembla qu'elle entroit pour la première fois dans cette île délicieuse,

dont elle ne prononça le nom qu'avec émotion... Madame de G*** ne manquoit pas d'esprit, mais elle avoit un désagrément qui rend extrêmement insipide dans la société, celui de se répéter et de revenir continuellement sur les mêmes idées. M. de Melun lui inspiroit autant d'estime et de confiance que d'amitié, cependant, elle avoit avec lui dans le monde un ton fatigant de persifflage, qu'elle quittoit rarement, et qu'elle prenoit surtout quand elle vouloit plaire. Elle plaisantoit sans cesse, avec plus de monotonie que de finesse, sur sa froideur et sur sa distraction, et l'*île d'Amour* lui fournit un grand nombre de moqueries de ce genre. On s'assit en face d'un beau groupe en marbre, connu sous le nom de *la déclaration ;* il représente un jeune homme aux pieds d'une nymphe, à laquelle il paroît faire *une déclaration*, tandis qu'il est lui-même instruit par l'Amour, debout à ses côtés, et lui parlant tout bas à l'oreille. M. de Melun regardant fixement ces statues, la marquise se mit à rire : « Vous avez l'air, dit-elle, d'écouter ce jeune homme; mais

à quoi vous serviroit de l'entendre? vous ne le comprendriez pas. Je pensois, reprit M. de Melun, qu'ici surtout l'Amour devroit se condamner au silence, car toutes les expressions dont il pourroit se servir, ont été profanées par le mensonge et par la flatterie... Voilà bien la réflexion d'un misanthrope, s'écria la marquise. Du moins, reprit mademoiselle de Clermont, ce n'est pas celle d'un courtisan, mais elle est bien triste, ajouta-t-elle en soupirant. Cet entretien fut interrompu par un homme d'un certain âge, d'un extérieur noble et respectable, qui s'approcha de mademoiselle de Clermont pour lui présenter un placet. Cette princesse étoit naturellement affable; d'ailleurs, la présence de M. de Melun ajoutoit infiniment à sa bonté. L'inconnu fut accueilli avec tant de bienveillance, qu'il entra dans quelques détails. Sa demande étoit parfaitement fondée, c'étoit une grace qui dépendoit de M. le Duc; il s'agissoit de réparer une injustice qui ravissoit à cet homme toute sa fortune; mais l'affaire ne souffroit aucun retarde-

ment, il falloit obtenir le soir même la signature de M. le Duc. Mademoiselle de Clermont s'en chargea formellement, et ce fut avec autant de sensibilité que de grace, d'autant mieux que M. de Melun qui connoissoit cette affaire, l'assura que cet homme méritoit à tous égards sa protection. On retourna au château ; mademoiselle de Clermont entra un moment dans le salon, tout le monde n'étoit point encore rassemblé, elle s'assit auprès d'une table sur laquelle, en s'appuyant, elle posa le placet qu'elle venoit de recevoir. Au bout de quelques minutes, on accourt pour l'avertir qu'un habit de bal qu'elle avoit commandé, venoit d'arriver de Paris. Elle se leva précipitamment, emmena madame de G***, et sortit du salon. M. de Melun, resté seul auprès de la table, aperçut le placet oublié.... il le prit et le mit dans sa poche, décidé à ne le rendre que si on le redemandoit. Il resta exprès dans le salon, afin de voir si on enverroit chercher ce placet reçu avec tant d'attendrissement ; mais l'habit de bal, mais l'attente d'une fête avoient fait ou-

blier sans retour et le placet, et l'homme intéressant et opprimé !

M. le Duc n'arriva qu'à l'heure du souper ; M. de Melun ne se mit point à table. Il resta dans le salon. Mademoiselle de Clermont regarda plus d'une fois du côté de la porte ; elle fut rêveuse et préoccupée pendant tout le temps du souper. En sortant de table, elle remonta dans son appartement, afin de s'habiller pour le bal qui commença à minuit. Alors parut mademoiselle de Clermont dans une parure éblouissante. A son aspect, il y eut dans toute la salle une espèce d'exclamation universelle... M. de Melun, placé dans un coin, la vit, soupira, et sortant aussitôt de la galerie, il passa dans un salon où l'on jouoit : il s'assit tristement dans l'embrasure d'une fenêtre, et ne faisant nulle attention à tout ce qui l'entouroit, il tomba dans la plus profonde rêverie.

Cependant, mademoiselle de Clermont, en dansant la première contre-danse, jetoit autour d'elle des regards inquiets, et cherchoit vainement le seul objet dont

elle desirât le suffrage...La contre-danse lui parut d'une longueur mortelle; quand elle en fut quitte, elle se plaignit du chaud, afin d'avoir un prétexte de traverser la galerie et d'aller dans la pièce à côté. Madame de G*** l'accompagna. En entrant dans le salon des joueurs, elle aperçut dans l'instant M. de Melun, quoiqu'elle ne pût voir qu'un pan de son habit. Elle dirigea ses pas de ce côté; à quelque distance de la fenêtre, madame de G*** s'arrêta pour parler à quelqu'un, et mademoiselle de Clermout s'avançant, se trouva seule auprès du duc qui se leva, en tressaillant... « Eh! bon Dieu, M. de Melun, s'écria-t-elle, que faites-vous donc là »? A cette question, le duc répondit d'un ton glacial, qu'il s'étoit placé à l'écart parce qu'il ne vouloit ni danser, ni jouer. Mademoiselle de Clermont resta pétrifiée. La marquise survint, qui, suivant sa coutume, adressa à M. de Melun plusieurs plaisanteries sur *sa sauvagerie.* Mademoiselle de Clermont s'éloigna brusquement, et se hâta de rentrer dans la galerie. Blessée, irritée autant que sur-

prise, mais soutenue par la fierté et par le dépit même, elle se remit à danser, en montrant la plus grande gaîté ; elle trouvoit une sorte de soulagement dans cette affectation. C'étoit une vengeance. D'ailleurs, elle espéroit toujours que M. de Melun viendroit au moins faire un tour dans la galerie ; mais il n'y parut point. Il fut demandé vainement par plusieurs danseuses qui lui envoyèrent une députation qui ne le trouva plus dans la salle de jeu, et qui vint dire que vraisemblablement il étoit allé se coucher. Alors, mademoiselle de Clermont perdit subitement toute sa gaîté factice ; le bal devint pour elle mortellement insipide ; elle ne sentit plus qu'un invincible ennui, et le desir de se retrouver seule. M. le Duc fut se coucher à deux heures, et peu de temps après mademoiselle de Clermont se retira. Elle ne s'avouoit point encore ses sentimens secrets, rien de frivole n'avoit contribué à les faire naître ; ce n'étoit ni la figure, ni les agrémens de M. de Melun qui avoient fixé son attention sur lui, c'etoit encore

moins sa galanterie, elle ne l'avoit distingué que par son austérité, par sa raison et par la droiture de son caractère; ce qu'elle éprouvoit n'étoit donc point de l'amour. Elle cherchoit un ami vertueux et sévère, comment s'alarmer d'un attachement de ce genre? C'est ainsi qu'elle raisonnoit. Par la suite, l'expérience lui apprit que, pour les femmes, le véritable amour n'est autre chose qu'une amitié exaltée, et que celui-là seul est durable. C'est pourquoi l'on peut citer tant d'exemples de femmes qui ont eu de grandes passions pour des hommes avancés en âge, ou d'un extérieur repoussant.

Mademoiselle de Clermont fit les plus tristes réflexions sur la conduite du duc de Melun; depuis plus de trois semaines, elle voyoit en lui, malgré son extrême réserve, tous les signes et tous les vrais témoignages d'un vif intérêt; il n'entroit jamais dans le salon sans la chercher des yeux, ses regards se portoient sur elle avec une expression particulière; le son de sa voix étoit plus doux en lui par-

lant..... ce jour même, il s'étoit entretenu avec elle d'une manière si agréable, et qui souvent avoit eu quelque chose de si affectueux !.... Il aimoit la danse, il en étoit convenu...... Pourquoi donc ce caprice ? pourquoi ce ton si sec rempli d'humeur, et cette affectation si peu polie de ne pas paroître un instant dans la salle de bal ?... Ces diverses pensées occupèrent mademoiselle de Clermont durant la plus grande partie de la nuit ; cependant, elle se leva de bonne heure, elle sortit dans l'intention d'aller se promener : en passant dans son salon, elle éprouva une surprise peu agréable en apercevant l'homme qui, la veille, lui avoit présenté un placet dans l'*île d'Amour* ; elle se rappela, avec douleur, l'oubli total d'une promesse solennelle qui avoit eu pour témoin M. de Melun... Qu'alloit-elle répondre à cet homme malheureux qui avoit compté sur sa parole ? Comment pourroit-elle réparer une négligence si coupable, et qu'en penseroit M. de Melun?... Toutes ces idées se présentèrent à-la-fois à son imagination, et lui

causèrent un trouble inexprimable... Elle s'arrêta sans avoir la force de dire un seul mot, et l'homme au placet s'approchant d'elle avec une physionomie qui exprimoit la joie la plus vive : je viens, dit-il, remercier votre altesse sérénissime à laquelle je dois le repos et le bonheur de ma vie... — Comment? — M. le duc de Melun qui m'a fait l'honneur de venir chez moi ce matin, m'a appris ce que je devois à vos bontés ; il a daigné m'apporter le consentement du prince, obtenu hier au soir, à la sollicitation de mademoiselle... — M. de Melun vous a dit cela ? — Oui, mademoiselle, en me rendant, avec la signature du prince, le mémoire que j'ai pris la liberté de vous remettre hier. A ces mots, mademoiselle de Clermont balbutia quelques mots obligeans sur le plaisir que lui causoit le succès de cette affaire, et sur-le-champ elle se rendit chez M. le Duc, qui lui confirma tout ce qu'on venoit de lui dire. Vous devez des remercîmens à M. de Melun, continua M. le Duc, pour la chaleur qu'il a mise à cette affaire, parce qu'il savoit, m'a-t-il dit, qu'elle

vous intéresse vivement. En rentrant pour me coucher, je l'ai trouvé établi chez moi, m'attendant de pied ferme pour me forcer, malgré ma lassitude et l'heure indue, à écouter la lecture d'un placet, et ensuite à l'apostiller de ma main.

Ce détail acheva de porter au comble la douloureuse confusion de mademoiselle de Clermont; elle se hâta de quitter M. le Duc pour aller se promener, sûre de trouver à cette heure M. de Melun près du grand canal; une femme connoît si promptement toutes les habitudes de l'objet qu'elle aime, et sans avoir l'air de s'en informer! Les femmes seules possèdent le secret d'apprendre parfaitement tout ce qu'elles n'osent demander, par l'art de savoir faire des questions indirectes, avec une adresse inimitable. En effet, mademoiselle de Clermont trouva M. de Melun seul sur les bords du canal. J'ai des remercîmens à lui faire, dit-elle en quittant les dames qui l'accompagnoient, et s'avançant précipitamment vers lui, elle prit son bras, et s'éloignant de manière à n'être entendue de personne:

Ah! M. de Melun, dit-elle, quelle opinion avez-vous de moi? Oh! ne me jugez point sur une action que je me reprocherai toute ma vie... Il est vrai, cette fête, ce bal, m'ont causé la plus inexcusable distraction; mais ne l'attribuez point à la coquetterie, vous seriez injuste... Une idée bien différente m'occupoit... Je ne puis vous parler qu'un moment, et j'aurois tant de choses à vous dire!... je voudrois me justifier et je dois vous remercier... vous avez réparé ma faute, vous avez rempli mon devoir... Ah! si vous saviez à quel point je suis pénétrée de ce procédé! Le plaisir de vous admirer me dédommage de la juste confusion que j'éprouve; mais si j'ai perdu votre estime, qui me consolera?... A ces mots, elle regarda M. de Melun, et elle vit ses yeux remplis de larmes, les siennes coulèrent, elle serra doucement le bras qu'elle tenoit; le duc pâlit, ses jambes chancelèrent... Six personnes clairvoyantes et curieuses étoient à quelques pas de lui, l'excès de son émotion, de sa contrainte et de ses inquiétudes, rendoit sa situa-

tion aussi pénible qu'embarrassante... Mademoiselle de Clermont, plus heureuse, ne sentoit que la joie d'avoir lu dans son cœur. Tous les deux gardoient le silence, et, sans effort, ils venoient de s'entendre!... Enfin, mademoiselle de Clermont reprenant la parole : Voilà donc pourquoi, dit-elle en souriant, vous n'avez pas voulu danser hier?... J'avoue, répondit le duc, que j'avois un peu d'humeur contre le bal... Ah! s'écria mademoiselle de Clermont, ce n'étoit point le bal... elle s'arrêta et rougit... *Le bal!* reprit-elle, je le déteste, et je fais vœu de passer une année entière sans danser. — Une année entière! — Oui, je le jure à M. de Melun. — Et les bals de la cour? — Je trouverai un prétexte pour n'y point danser, et laissez-moi croire que ce petit sacrifice sera une espèce d'expiation à vos yeux, d'une légèreté qui a dû vous donner de mon caractère une opinion si défavorable. En prononçant ces paroles, elle se retourna vers les personnes qui la suivoient et fut les rejoindre. Toute cette journée fut pour elle un enchantement;

elle avoit vu M. de Melun pâlir et s'attendrir ; cet homme si sage, si austère, si maître de lui-même, si froid en apparence, elle l'avoit vu se troubler, chanceler et prêt à se trouver mal !... Qu'elle étoit heureuse et fière, en se retraçant ce moment de saisissement et de bonheur ?... Comme elle fut aimable, accueillante tout le reste du jour, et contente de tout ce qui l'entouroit! A dîner, elle appela M. de Melun et madame de G***, et les fit placer à ses côtés. Comme toutes les plaisanteries les plus rebattues de la marquise, lui parurent agréables! comme elle en rit naturellement ! Pour le duc, il ne rioit pas, il ne fut jamais plus silencieux et plus taciturne ; mais son regard étoit si doux ! et quand il ne répondoit pas, il soupiroit, ce qui vaut mieux en présence d'un tiers que la réponse la plus spirituelle.

A l'heure de la promenade, au moment de monter en calèche, une des dames de mademoiselle de Clermont voulut prendre, des mains d'une jeune paysanne, un placet présenté à la prin-

cesse : Donnez, dit cette dernière en regardant M. de Melun, donnez-moi ce placet, je ne le perdrai pas ; et se retournant vers la jeune paysanne, elle l'invita à revenir au château dans la soirée, car sa jolie figure et son air abattu faisoient pressentir que sa demande devoit être intéressante. Le placet fut lu dans la calèche ; il contenoit la plainte naïve et touchante d'une jeune fille séduite et abandonnée par un valet-de-pied de la princesse. Qu'elle fut bien inspirée, cette jeune fille, en présentant son placet ce jour-là ! Elle l'avoit terminé par cette phrase : *Si votre altesse m'abandonne, je n'aurai plus d'autre ressource que de m'aller jeter dans le grand canal.*

M. de Melun étoit dans la calèche, le secret de la jeune fille pouvoit-il être bien gardé ? Comment laisser échapper une telle occasion de parler d'*amour*, de *malheur*, de désespoir, et de montrer toute sa sensibilité ?... Pardonnons à l'amour un peu d'ostentation, le seul desir de plaire ou de briller en donne tant !....

Mademoiselle de Clermont retrouva la paysanne au château ; le valet-de-pied fut appelé, sermonné ; la jeune fille richement dotée, les deux amans raccommodés, et l'engagement du mariage irrévocablement pris.

Après souper, on proposa une promenade sur l'eau, et l'on se rendit au canal de Chantilly, où l'on trouva plusieurs gondoles illuminées, suivies de petites barques remplies de musiciens. Un temps pur et serein, le calme de la nuit, une musique délicieuse, la lumière douce et tendre du plus beau clair de lune, tout portoit au fond du cœur de mademoiselle de Clermont des impressions d'autant plus vives qu'elles étoient nouvelles. Dans un moment où la conversation générale étoit extrêmement bruyante, mademoiselle de Clermont, sous prétexte de vouloir entendre mieux la musique, se retira dans le coin le plus obscur de la gondole. Elle s'abandonnoit au charme d'une rêverie profonde, lorsqu'un mouvement qu'elle entendit derrière elle, lui fit tourner la tête, et elle vit le duc de Melun

qui paroissoit vouloir s'éloigner. « Quoi donc! dit-elle en rougissant; c'est moi qui fais fuir M. de Melun? J'ai craint, reprit le duc, de troubler la solitude que mademoiselle semble chercher.... En la partageant, interrompit-elle vivement, vous la rendrez plus agréable ». M. de Melun ne répondit que par une inclination respectueuse. Il garda le silence un instant... Enfin, prenant la parole, d'une voix basse et tremblante: « Mademoiselle, dit-il, n'a-t-elle point d'ordres à donner pour Paris? je compte partir à la pointe du jour ». Dans la disposition où se trouvoit mademoiselle de Clermont, elle ne s'attendoit guère à ce départ précipité. L'adieu de M. de Melun la rendit interdite, et ne pouvant dissimuler entièrement ce qui se passoit dans son ame: « Il faut donc, reprit-elle en le regardant fixement, que vous ayiez des affaires bien importantes, pour nous quitter d'une manière si brusque et si imprévue »? Le ton interrogatif de mademoiselle de Clermont indiquoit une question. Le Duc parut embarrassé:

« Le respect, répondit-il, est souvent un obstacle à la confiance....... J'entends cette défaite, interrompit mademoiselle de Clermont; elle ne me satisfait pas, mais elle me suffit ». Ces mots prononcés avec beaucoup de feu, firent soupirer M. de Melun; il leva les yeux au ciel, et en les baissant, il rencontra ceux de mademoiselle de Clermont, plus beaux, plus touchans, plus expressifs qu'ils ne furent jamais : il alloit parler, et peut-être trahir entièrement les secrets de son cœur, lorsque M. le Duc s'approchant, mit fin à cet entretien si pénible et si dangereux.

Au moment où le jour commençoit à paroître, on le vint dire à mademoiselle de Clermont, qui, de premier mouvement, s'écria : « Quoi, déja! ah! que j'en suis fâchée, et que je regrette la nuit » ! Ces paroles furent entendues de M. de Melun, et la sensibilité dont elles le pénétrèrent, fut une nouvelle raison pour lui de hâter son départ; il comprit trop à quel point il étoit nécessaire. A l'instant où l'on descendoit des gondoles

pour retourner au château, M. de Melun s'approcha de M. le Duc, feignit d'avoir reçu des lettres qui demandoient sa présence à Paris, prit congé de lui, et s'arracha de Chantilly avec autant de peine que de courage. Son départ acheva d'éclairer mademoiselle de Clermont sur le sentiment qui la dominoit. Livrée à l'ennui, aux regrets, à ce vide affreux qu'on éprouve loin du seul objet qui peut intéresser, elle n'avoit qu'une consolation, l'espoir de son retour, et qu'un plaisir, celui de guetter à sa fenêtre toutes les voitures qui arrivoient dans la cour. Lorsqu'elle étoit dans le salon, elle entendoit toujours la première le bruit d'un carrosse, ou celui d'un fouet de poste. Alors, les yeux attachés sur la porte, elle attendoit avec saisissement que cette porte s'ouvrît, et quelle désagréable sensation lui causoit la personne qui entroit (quelqu'aimable qu'elle fût)! ce n'étoit pas M. de Melun !... Quinze mortels jours se passèrent de la sorte, le duc ne revint point; mais enfin le voyage finit. Avec quelle joie secrète mademoiselle de Cler-

mont retourna à Paris, en songeant qu'elle alloit se retrouver dans les lieux que M. de Melun habitoit.... La première fois que le hasard le lui fit rencontrer, son trouble fut inexprimable; il lui sembloit que tous les yeux étoient fixés sur elle, et lisoient au fond de son ame; mais son agitation et son embarras ne furent remarqués que de l'objet qui les causoit. Le duc, toujours prêt à se trahir, eut assez de force et de vertu pour la fuir encore de nouveau, malgré la certitude d'être aimé. Tout est compensé dans la nature : si les cœurs sensibles sont souvent ingénieux à se tourmenter, ils ne le sont pas moins à chercher, à trouver des consolations et des dédommagemens dans les choses même les plus affligeantes.

Mademoiselle de Clermont voyoit dans le soin que M. de Melun mettoit à l'éviter, une raison de plus d'admirer son caractère, et tout ce qui attache davantage à l'objet qu'on aime est un bonheur.

Cependant M. de Melun rencontroit souvent mademoiselle de Clermont, surtout à la cour. L'hiver avançoit, et l'on

annonça *un bal paré* à Versailles, dans lequel le roi devant danser un quadrille, nomma pour sa danseuse mademoiselle de Clermont. Cette dernière se trouvant à souper chez M. le Duc avec M. de Melun, lui demanda s'il se souvenoit de la promesse qu'elle lui avoit faite, d'être un an sans danser. Si je m'en souviens!... reprit vivement M. de Melun; il n'osa poursuivre. Eh bien! dit mademoiselle de Clermont, vous qui êtes aussi du quadrille de la cour, vous savez que je suis désignée pour danser avec le roi? Aussi, répondit M. de Melun en souriant, avois je eu l'honneur de dire à mademoiselle qu'un *tel vœu* seroit pour elle d'une difficile exécution. — Convenez que vous n'avez regardé cet engagement que comme une façon de parler... — Mademoiselle, en y réfléchissant, a dû voir qu'il lui seroit impossible de faire une chose si extraordinaire à son âge et dans sa situation. — *Impossible!....* combien il y a peu de choses impossibles, quand!..». Elle rougit, n'acheva pas, et détourna la tête. Un moment après, re-

prenant la conversation : « Vous croyez donc, reprit-elle, que je danserai au bal paré » ? A cette question, le duc la regarda fixement d'un air étonné. « Non monsieur, continua-t-elle, je ne danserai que l'été prochain, *à Chantilly* ». Comme elle disoit ces mots, elle se leva de table, et l'on passa dans le salon. Le lendemain, mademoiselle de Clermont écrivit à son frère, qu'en descendant seule l'un des petits escaliers de son appartement, elle s'étoit donné une entorse. M. le Duc reçut ce billet à l'heure de son audience, et cette nouvelle se répandit aussitôt dans tout Paris. Le chirurgien attaché à la princesse, et gagné par elle, déclara qu'il avoit vu son pied, et que la princesse seroit obligée de garder sa chambre six semaines. Elle se mit sur une chaise longue, et reçut ainsi les visites de toute la cour. Le duc de Melun y accourut. Il ne savoit que penser; il se doutoit bien, d'après l'entretien de la veille, que c'étoit une feinte; cependant il étoit possible que l'accident fût réel. Le premier regard de mademoiselle de Clermont le

tira de son incertitude, elle sourit en l'apercevant; et dans le moment où il entra, plusieurs personnes s'en allant, et les dames de mademoiselle de Clermont les reconduisant, il s'approcha de la chaise longue: « Eh bien! lui dit mademoiselle de Clermont, étoit-ce *une chose impossible?*... et maintenant croirez-vous que ce fût le bal ou le desir de briller dans une nombreuse assemblée qui me fit oublier le placet?... Ah! reprit le duc avec attendrissement, pourquoi nous punir tous, quand un seul mot vous suffisoit... ». Il n'en put dire davantage, les dames de mademoiselle de Clermont se rapprochoient d'elle.

Mademoiselle de Clermont resta en effet six semaines dans sa chambre, et sur une chaise longue: elle fut remplacée dans le quadrille de la cour; et comme le roi avoit annoncé qu'il y auroit encore un bal, uniquement pour dédommager mademoiselle de Clermont de n'avoir pu aller au premier, elle prit le parti de feindre d'être boiteuse; elle emmaillota son pied droit de manière à le grossir

excessivement, et parut ainsi à la cour. M. de Melun qui, depuis l'histoire de la fausse entorse, alloit assidument chez mademoiselle de Clermont, y fut ce soir-là de si bonne heure, qu'il trouva le salon vide. Lorsqu'on fut dire à la princesse qu'il venoit d'arriver, elle donna l'ordre d'avertir ses dames; mais elle ne les attendit pas, et elle se hâta d'entrer dans le salon. M. de Melun la voyant marcher sans boiter, la regardoit de l'air le plus touché: « Voyez, dit-elle, comme votre vue me guérit de mes maux!... Ah! s'écria le duc en mettant un genou en terre, quelle raison humaine pourroit tenir à tout ce que j'éprouve depuis six semaines!.... »

C'étoit enfin parler: mais aussi c'étoit la première fois qu'il se trouvoit tête-à-tête avec celle qu'il adoroit, et qui lui donnoit de ses sentimens des preuves si extraordinaires. Mademoiselle de Clermont, toujours debout, fut si émue, si tremblante, qu'elle s'appuya contre une table... Le duc, toujours à genoux, fondit en larmes... On entendit du bruit dans

l'antichambre : *Pour toujours* dit mademoiselle de Clermont d'une voix entrecoupée... *Jusqu'au tombeau!* répondit le duc en se relevant et en essuyant ses yeux... La porte s'ouvrit, les dames de la princesse entrèrent. Cette dernière eut assez de présence d'esprit pour conter qu'en entrant dans le salon, le battant de la porte étoit tombé sur son pied malade, et qu'il lui étoit échappé un cri qui avoit causé une frayeur extrême à M. de Melun. Cette histoire prévint l'étonnement qu'auroit excité l'altération qu'il étoit impossible de ne pas remarquer sur le visage de mademoiselle de Clermont, et sur celui de M. de Melun.

Quelle révolution cette soirée produisit dans l'existence de mademoiselle de Clermont ! elle étoit adorée, elle avoit reçu le serment de l'être toujours... *jusqu'au tombeau*...Ces paroles étoient sorties de la bouche de M. de Melun ! . . . . Quels projets formoit mademoiselle de Clermont ? aucun. Animée d'une seule pensée, elle se répétoit : Il m'aime, il me l'a dit ! Ce souvenir, cette idée occupoient

son ame toute entière, l'avenir ne pouvoit l'inquiéter, elle ne voyoit que son amant fidèle *jusqu'au tombeau*.... Des obstacles, en existoit-il ? qu'avoit-elle à craindre, elle étoit sûre d'être aimée....

Cependant M. de Melun, un peu rendu à lui-même, fut épouvanté de sa foiblesse; il avoit trente ans, il étoit l'ami de M. le Duc, dont il possédoit toute la confiance, auquel il avoit les plus grandes obligations, et il venoit de déclarer une passion extravagante à sa sœur, à une princesse du sang, jeune, sans expérience ; .... il savoit que M. le Duc s'occupoit dans ce moment d'une négociation, dont le but étoit le mariage de mademoiselle de Clermont avec une tête couronnée...Dans sa situation, profiter de ses sentimens, achever de la séduire, c'étoit bouleverser sa destinée, c'étoit la perdre et manquer à tous les devoirs de la reconnoissance et de la probité. Il n'hésita pas à sacrifier sa passion à son devoir ; mais comment se conduire après son imprudence de la veille, après avoir fait la déclaration la plus formelle !.... Le résultat de ces ré-

flexions fut d'écrire à mademoiselle de Clermont, une lettre conçue en ces termes :

« Je ne fus hier qu'un insensé, je se-
« rois aujourd'hui le plus vil des hommes
« si je n'éprouvois pas des remords trop
« fondés !... Je voudrois pouvoir racheter
« de mon sang un aveu téméraire et cou-
« pable ; mais du moins je jure, par le
« sentiment même qui m'égare, de gar-
« der désormais un silence éternel... Ce
« sentiment, devenu tout pour moi, me
« rendra tout possible ; je m'éloignerai,
« mais pour votre repos, pour votre ré-
« putation, pour votre gloire. Je souf-
« frirai, mais pour vous !... Ah ! remplis-
« sez vos nobles destins, et ne me plaignez
« point !... Depuis six mois, ai-je une
« autre existence que la vôtre ? Ne m'est-
« il pas aussi nécessaire de vous voir l'ob-
« jet de l'admiration universelle, que de
« m'estimer moi-même !... Soyez paisi-
« ble, soyez heureuse, et mon sort ne
« sera-t-il pas encore assez beau !... »

Il venoit de terminer cette lettre, lorsqu'on entra pour lui annoncer un page de mademoiselle de Clermont, qui entra

et lui remit un billet de la princesse, le premier billet qu'il eût reçu d'elle, un billet de son écriture ?... Il l'ouvrit avec un trouble inexprimable ; mais ce billet ne contenoit rien d'intéressant ; il étoit écrit à la tierce personne ; la princesse demandoit à M. de Melun, pour une de ses dames, sa loge à la comédie française ; M. de Melun répondit verbalement, qu'il alloit porter lui-même ce qu'on lui demandoit, et le page sortit. Quand M. de Melun fut seul, il examina avec attention le billet de la princesse, et quels furent sa surprise et son attendrissement en lisant sur le cachet ces mots qu'il avoit prononcés la veille : *jusqu'au tombeau !*

Mademoiselle de Clermont, le soir même, avoit envoyé chez son graveur, l'ordre de tracer ces paroles sur un cachet tout fait, et de le lui envoyer le lendemain à midi ; ce qui fut exécuté. Afin d'employer ce cachet, elle saisit le prétexte que lui fournit une de ses dames, qui témoigna le desir d'aller à la comédie ; elle écrivit en sa présence à M. de Melun pour

demander la loge : le cachet disoit assez, pour qu'elle se consolât de ne pouvoir écrire que deux lignes insignifiantes.

M. de Melun se rendit chez mademoiselle de Clermont ; elle étoit seule avec sa dame d'honneur, à laquelle il présenta le billet de loge pour l'offrir à la princesse. Un instant après, la dame d'honneur se leva pour aller chercher son sac à ouvrage qui étoit à l'autre extrémité de la chambre. Tandis qu'elle avoit le dos tourné, M. de Melun, d'un air aussi timide que touché, posa sur un guéridon, à côté de la princesse, la lettre qu'il venoit d'écrire : la princesse rougit, mit son mouchoir sur la lettre, et appuyant son bras et sa main sur le guéridon, elle resta dans cette attitude. M. de Melun prit congé d'elle, et la princesse saisissant la lettre avec le mouchoir qui l'enveloppoit et la cachoit, se hâta de se retirer dans son cabinet.

M. de Melun passa le reste de la journée renfermé chez lui. Le lendemain, il eut le desir de revoir mademoiselle de Clermont, afin de connoître, du moins

à peu près, l'effet que sa lettre avoit produit sur elle. Il fut souper chez M. le Duc, sachant que mademoiselle de Clermont y seroit. Il lui trouva l'air agité, mais satisfait. Pendant qu'on arrangeoit les parties de jeu, et que tout le monde étoit debout, elle s'approcha de lui, et en lui demandant à voir la carte qu'il avoit tirée, elle la lui rendit avec un billet que M. de Melun mit aussitôt dans son sein. Malgré la présence de mademoiselle de Clermont, l'impatience de lire sa réponse lui fit paroître la soirée bien longue. Il se retira de bonne heure: et lorsqu'il fut chez lui, il s'empressa d'ouvrir le billet fermé avec le cachet nouveau, et ne contenant que ce qui suit :

« *Pour toujours !.....*

« Louise Bourbon-Condé ».

C'étoit le serment échappé la veille à mademoiselle de Clermont, au moment où M. de Melun se mit à genoux devant elle, et c'étoit avec réflexion qu'elle le répétoit et le signoit. Qu'auroit exprimé

de mieux et de plus une longue lettre ?... M. de Melun baisa ce touchant écrit, et le remettant sur son sein : « Tu resteras là, dit-il, jusqu'au dernier soupir, jusqu'au dernier battement de ce cœur sensible et déchiré...... ».

On étoit au mois de février. Quelques jours après, sous prétexte d'arrangement d'affaires, le duc partit pour une terre qu'il avoit en Languedoc, décidé à y rester trois ou quatre mois.

Ce départ causa autant de chagrin que d'étonnement à mademoiselle de Clermont, et lorsqu'au bout de deux mois, elle vit que M. de Melun ne revenoit pas, elle tomba dans une mélancolie dont rien ne put la distraire. Tout le monde attribua sa tristesse au mariage brillant dont il étoit question pour elle, et qui devoit l'éloigner à jamais de la France. M. le Duc, en effet, lui en avoit parlé ; mais l'ayant trouvée entièrement opposée à ce projet, il lui avoit demandé d'y réfléchir mûrement, et de l'instruire de sa dernière résolution à cet égard dans le cours du mois de mai. A cette époque,

revint le duc de Melun, après une absence de trois mois. Le lendemain de son arrivée, la marquise de G*** vint trouver mademoiselle de Clermont, pour lui faire une confidence au sujet de M. de Melun. Le comte de B***, d'une richesse immense, n'avoit qu'une fille unique, âgée de dix-sept ans, aimable et belle. Cette jeune personne, dont le père commandoit en Languedoc, avoit beaucoup vu le duc dans cette province; ses parens, amis de la marquise, lui avoient confié qu'ils desiroient passionnément l'alliance du duc de Melun, et d'autant plus qu'ils soupçonnoient que leur fille avoit de l'inclination pour lui. Après ce récit, madame de G*** demanda à mademoiselle de Clermont d'engager M. le Duc à parler à M. de Melun sur une affaire si avantageuse pour lui. Je compte aussi, continua la marquise, lui dire à cet égard tout ce que je pense; mais comme il a toujours montré beaucoup d'éloignement pour le mariage, je desire vivement être secondée par M. le Duc qui a tant d'ascendant sur son cœur et

sur son esprit. Mademoiselle de Clermont interrompit la marquise, pour la questionner sur mademoiselle de B***, dont la marquise fit le plus grand éloge. Mademoiselle de Clermont promit de parler à son frère.

Cette conversation causa à mademoiselle de Clermont la plus vive inquiétude qu'elle eût encore éprouvée. Mademoiselle de B*** aimoit le duc de Melun, et elle étoit charmante.... Tous les amis de M. de Melun alloient se réunir pour lui vanter tous les avantages de cette alliance.... Quels tristes sujets de réflexion! Hélas! se disoit-elle, le sentiment qu'on suppose à mademoiselle de B*** (et qu'elle n'a peut-être pas) intéresse tout le monde; et moi, pour éviter un blâme universel, je dois cacher celui que j'éprouve: cependant, je suis libre aussi.... Que je le hais, ce rang funeste où le sort m'a placée!..... M. de Melun lui-même croit que je dois à cette odieuse élévation le sacrifice d'un attachement si tendre; il croiroit, en y répondant, se rendre indigne de l'inspi-

rer... Ne s'est-il pas déjà rétracté? N'a-t-il pas fui loin des lieux que j'habitois?.... Il épousera peut-être mademoiselle de B*** par reconnoissance, tandis qu'avec moi le parjure, l'ingratitude et la barbarie ne lui paroissent que de la générosité!...Des larmes amères accompagnoient ces tristes réflexions. Cependant, elle se décida à faire auprès de M. le Duc la démarche qu'on desiroit; d'ailleurs, c'étoit un prétexte pour parler de M. de Melun, et c'étoit un moyen prompt d'apprendre avec certitude ses sentimens à cet égard. M. le Duc étoit à Versailles pour trois jours; il falloit attendre son retour. Pendant ce temps, mademoiselle de Clermont ne revit point M. de Melun; mais elle sut qu'il étoit maigri, et plus distrait que jamais: elle sut aussi tous les détails imaginables sur mademoiselle de B***, sur sa figure, sur son caractère, sur ses talens. Elle n'auroit pu la méconnoître si elle l'eût rencontrée.

Aussitôt que M. le Duc fut revenu de Versailles, mademoiselle de Clermont

lui rendit compte de tout ce que madame de G*** lui avoit dit, et elle eut assez d'empire sur elle-même (les princesses en ont plus que les autres femmes) pour montrer le desir de voir réussir ce mariage. M. le Duc réfléchit un moment; ensuite il dit à mademoiselle de Clermont, que M. de Melun, ayant beaucoup d'attachement pour elle, il desiroit qu'elle lui parlât aussi: Je le verrai demain matin, continua-t-il, et ensuite je vous l'enverrai. Ceci n'étoit pas dit sans dessein; M. le Duc n'avoit encore aucun soupçon des sentimens mutuels de sa sœur et de M. de Melun; mais il savoit que ce dernier avoit obtenu l'estime et la confiance de mademoiselle de Clermont, et il vouloit l'engager à lui parler du mariage pour lequel elle montroit tant d'éloignement. En effet, il donna cette commission à M. de Melun, en ajoutant: Puisqu'elle tâchera de vous déterminer à ne point refuser un établissement avantageux, vous aurez bien le droit de lui donner un semblable conseil pour elle-même. M de Melun, desirant et crai-

gnant également de revoir mademoiselle de Clermont après une aussi longue absence, et cependant heureux de penser qu'il alloit l'entretenir sans témoins, se rendit chez elle, en se promettant de lui parler avec une raison parfaite. Pour son repos, se disoit-il, pour le mien, il faut que je lui parle avec détail; mon courage peut seul ranimer le sien; je la déciderai au sacrifice d'un sentiment que tout condamne : c'est ainsi que je dois profiter de l'ascendant que j'ai sur elle. Fortifié par ces pensées, M. de Melun arriva à midi chez mademoiselle de Clermont; il étoit attendu..... On le fit entrer dans un salon au rez-de-chaussée dont les portes de glace donnoient sur un jardin. On le pria d'attendre là, parce que la princesse étoit encore dans sa chambre. Au bout de quelques minutes la porte s'ouvrit; mademoiselle de Clermont, suivie de deux dames, parut et s'avança vers le Duc..... Un regard souvent éclaircit tant de choses! A peine mademoiselle de Clermont eût-elle jeté les yeux sur M. de Melun, que sa ja-

lousie et ses inquiétudes se dissipèrent; elle cessa de craindre mademoiselle de B***.

Elle invita M. de Melun à passer avec elle dans le jardin; elle appuya sur son bras une main charmante, ornée d'un bracelet qui fixa l'attention de M. de Melun... On entra dans le jardin; les dames de la princesse s'assirent et restèrent sur un banc; la princesse continua sa promenade. M. de Melun, les yeux fixés sur le bracelet, tressaille en lisant ces mots, tracés en lettres de diamans, *pour toujours!* La princesse lui montrant l'autre bracelet qui contenoit la réponse de M. de Melun, *jusqu'au tombeau!* ces deux sermens, dit-elle, sont *ineffaçables*.... c'est en vain qu'on voudroit les rétracter!..... — Les rétracter, grand Dieu! reprit M. de Melun, j'ai pu me repentir de mon imprudence et de ma témérité, mais non d'un sentiment qui m'élève à mes propres yeux, et qui m'est aussi cher que l'honneur. — Et pourquoi donc fuir? — Pour conserver votre estime. — Ah! restez près de moi

pour me guider, pour m'éclairer... — Suivrez-vous mes conseils? — En doutez-vous? — Remplissez donc votre destinée; honorez la souveraine puissance, en montant sur le trône qu'on vous offre. — C'est vous qui m'exilez pour jamais de ma patrie! songez-vous à l'éternel adieu que vous recevriez de moi?... Si vous avez la force de soutenir cette image, ne me supposez pas ce courage inhumain... Enfin, que me proposez-vous? de rendre criminel le sentiment qui m'attache à vous; maintenant, malgré tous les préjugés qui le réprouvent, il est innocent, il ne changera jamais... ah! combien ma liberté m'est chère! du moins elle me donne le droit de vous aimer sans remords... Ce langage séducteur ébranla toutes les résolutions austères de M. de Melun; il se rappela bien toutes les choses raisonnables qu'il avoit eu le projet de dire, mais dans ce moment elles lui parurent déplacées ou trop dures: au reste, il se trouvoit héroïquement vertueux, en pensant qu'un autre à sa place auroit fait éclater tous

les transports de l'amour et de la reconnoissance : il est vrai, il ne peignoit pas sa passion, mais il la laissoit voir toute entière : un sage amoureux, tête-à-tête avec l'objet qu'il aime, est tout aussi foible qu'un homme ordinaire. La sagesse en amour ne peut servir qu'à faire éviter le danger ; elle a rarement assez de force pour le braver.

M. de Melun s'oublia deux heures avec mademoiselle de Clermont ; il ne lui parla que d'elle et de ses sentimens, et mille fois il jura de lui consacrer sa vie. Il fallut enfin se séparer ; il fallut, en sortant de chez mademoiselle de Clermont, revoir M. le Duc ; il fallut dissimuler, tromper et mentir !.... C'est alors qu'une ame généreuse déplore l'empire funeste des passions, et qu'elle devient capable des efforts les plus courageux pour s'y soustraire. Mademoiselle de Clermont n'éprouvoit point ces combats et ces agitations cruelles dont la préservoient son innocence et la pureté de son ame ; d'ailleurs, tous les sacrifices étant de son côté, la délicatesse et la généro-

sité, loin de combattre sa passion, ne pouvoient que la lui rendre plus chère : mais M. de Melun, accablé d'un remords pressant, que le redoublement d'amitié de M. le Duc rendoit insupportable, résolut enfin de faire à ses principes le sacrifice entier de son amour. L'ambassade d'Angleterre étoit vacante, il se détermina à la demander. Avant de faire cette démarche, il écrivit à mademoiselle de Clermont une longue lettre dans laquelle il peignit, avec autant de vérité que de sensibilité, tout ce qu'il avoit éprouvé ; il détailloit les raisons qui le décidoient à se bannir pour cinq ou six ans : elles avoient toutes pour objet et pour but les intérêts, la gloire et la tranquillité de mademoiselle de Clermont. Cette lettre et ce nouveau projet excitèrent dans le cœur de mademoiselle de Clermont autant de ressentiment que de douleur ; elle appela la fierté à son secours : c'est, en amour, une grande ressource pour les femmes, et qui souvent pour elles fut le supplément de la raison. La princesse, irritée, jura d'oublier M. de Melun, et

même de l'éviter jusqu'au voyage de Chantilly qui devoit être sur la fin de juin; elle cessa de porter ses bracelets qui lui retraçoient un souvenir trop cher qu'elle vouloit bannir de sa mémoire, mais elle les renferma soigneusement dans un écrin particulier dont elle garda la clef. Le dépit et le chagrin altérèrent sensiblement sa santé; et dans les premiers jours du mois de juin, elle tomba tout-à-fait malade, et la rougeole se déclara. M. de Melun apprit cette nouvelle à Versailles, il revint sur-le-champ; et sous le prétexte de son attachement pour M. le Duc, il s'enferma avec lui et ne le quitta plus. Lorsque le prince étoit dans la chambre de sa sœur, M. de Melun restoit dans un cabinet à côté; la porte de ce cabinet, qui n'étoit jamais fermée, donnoit dans la chambre de mademoiselle de Clermont. De violens maux de nerfs, joints à la rougeole de mademoiselle de Clermont, rendirent sa maladie très-grave, et firent craindre pour sa vie. Une nuit que M. le Duc, accablé de fatigue, s'étoit endormi, M. de

Melun voyant tout ce qui l'entouroit livré au sommeil, s'approcha davantage encore de la porte, et l'entr'ouvrit de manière qu'il pouvoit voir, sans être aperçu, ce qui se passoit dans la chambre de mademoiselle de Clermont; il entendit qu'elle parloit à voix basse à l'une de ses femmes qui étoit au chevet de son lit. Il prêta l'oreille, et il recueillit ces paroles : « Quoi ! vous en êtes sûre? quoi ! « M. de Melun est enfermé avec mon « frère?... ne vous êtes-vous point trom- « pée? est-ce bien lui?.... ». La femme-de-chambre répéta qu'elle en étoit certaine. Ah Dieu! reprit mademoiselle de Clermont. Elle garda un instant le silence, puis elle dit : C'est pour mon frère!..... A ces mots, elle se retourna et parut agitée. La femme-de-chambre lui demanda comment elle se trouvoit; elle répondit : Ma fièvre est bien forte, je me sens mal.... Et elle ajouta : J'aurois quitté la vie avec plus de tranquillité il y a un an, et cependant..... Elle n'acheva pas. Mais après une courte pause, elle prit une clef sur sa table de nuit, et la don-

nant à la femme-de-chambre, elle lui dit d'aller chercher, dans l'un de ses cabinets, un petit écrin qu'elle lui indiqua ; c'étoit celui qui renfermoit ses bracelets : la femme-de-chambre obéit. Dans ce moment, il n'y avoit plus auprès de la malade qu'un chirurgien endormi dans un fauteuil, et une garde couchée sur un canapé, et livrée aussi au plus profond sommeil... M. de Melun, hors de lui, et le visage baigné de pleurs, jette un coup d'œil dans la chambre, et au même moment, il s'y élance et va tomber à genoux près du lit.... Mademoiselle de Clermont tressaille, et lui tend une main brûlante qu'il arrosa de larmes.... Et cependant, dit-elle d'une voix douce et pénétrante, vous partez pour l'Angleterre !.... Non, non, reprit le duc, je jure de rester, et j'atteste tout ce qu'il y a de sacré, que désormais je n'agirai plus que d'après vos volontés et vos ordres... — O mon Dieu ! dit mademoiselle de Clermont en levant les yeux au ciel, mon Dieu, daignez me conserver la vie !... A ces mots, M. de Melun pressa contre

son cœur la main qu'il tenoit, et se relevant précipitamment, il retourna dans le cabinet : heureusement que M. le Duc dormoit encore... M. de Melun sortit doucement et descendit dans le jardin ; la nuit étoit sombre et la chaleur étouffante. M. de Melun s'assit sur un banc, en face du palais ; il fixa tristement ses regards sur l'appartement de mademoiselle de Clermont. La lueur vacillante de sa lampe qu'il apercevoit à travers ses vîtres, lui parut une clarté funèbre qui le fit frissonner..... On marchoit dans la chambre ; ce qui formoit de grandes ombres fugitives qui passoient avec rapidité devant les fenêtres, et qui paroissoient s'évanouir dans les airs.... M. de Melun, n'osant s'arrêter aux funestes pensées que lui inspiroit l'état de mademoiselle de Clermont, se laisse aller à une rêverie qui s'y rapportoit, mais qui du moins ne lui présentoit que vaguement ces images désolantes. Il étoit depuis deux heures dans le jardin, lorsqu'il remarqua dans le palais un grand mouvement ; il frémit, et, pénétré d'une

mortelle inquiétude, il se hâta de rentrer. En montant l'escalier, il entendit répéter ces terribles paroles : *Mademoiselle se meurt....* Il fut obligé de s'appuyer sur la rampe ; il y resta quelques minutes, immobile de douleur et d'effroi.... On vint l'appeler de la part de M. le Duc, qui accourut à sa rencontre avec un visage consterné. « Hélas! dit-il à M. de Melun, je n'ai plus d'espérance, elle est dans un état affreux, elle n'a plus sa tête, et le médecin dit que si ses convulsions ne se calment point, elle ne passera pas la nuit. Cette funeste révolution s'est opérée tout-à-coup. A minuit, ayant toute sa connoissance, elle a donné une commission à l'une des ses femmes, qui, revenue au bout de cinq ou six minutes, l'a retrouvée tremblante, regardant d'un air égaré la porte du cabinet où nous passons la nuit, comme si elle voyoit là quelque chose d'effrayant ; ensuite versant des larmes, et tombant enfin dans les plus terribles convulsions.

Quel récit pour M. de Melun! chaque

mot, chaque circonstance étoit un trait déchirant qui s'enfonçoit jusqu'au fond de son cœur : gardant un morne silence, il écoutoit M. le Duc avec un saisissement qui, heureusement, suspendoit toutes les facultés de son ame, et qui ne lui permit ni plaintes, ni larmes, ni la plus légère marque d'attendrissement ; l'excès de sa douleur en sauva les apparences : mais ce premier moment passé, le plus violent désespoir succéda à cette espèce d'anéantissement. Quoi! se disoit-il, c'est moi qui la tue!.... c'est mon inconcevable imprudence qui a produit cette affreuse révolution!... Grand Dieu! c'est moi qui la tue!.... et je la perds dans l'instant où je reçois d'elle les plus touchans témoignages de tendresse!... Je ne lui en ai donné qu'un seul, en bravant tout cette nuit, pour lui parler, et cette funeste preuve d'amour la précipite au tombeau! L'infortuné duc de Melun faisoit ces réflexions désespérantes à côté de M. le Duc, et forcé de dévorer ses larmes, il souffroit tout ce que la contrainte peut ajouter à la plus juste douleur.

Enfin, au point du jour, mademoiselle de Clermont parut plus calme. Une heure après, elle recouvra sa parfaite connoissance, et le soir, les médecins répondirent de sa vie. Tranquille et rassuré, M. de Melun, le lendemain, voulut retourner à Versailles. M. le Duc exigea qu'il vît auparavant mademoiselle de Clermont qui, disoit-il, le desiroit et vouloit le remercier des soins qu'il lui avoit rendus. M. de Melun obéit, il respiroit à peine en entrant dans la chambre de mademoiselle de Clermont : mais, quelle fut l'émotion de cette dernière, lorsqu'en jetant les yeux sur lui, elle put jouir de son trouble, de son attendrissement, et que son visage pâle, abattu, défiguré, lui fit connoître tout ce qu'il avoit souffert! Malgré la présence de M. le Duc, elle trouva le moyen d'exprimer tout ce qu'elle éprouvoit, et M. de Melun, enivré de son bonheur, emporté par le moment, répondit de manière à lui faire comprendre l'excès de sa reconnoissance et de son amour. Mademoiselle de Clermont, deux jours après cette en-

trevue, fut en état de se lever, et la satisfaction intérieure qu'elle éprouvoit, contribua à lui rendre promptement ses forces et la santé. Mais elle devoit ressentir un chagrin nouveau, plus accablant qu'aucun autre. M. de Melun n'avoit jamais eu la rougeole. On sait avec quelle facilité cette maladie se communique. M. de Melun revint de Versailles avec de la fièvre; il fut obligé de se mettre au lit, et le médecin qu'il envoya chercher, lui déclara qu'il avoit la rougeole. Devant avoir une maladie, c'étoit celle qu'il eût choisie de préférence à toute autre; elle lui venoit des soins qu'il avoit rendus à mademoiselle de Clermont. Mais l'inquiétude affreuse de cette dernière fut extrême; elle trouva une grande consolation à la montrer sans contrainte. C'étoit en veillant près d'elle que M. de Melun avoit pris cette maladie, ainsi elle pouvoit avouer le vif intérêt qu'elle y prenoit, et il est si doux d'avoir un prétexte qui puisse autoriser à laisser voir publiquement une sensibilité qu'on a toujours été forcé de dissimuler!

Cependant, la maladie de M. de Melun ne fut ni dangereuse ni longue, mais sa convalescence donna de vives inquiétudes; une toux opiniâtre fit craindre pour sa poitrine qui parut sérieusement attaquée. Mademoiselle de Clermont consulta, sur l'état de M. de Melun, son médecin qui déclara que le malade ne pourroit se rétablir qu'en passant l'hiver dans les provinces méridionales. Aussitôt mademoiselle de Clermont écrivit à M. de Melun, pour exiger positivement qu'il partît sans délai; on étoit aux derniers jours de l'automne. L'état où étoit M. de Melun, lui fournit un excellent prétexte de renoncer à l'ambassade d'Angleterre. Il partit pour le Languedoc, il y passa tout l'hiver, il y rétablit parfaitement sa santé, et revint à Paris, sur la fin du mois de mai, au moment où M. le duc et mademoiselle de Clermont partoient pour Chantilly : M. de Melun fut du voyage. Avec quelle joie mademoiselle de Clermont se retrouva à Chantilly avec M. de Melun! Après deux ans d'un amour combattu, d'un amour éprouvé par le temps

et par des sacrifices mutuels!... quel plaisir de revoir ensemble les lieux chéris où cet amour prit naissance! cette vaste forêt, ces îles délicieuses, ce beau canal, ce palais, ce cabinet consacré à la lecture! Quel bonheur de retrouver, à chaque pas, des souvenirs d'autant plus doux que nul remords n'en pouvoit corrompre le charme!... Telle étoit, du moins, la situation de mademoiselle de Clermont; M. de Melun, moins heureux et plus agité, ne sentoit que trop qu'il étoit entièrement subjugué, et que désormais l'amour seul disposeroit de sa destinée. Il n'osoit jeter les yeux sur l'avenir; mais il est si facile de n'y point penser lorsqu'on est enivré du présent....

Mademoiselle de Clermont avoit établi, dans la laiterie de Chantilly, la jeune Claudine, cette paysanne dotée et mariée, par elle, à l'un de ses valets-de-pied. Afin de ne point séparer le mari et la femme, on avoit fait le valet-de-pied *garçon d'appartement* du château. Une chaumière élégante, bâtie nouvellement à côté de la laiterie, servoit de logement à

cet heureux ménage. Mademoiselle de Clermont alloit presque tous les jours déjeûner dans la laiterie; elle y rencontroit toujours Claudine qui l'amusoit par sa simplicité, car les princes trouvent un charme particulier dans la naïveté, apparemment parce que rien n'est plus rare à la cour; c'est pourquoi tous les princes, en général, aiment les enfans, et ce fut peut-être par un sentiment semblable qu'ils eurent jadis des fous. Il faut convenir que, près d'eux, l'*ingénuité* ne sauroit être constante sans un peu de folie.

Cependant, on commença à remarquer les sentimens que mademoiselle de Clermont, depuis sa maladie, laissoit trop éclater; les foiblesses des princes ne déplaisent point aux courtisans, et à moins de quelqu'intérêt, l'amant d'une princesse ne cause point d'ombrage; du moins, loin de chercher à lui nuire, chacun paroît se réunir pour en dire du bien et pour le faire valoir. Les courtisans sont jaloux de l'amitié, ils ne le sont point de l'amour; ils savent qu'à la cour on peut facilement perdre *un ami*,

mais qu'en aucun lieu du monde, tant que la passion dure, on ne sauroit, avec succès, calomnier *un amant* et *une maîtresse* qui ne sont point absens. M. de Melun se vit recherché de tout ce qui entouroit mademoiselle de Clermont. Cette dernière entendit répéter continuellement l'éloge de M. de Melun; des critiques ne lui auroient pas fait la moindre impression; mais ces louanges qui la flattoient si sensiblement, exaltoient encore son amour; elle n'y voyoit aucun artifice, elle les trouvoit si fondées, et il lui étoit si doux de les croire sincères......

M. de Melun s'apercevant que son secret n'échappoit plus à l'œil perçant de la curiosité, reprit dans sa conduite toute sa première circonspection; mais comme la parfaite intelligence établit seule, entre les amans, une prudence mutuelle, la réserve de M. de Melun ne servit qu'à faire mieux paroître les sentimens de mademoiselle de Clermont; quand il s'éloignoit, elle le cherchoit, le rappeloit, et M. de Melun, n'ayant ni la force, ni la volonté de fuir encore de Chantilly, se

persuada que, pour la réputation de mademoiselle de Clermont, il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, qu'il convînt avec elle d'un plan de conduite... Il étoit poursuivi, depuis long-temps, du desir d'obtenir un rendez-vous secret; il fut heureux de trouver et de saisir un prétexte de le demander. Ne pouvant dire à mademoiselle de Clermont que quelques mots à la dérobée, et toujours en présence de témoins, forcé même, alors, de composer son visage, et de ne parler à celle qu'il adoroit qu'avec la froide expression du respect et de la sérénité, il auroit donné la moitié de sa vie pour s'entretenir avec elle une heure sans contrainte.

La proposition du rendez-vous troubla mademoiselle de Clermont, sans l'effrayer: elle avoit pour M. de Melun, autant de vénération que d'amour.... Après beaucoup de réflexions, elle se décida à mettre la jeune laitière dans sa confidence, et à voir, un matin, M. de Melun, dans la chaumière de Claudine. On attendit que M. le Duc fît une course à

Versailles, et alors, mademoiselle de Clermont, se levant avec le jour, sortit de son apartement sans être aperçue, se rendit à la chaumière, et y trouva M. de Melun. Lorsqu'ils furent tête-à-tête, M. de Melun se jeta aux pieds de mademoiselle de Clermont, et il exprima ses sentimens avec toute la véhémence que peut inspirer une passion violente, combattue et concentrée au fond de l'ame depuis plus de deux ans. Ses transports étonnèrent mademoiselle de Clermont, et lui causèrent une sorte de timidité qui se peignit sur son visage. Ce mouvement n'échappa point à M. de Melun; il étoit à ses genoux, il tenoit ses deux mains dans les siennes. Tout-à-coup, il se releva, et se jetant sur une chaise, à quelques pas d'elle: « Oui, dit-il d'une voix étouffée, vous avez raison de me craindre, je ne suis plus à moi-même.... je ne suis plus digne de votre confiance.... fuyez-moi.... » En disant ces paroles, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et il se couvrit le visage avec son mouchoir. Non, non, reprit mademoi-

selle de Clermont, je ne fuirai point celui que je puis aimer sans crime, sans réserve et sans remords, s'il ose braver, ainsi que moi, les plus odieux préjugés... A ces mots, le duc regarda mademoiselle de Clermont, avec surprise et saisissement.... J'ai vingt-deux ans, poursuivit-elle, les auteurs de mes jours n'existent plus; l'âge et le rang de mon frère ne lui donnent sur moi qu'une autorité de convention; la nature m'a fait son égale...., je puis disposer de moi-même...—Grand Dieu! s'écria le duc, que me faites-vous entrevoir!... — Eh quoi! ferois-je donc une chose si extraordinaire? Mademoiselle de Montpensier n'épousa-t-elle pas le duc de Lauzun? — Que dites-vous? ô ciel!... — Le plus fier de nos rois n'approuva-t-il pas d'abord cette union, ensuite une intrigue de cour lui fit révoquer ce consentement, mais il l'avoit donné. Votre naissance n'est point inférieure à celle du duc de Lauzun; mademoiselle de Montpensier ne fut blâmée de personne, et il ne lui manqua, pour paroître intéressante à tous les yeux, que

d'être jeune et surtout d'être aimée. — Qui ? moi ! j'abuserois, à cet excès, de vos sentimens et de votre inexpérience ! —Il n'est plus temps maintenant de nous fuir !... Il n'est plus temps de nous tromper nous-mêmes, en projetant des sacrifices impossibles.... Ne pouvant rompre le nœud qui nous lie, il faut le rendre légitime, il faut le sanctifier.

Ce discours prononcé avec cette fermeté qui annonce un parti irrévocablement pris, ne permettoit pas de résister de bonne foi. M. de Melun, incapable d'affecter une fausse générosité, se livra à tout l'enthousiasme de la reconnoissance et de l'amour ; mais il objecta des difficultés qui lui paroissoient insurmontables, mademoiselle de Clermont les leva toutes. On convint que l'on ne mettroit dans la confidence qu'une des femmes de mademoiselle de Clermont, Claudine, son mari, un vieux valet-de-chambre de M. de Melun, et le chapelain de mademoiselle de Clermont. Enfin, il fut décidé que les deux amans recevroient la bénédiction nuptiale dans la chaumière de Claudine,

la nuit suivante, à deux heures du matin parce que M. le Duc ne devoit revenir que le surlendemain. Il fallut se séparer à six heures du matin ; mais avec quel ravissement mademoiselle de Clermont, en sortant de la chaumière, pensa qu'elle n'y rentreroit que pour y recevoir la foi de son amant, et que, dans dix-huit heures, le plus cher sentiment de son cœur seroit devenu le premier de ses devoirs !... Que cette journée parut longue, et qu'elle fut cependant délicieusement remplie !.... Tout fut plaisir durant cet espace de temps, jusqu'aux confidences qu'il fallut faire. C'en est un si grand de pouvoir, sans rougir, avouer un sentiment si cher, qu'on a long-temps caché ! Le secret fut solennellement promis, la reconnoissance, l'attachement et l'intérêt même en répondoient également.

M. de Melun passa toute l'après-dînée dans le salon, assis à l'écart en face d'une pendule, et les yeux constamment attachés sur l'aiguille, ou sur mademoiselle de Clermont. Sur le soir, on fut à la laiterie ; mademoiselle de Clermont tres-

saillit en passant devant la chaumière, elle regarda M. de Melun, et ce regard disoit tant de choses !....

M. de Melun, à souper, n'osa se mettre à table ; il étoit si agité, si distrait, qu'il craignit que son trouble ne fût remarqué, et que sa présence n'augmentât celui de mademoiselle de Clermont; il descendit dans le jardin, il y resta jusqu'à minuit; alors, il remonta dans le salon, afin de voir si mademoiselle de Clermont y étoit encore ; elle se levoit pour se retirer : en apercevant M. de Melun, elle rougit... et se hâtant de sortir, elle disparut. Arrivée dans sa chambre, elle renvoya toutes ses femmes, à l'exception de celle qu'elle avoit choisie pour confidente: alors quittant ses diamans et une robe brodée d'or, elle prit un simple habit blanc de mousseline ; ensuite, elle demanda ses heures et se mit à genoux. . . Il y avoit dans cette action autant de dignité que de piété ; elle alloit faire le pas le plus hardi, en formant une union légitime aux yeux de Dieu, mais clandestine, et que la loi réprouvoit, pusqu'il y

manquoit le consentement du souverain. Dans ce moment, la religion étoit pour elle un refuge et la sauve-garde du mépris.

A deux heures après minuit, mademoiselle de Clermont se leva ; elle trembloit, et s'appuyant sur le bras de sa femme-de-chambre, elle sortit; elle descendit par un escalier dérobé et se trouva dans la cour : le clair de lune le plus brillant répandoit une lueur argentée sur toutes les vîtres du palais; mademoiselle de Clermont jeta un coup-d'œil timide sur l'appartement de son frère, cette vue lui causa un attendrisement douloureux.... et tournant le dos au palais, elle précipita sa marche ; mais quelle fut sa frayeur extrême, lorsque tout-à-coup elle se sentit fortement arrêtée par derrière !.... Elle frémit, et se retournant, elle vit que ce qui lui inspiroit tant d'effroi n'étoit autre chose qu'un pan de sa robe accroché à l'un des ornemens du piédestal de la statue du grand Condé, placée au milieu de la cour..... Un sentiment superstitieux rendit mademoiselle

de Clermont immobile : elle leva les yeux avec un saisissement inexprimable vers la statue, dont la tête imposante et fière, étoit parfaitement éclairée par les rayons de la lune. La princesse intimidée et tremblante, fut tentée de se prosterner devant cette image qui retraçoit à son esprit des idées importunes de gloire et de grandeur.... Il lui sembla que le visage du héros avoit une expression menaçante... Plus elle le regardoit et plus son cœur oppressé se serroit ; enfin, ne pouvant retenir ses larmes : « O mon père, dit-elle, si tu vivois, je sacrifierois tout à ta volonté révérée... Cependant, ma témérité ne souille point le sang que tu m'as transmis. Je descends, il est vrai, du rang où je suis placée, mais je ne m'abaisse point... L'antique nom de Melun est illustré par tant d'alliances royales, et celui qui le porte est si vertueux ! .... O toi ! qui, plus que tous les rois de notre race donnas à tes enfans le droit de s'enorgueillir de leur naissance ; héros chéri, du haut des cieux ne maudis point cette union secrète, et pardonne à l'amour !... En prononçant ces paroles, mademoi-

selle de Clermont, baignée de pleurs, s'éloigna précipitamment. Elle sortit de la cour, et entra dans un bois épais où l'attendoit M. de Melun. Aussitôt qu'elle entendit le son de sa voix, toutes ses craintes, ses scrupules et ses noirs pressentimens s'évanouirent; la fierté du rang fut oubliée, l'amour seul parla et sa voix enchanteresse et puissante fut seule écoutée.

On arriva près de la chaumière. Grand Dieu! s'écria M. de Melun en l'apercevant, c'est sous un toit de chaume que l'on va célébrer l'hymen de celle qui seroit faite pour occuper un trône, et qui vient de refuser la main d'un souverain... Ah! reprit mademoiselle de Clermont, ce n'est point au milieu de la pompe des palais, c'est ici que résident le bonheur et la sainte fidélité.

On entra dans la chaumière; Claudine l'avoit ornée des plus belles fleurs. Le chapelain s'étoit muni d'une pierre consacrée, que l'on posa sur une table de marbre et qui servit d'autel. Deux domestiques, le mari de Claudine, et le valet-de-chambre de M. de Melun, ser-

virent de témoins, et tinrent *le poêle* sur la tête des deux époux.... Ce fut ainsi que se maria, dans l'enceinte du palais somptueux de Chantilly, la petite-fille de tant de rois, et la plus belle princesse de l'Europe....

Les nouveaux époux furent obligés de se séparer une heure après avoir reçu la bénédiction nuptiale; mais le mariage étant fait, les moyens de se revoir étoient sûrs et faciles.

Cependant on préparoit, à Chantilly, des fêtes magnifiques, le roi devant y passer deux jours. En effet, il y arriva un soir, avec une suite aussi brillante que nombreuse, huit jours après le mariage secret de mademoiselle de Clermont. Le château et les jardins étoient illuminés, et le canal couvert de barques élégantes, remplies de bergers et de bergères formant les concerts les plus mélodieux. Mademoiselle de Clermont ayant été chargée par M. le Duc, de faire illuminer et décorer la chaumière de Claudine, qui se trouvoit située dans l'intérieur des jardins, elle en fit orner la façade

d'une décoration de fleurs et de mousse, représentant un temple rustique, avec ces mots tracés en lettres de feu, sur le frontispice : *Le temple de l'Amour et du Mystère*, inscription ingénieuse dont M. de Melun seul put comprendre le véritable sens.

Le plus bel ornement de ces fêtes superbes fut mademoiselle de Clermont, embellie de tous les charmes que le bonheur peut ajouter à la beauté : il lui sembloit que ces fêtes, à l'époque de son mariage, en célébroient la félicité; tous les yeux étoient fixés sur elle, même ceux du jeune roi, qui ne parut occupé que d'elle ; son cœur ne desiroit qu'un suffrage, mais il jouissoit délicieusement des succès dont M. de Melun étoit témoin.

Le lendemain matin, on partit pour la chasse du cerf. Au moment où mademoiselle de Clermont alloit monter en voiture, M. le Duc la tira à part, et la regardant d'un air sévère : « Je ne veux pas, dit-il, que M. de Melun suive votre calèche ; c'est à vous de l'en avertir, s'il s'en approche » A ces mots, M. le Duc

s'éloigna sans attendre de réponse. Mademoiselle de Clermont, interdite et troublée, se rapprocha des dames qui devoient l'accompagner; elle sortit du salon, et monta en calèche avec la marquise de G***, la comtesse de P*** (maîtresse de M. le Duc), et sa dame d'honneur. La princesse étoit rêveuse, elle s'attristoit en pensant que M. le Duc avoit enfin remarqué ses sentimens pour M. de Melun : elle se reprochoit vivement de ne les avoir point assez dissimulés, et surtout depuis huit jours.

En entrant dans la forêt, M. de Melun ne se mit point à la suite du roi et de M. le Duc, il ralentit le pas de son cheval pour les laisser passer, et lorsqu'il les eut perdus de vue, il s'approcha de la calèche de la princesse, qui, soupirant en le voyant, se pencha vers lui pour lui parler tout bas, et lui dit à l'oreille : *Eloignez-vous, allez rejoindre mon frère, ce soir je vous dirai pourquoi.* M. de Melun n'en demanda pas davantage; il adressa quelques mots aux dames qui étoient dans la calèche, ensuite il dit qu'il alloit re-

trouver la chasse par le chemin le plus court, et prenant congé de la princesse, il partit au grand galop, suivi d'un seul palefrenier. Avant d'entrer dans une petite allée de traverse, il tourna la tête et regarda la princesse qui le suivoit des yeux..... ce triste regard fut un dernier adieu, un adieu éternel!... Il entra dans l'allée fatale, immortalisée par son malheur, il disparut...... hélas! pour toujours!.... Au bout de deux ou trois minutes, on entendit un cri perçant, et au moment même on vit accourir à toute bride le palefrenier de M. de Melun : la calèche s'arrête ; mademoiselle de Clermont, pâle et tremblante, interroge de loin le palefrenier, qui s'écrie que le duc de Melun vient d'être renversé et blessé par le cerf qui a franchi l'allée...... La malheureuse princesse, glacée par le saisissement et la douleur, fait signe qu'elle veut descendre... On la porte hors de la voiture, elle ne pouvoit ni parler, ni se soutenir; on la pose au pied d'un arbre, elle exprime encore par un signe, que tous ses gens doivent aller au secours de

M. de Melun, avec la calèche; on obéit sur-le-champ. La marquise de G*** en pleurs, se met à genoux auprès d'elle, et soutenant sur son sein sa tête défaillante, elle lui dit que l'on n'est pas loin du château, et que M. de Melun sera promptement secouru. Mademoiselle de Clermont regardant la marquise d'un air égaré : c'est moi, répondit-elle, qui lui ai dit de s'éloigner !... A ces mots, elle fit un effort pour se relever; son dessein étoit d'aller du côté de l'allée fatale; mais elle retomba dans les bras de la marquise et de madame de P***. Cette dernière ordonna au seul valet-de-pied resté auprès de la princesse, d'aller savoir des nouvelles de M. de Melun : il partit, et revint au bout d'un quart-d'heure; il dit que M. de Melun étoit grièvement blessé à la tête, qu'on l'avoit mis dans la calèche pour le conduire au château, et qu'aussitôt qu'il y seroit arrivé, les gens de la princesse lui rameneroient sur-le-champ une voiture. A ce récit, mademoiselle de Clermont fondit en larmes, mais en gardant le plus profond silence. Il étoit

trois heures après midi ; à quatre heures et demie on aperçut de loin la calèche ; la marquise et madame de P*** laissèrent, pour un moment, la princesse avec sa dame d'honneur, et s'avancèrent précipitamment au-devant de la voiture, afin de questionner les domestiques, qui leur dirent que les blessures de M. de Melun étoient affreuses et paroissoient mortelles ; alors madame de P*** imagina de donner l'ordre au cocher de s'égarer dans la forêt, afin d'y rester jusqu'à minuit... Dans ce moment, mademoiselle de Clermont, soutenue par sa dame d'honneur et son valet-de-pied, s'approchoit. Eh bien ! s'écria-t-elle : on lui répondit que M. de Melun étoit fort blessé, mais que le chirurgien ne prononceroit sur son état que le lendemain, quand le premier appareil seroit levé.

Mademoiselle de Clermont ne fit plus de questions, et se laissa conduire, ou, pour mieux dire, porter dans la calèche ; mais quelle fut son horreur, en y entrant, de la trouver toute ensanglantée ! Grand Dieu ! dit-elle, je marche sur

son sang!... A ces mots l'infortunée s'évanouit.

Dans le trouble qu'avoit causé un si tragique événement, on avoit oublié de prendre une autre voiture; on la remplit de feuillages afin de cacher le sang, et l'on s'enfonça dans la forêt. Une eau spiritueuse que la marquise fit respirer à mademoiselle de Clermont, fit r'ouvrir les yeux à cette malheureuse princesse, et lui rendit le sentiment de sa douleur. Où sommes-nous? dit-elle, c'est au château que je veux aller... Hélas! répondit madame de P***, nous y retrouverions le roi, et mademoiselle seroit obligée de paroître dans le salon... *Obligée!* reprit-elle avec une profonde amertume... Oui, poursuivit-elle en versant un torrent de pleurs, oui, je ne suis qu'une vile esclave, jouet éternel d'une odieuse représentation.... Je dois cacher les sentimens les plus naturels, les plus légitimes.... je dois assister à des fêtes, je dois sourire quand je me meurs... Ce rang envié n'est qu'un rôle fatigant ou barbare qui nous impose jusqu'au tombeau les plus douloureux

sacrifices, et la loi honteuse d'une constante dissimulation !.. A ces mots, se penchant vers la marquise, elle appuya et cacha son visage sur son épaule... Quelques instans après, relevant la tête, et jetant de sinistres regards dans l'intérieur de la calèche, elle pâlit en disant : Otez-moi d'ici par pitié!... On arrêta ; on aida la princesse à descendre, elle se traîna vers un petit tertre couvert de mousse et entouré de buissons ; elle s'assit là avec les trois dames qui l'accompagnoient ; on ordonna au cocher de s'éloigner avec la voiture et les domestiques, et d'attendre à trois cents pas qu'on les rappelât... On resta dans ce lieu jusqu'à dix heures ; alors une petite pluie survint, et comme la calèche étoit couverte, on engagea la princesse à y remonter. On erra encore deux heures dans la forêt, ensuite on reprit le chemin du château, afin d'y arriver à minuit et demi, heure à laquelle on savoit que le roi se retiroit pour se coucher. En approchant du château, mademoiselle de Clermont se jeta dans les bras de madame de G***; ses sanglots

la suffoquoient... Cependant on touchoit presqu'à la grille du château, que l'obscurité profonde de la nuit ne permettoit pas d'apercevoir... Tout-à-coup mademoiselle de Clermont frissonne... un son terrible parvient à son oreille, c'est celui de la sonnette funèbre qui précède et qui annonce les derniers sacremens que l'on porte aux mourans... Mademoiselle de Clermont se retourne en frémissant, et elle découvre en effet à quelque distance le cortége religieux, éclairé par des flambeaux, et qui s'avance lentement... On sait que les princes du sang royal sont obligés de donner au public l'utile et noble exemple du plus profond respect pour la religion; s'ils rencontrent dans les rues le Saint-Sacrement, ils doivent descendre de voiture et s'agenouiller dans la poussière devant la majesté suprême; dans l'enceinte des palais, ils doivent escorter les prêtres jusque dans la chambre du mourant.... Le cocher s'arrêta, suivant l'usage, sans en recevoir l'ordre... Mademoiselle de Clermont, la mort dans le cœur, rassemble toutes ses forces: du

moins dit-elle, je le reverrai encore !... En disant ces paroles, elle descend, se prosterne, se relève, et s'appuyant sur le bras d'un valet-de-pied, se met à la suite du cortége, malgré les représentations des dames qui l'accompagnoient et qui la conjuroient de rentrer dans son appartement.... On traverse la cour; on entre dans le palais, on y trouve M. le Duc qui venoit au-devant du cortège; sa vue sèche les larmes de mademoiselle de Clermont... Il parut surpris et mécontent en l'apercevant; il s'approcha d'elle et lui dit tout bas, d'un ton impérieux et rude, que faites-vous ici? Mon devoir, répondit-elle avec fermeté, et elle poursuivit son chemin. M. le Duc n'osant faire une scène devant tant de témoins, fut obligé de dissimuler son étonnement et sa colère. Arrivé à l'appartement de M. de Melun, le cortége passa : M. le Duc resta seul en arrière, et arrêtant mademoiselle de Clermont, il l'invita avec douceur à le suivre un instant dans un cabinet voisin, et il l'y entraîna. Là, s'enfermant avec elle, il se contraignit moins, et lui

dit qu'il ne vouloit pas qu'elle entrât dans la chambre de M. de Melun.... — Dans la situation où je suis, reprit mademoiselle de Clermont, on peut sans effort braver la tyrannie: je veux voir M. de Melun. — Je vous déclare que je ne le souffrirai point... — Je veux voir M. de Melun : je suis sa femme. A ces mots, M. le Duc, pétrifié d'étonnement, resta un moment immobile; ensuite, regardant sa sœur avec des yeux où se peignoit la plus vive indignation : songez-vous, lui dit-il, aux conséquences d'un tel aveu? Votre séducteur n'est point mort, et même le chirurgien ne l'a point condamné, il peut recouvrer la santé... Mademoiselle de Clermont ne fut frappée que de ces dernières paroles; ce rayon d'espérance et de joie abattit toute sa fierté, ses pleurs inondèrent son visage. O mon frère! s'écria-t-elle en tombant aux pieds de M. le Duc, mon cher frère, est-il bien vrai qu'on ait encore quelqu'espérance pour sa vie?.. — Je vous le répete, il n'est pas à l'extrémité.... — Ah! mon frère! vous ranimez ce cœur désespéré; oh! n'y soyez

point insensible! Vous que j'aime et que je révère, rappelez-vous les droits que la nature me donne auprès de vous! Serez-vous sans indulgence et sans pitié pour votre malheureuse sœur!..... Allez dans votre appartement, reprit M. le Duc. Promettez-moi donc, interrompit la princesse, que je trouverai toujours en vous un ami, un protecteur?... et ne dites point que l'on m'a séduite! Ah! je suis la seule coupable .... Il m'a fui pendant deux ans! Allez, dit M. le Duc, conduisez-vous désormais avec prudence, laissez-vous guider par moi... et... vous pouvez tout espérer. Cette espèce d'engagement transporta mademoiselle de Clermont; elle se jeta dans les bras de son frère, en lui promettant une aveugle soumission. Ce fut ainsi que sans violence, on la fit rentrer dans son appartement. Elle avoit donné sa parole à M. le Duc de se coucher, et en effet, elle se mit au lit; mais à trois heures du matin, elle envoya sa femme-de-chambre favorite chez M. de Melun, avec ordre de parler à ses gens et au chirurgien qui le veilloit. La

femme-de-chambre revint en s'écriant de la porte que le Duc étoit beaucoup mieux et que le chirurgien répondoit de sa vie : la sensible et crédule princesse tendit les bras à celle qui lui apportoit de si heureuses nouvelles, elle l'embrassa avec tous les transports de la reconnoissance et de la joie : Grand Dieu ! s'écria-t-elle, quel changement dans mon sort !..... Il vivra, je le reverrai !.. Et mon frère sait notre secret, et il m'a permis de *tout espérer !*... Il obtiendra le consentement du roi, je jouirai du bonheur suprême de me glorifier publiquement du sentiment qui seul m'attache à la vie !....

Enivrée de ces douces idées, mademoiselle de Clermont fit réveiller la marquise de G***, afin de lui confier tous ses secrets et de lui faire partager sa joie. La marquise, ainsi qu'elle, croyoit M. de Melun hors de danger ; car en effet le chirurgien l'avoit annoncé presque affirmativement aux gens du duc et à tous ceux qui veilloient dans le palais, peu de temps après que le duc eût reçu ses sacremens.

La marquise soupçonnoit depuis long-temps les sentimens de mademoiselle de Clermont, et le funeste événement de ce jour ne laissoit aucun doute à cet égard ; mais la confidence du mariage lui causa la plus grande surprise : elle pensa, comme la princesse, que les paroles de M. le Duc donnoient le droit de se flatter d'obtenir le consentement du roi. Elle enchanta la princesse par l'enthousiasme avec lequel elle parla des vertus de M. de Melun et de son amitié pour lui. A la cour, un ami élevé au plus haut rang devient si cher !... On s'y passionne si naturellement pour les gens heureux !..... D'ailleurs, la marquise étoit si flattée de recevoir la première confidence d'un tel secret !... A cinq heures du matin, on renvoya chez M. de Melun, et la confirmation des bonnes nouvelles rendit la conversation encore plus animée.

Sur les sept heures, mademoiselle de Clermont se décida à prendre quelque repos. Elle dormit deux heures d'un sommeil agité par des rêves effrayans qui la réveillèrent en sursaut, et qui

noircirent son imagination; elle demanda des nouvelles de M. de Melun; on lui fit toujours les mêmes réponses; cependant elle ne retrouva plus au fond de son cœur la vive espérance et la joie qu'elle avoit ressenties peu d'heures auparavant. A midi, M. le Duc entra chez elle pour lui dire que le roi partant après souper, elle ne pouvoit se dispenser de descendre et de passer la journée dans le salon. A cette proposition, elle répondit qu'elle étoit souffrante, malade, et qu'il lui seroit impossible de faire les honneurs d'une fête. Il le faut cependant, reprit M. le Duc, vous n'avez point paru hier, le roi croit qu'en effet vos gens vous ont égarée dans la forêt, mais que pourroit-on lui dire aujourd'hui? Songez quel intérêt puissant vous avez à lui plaire...... Cette dernière réflexion que la princesse ne manqua pas d'appliquer à son mariage, la décida sur-le-champ: Eh bien! dit-elle en soupirant, je descendrai. — Habillez-vous donc, reprit M. le Duc, je vais vous annoncer. A ces mots il sortit, et mademoiselle de Clermont, en

maudissant la grandeur et la représentation, se mit à sa toilette. Le soin fatigant et forcé de se parer avec somptuosité, et l'idée de passer la journée au milieu d'une cour nombreuse, lui causoient une peine d'autant plus insupportable, que cette répugnance étoit mêlée de remords. Elle ne craignoit plus pour la vie de M. de Melun ; mais enfin il avoit reçu ses sacremens, il étoit blessé, souffrant et dans son lit : tandis qu'elle, loin de pouvoir remplir les devoirs d'une tendre épouse, se trouvoit forcée de se livrer à une dissipation que n'eût osé se permettre, dans une telle circonstance, la femme de la société la plus légère et la moins sensible.

Avant de sortir de son appartement, elle envoya chercher la marquise de G***, qu'elle avoit priée d'aller chez M. de Melun. La marquise vint, et dit qu'elle n'avoit pu voir M. de Melun, le chirurgien ne permettant à qui que ce fût d'entrer dans sa chambre, parce qu'un parfait repos étoit absolument nécessaire dans son état. Quoique cette

précaution fût assez simple, néanmoins elle troubla mademoiselle de Clermont, qui descendit dans le salon avec le plus affreux serrement de cœur. Malgré le rouge et la parure, elle étoit excessivement changée; et la douleur peinte sur son front et dans ses yeux, démentoit le sourire d'affabilité que l'on voyoit encore sur ses lèvres. Elle s'aperçut que tous les regards se fixoient sur elle, mais avec une expression qui acheva de la troubler : on ne la contemploit point, on l'examinoit; et la curiosité que l'on inspire aux indifférens, est surtout embarrassante, insupportable, lorsqu'on souffre et qu'on veut le cacher. A dîner, placée à côté du roi, ce qu'elle éprouva est inexprimable. Quel supplice, lorsqu'on est uniquement occupée d'une idée douloureuse, d'écouter attentivement la conversation la plus frivole, la plus décousue; lorsqu'il faut, à toute minute, répondre à des riens! Combien alors la gaîté des autres paroît incompréhensible, odieuse! Comme le son d'un éclat de rire surprend et ré-

volte! Quels mouvemens d'aversion on ressent pour tous ceux qui s'amusent, qui ont un visage épanoui, et qui disent des folies!.... A cinq heures du soir, il fallut aller au spectacle, mademoiselle de Clermont frissonna en se trouvant dans une salle de comédie... Une affreuse pensée vint s'offrir à son imagination, et ne la quitta plus : Si dans ce moment, se disoit-elle, *il étoit plus mal!*.... Bientôt elle prit cette idée cruelle pour un pressentiment.... Que n'auroit-elle pas donné pour avoir la possibilité d'aller savoir de ses nouvelles! Mais, assise entre le roi et M. le Duc, elle n'avoit nul moyen de sortir un moment, ou même de donner une commission. On jouoit une comédie plaisante, la salle retentissoit d'éclats de rire, et l'infortunée princesse, avec des yeux pleins de larmes, étoit forcée d'applaudir!....

En sortant de la comédie, elle envoya (pour la dixième fois de la journée) savoir des nouvelles de M. de Melun; on lui répéta qu'il étoit toujours dans le même état. Mais tout-à-coup son cœur

fut déchiré par une pensée plus terrible que toutes les autres.... Si M. de Melun étoit plus mal, le diroit-on pendant la fête, et tant que le roi seroit à Chantilly?..... et même pouvoit-elle se fier entièrement à tout ce qu'on lui avoit dit le matin?....... On vouloit absolument qu'elle fît les honneurs de la fête!..... Glacée par cette idée funeste, elle n'eut pas le courage de la fixer, elle la repoussa avec horreur; mais le coup étoit porté, il avoit atteint son cœur d'un trait mortel..... elle pouvoit écarter la réflexion, et non se soustraire à la souffrance. Enfin le roi partit à onze heures du soir. Mademoiselle de Clermont se hâta de remonter dans son appartement, décidée à se rendre chez M. de Melun quand tout le monde seroit couché. Elle se débarrassa de sa parure, et à trois heures après minuit elle descendit.... Il falloit traverser une partie de la cour..... La nuit, l'heure, le silence, tout lui rappela un souvenir déchirant dans ce moment!... Hélas! dit-elle, j'ai passé ici avec le même mystère il y a huit jours!.......

Cette nuit s'écoula pour moi dans tous les transports de l'amour, et du bonheur!... et celle-ci... cette félicité ne fut qu'un songe rapide, et cette aurore qui va luire sera peut-être pour moi le plus affreux réveil!... Arrêtons-nous... Jouissons encore un instant, sinon de l'espérance, du moins de l'incertitude, le seul bien qui me reste!... A ces mots, elle s'assit sur une pierre, elle croisa ses mains sur sa poitrine, et levant vers le ciel des yeux noyés de pleurs: O consolateur invisible, s'écria-t-elle, viens fortifier ce cœur éperdu!... O Maître souverain! si tu ne m'as destiné sur la terre que huit jours de bonheur, préserve-moi du désespoir qui blasphême ou qui murmure, donne-moi l'humble douleur qui détache de tous les biens périssables, pour se réfugier dans ton sein!... En prononçant ces paroles, ses larmes couloient avec abondance, mais cependant avec moins d'amertume... Le jour commençoit à poindre; elle frissonna. Jour incertain et terrible, dit-elle, que seras-tu pour moi? Tu contiens tout

mon avenir !... Après un moment de silence, elle se leva et se remit en marche. Elle rentra dans le palais et monta l'escalier ; bientôt elle fut à la porte de M. de Melun ; là, ses genoux tremblans fléchirent, elle s'appuya contre le mur... Allons, dit-elle, connoissons mon sort !... Elle cherche la clef pour ouvrir la porte, mais en vain... Elle n'ose frapper... Elle écoute.... Un silence profond régnoit dans tout le corridor ; ce silence l'effraya... Hélas ! du bruit et du mouvement l'eussent épouvantée de même !... Elle resta plus d'une demi-heure, collée sur cette porte ; enfin le grand jour l'obligea à se retirer... Elle rentra chez elle, s'assit dans un fauteuil, en attendant que ses femmes fussent éveillées... A sept heures elle entend marcher, ouvrir une porte, elle sort en tressaillant d'une douloureuse rêverie... Elle se lève avec agitation... Une femme-de-chambre, avec un air consterné, entre, et lui dit que le valet-de-chambre de M. de Melun demande à lui parler... Mademoiselle de Clermont frémit, et ne répond que par

un signe...Le valet-de-chambre paroît..: Son maintien, sa physionomie n'annoncent que trop l'affreuse vérité. La princesse tombe sur une chaise, une pâleur mortelle se répand sur tous ses traits... Le valet-de-chambre s'approche lentement, et lui présente un papier. La malheureuse princesse se jette à genoux pour le recevoir; et recueillant le peu de forces qui lui restent, elle ouvre l'écrit fatal. C'étoit le premier billet qu'elle écrivit jadis à M. de Melun, et qui ne contenoit que ces mots: *Pour toujours*! Mais son époux mourant, avant de rendre le dernier soupir, avoit aussi retracé sur ce même billet sa première déclaration. On y lisoit ces paroles touchantes: « Je dépose en vos mains ce que je pos-« sédois de plus cher! Adieu, n'oubliez « point celui qui vous aima *Jusqu'au « tombeau!* .... ».

FIN.

